DUKE UNIVERSITY

LIBRARY

The Glenn Negley Collection
of Utopian Literature

Utopia

L'ISLE
INCONNUE,
OU
MÉMOIRES,
QUI FONT LA SUITE DE CEUX
DU CHEVALIER
DES GASTINES.

TOME SIXIEME.

L'ISLE INCONNUE,

OU

MÉMOIRES,

QUI FONT LA SUITE DE CEUX

DU CHEVALIER

DES GASTINES,

Recueillis & publiés par M. GRIVEL, *des Académies de Dijon, de la Rochelle, de Rouen, de la Société Philosophique de Philadelphie, &c.*

TOME SIXIEME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Duke University Libraries

http://www.archive.org/details/lisleinconnueoum06griv

UTOPIA
RBR
G8721
t.6

L'ISLE INCONNUE, OU MÉMOIRES DU CHEVALIER DES GASTINES.

CHAPITRE XLVIII.

Retour des Navigateurs à l'Iſle inconnue. Préparatifs du mariage de Dona Roſa & de Don Pedro ; celui-ci tombe malade.

Nous quittâmes l'Iſle de Saméa, partagés entre deux ſentimens contraires ; la joie de revenir dans le ſein

521239

de nos familles alarmées, après avoir accompli nos deſſeins au delà de tout eſpoir, & le regret que des cœurs ſenſibles éprouvent toujours en ſe ſéparant de ceux qui leur ſont attachés par le lien des bienfaits ; mais ce dernier ſentiment céda bientôt à la vivacité de l'autre, qui prenoit de nouvelles forces à meſure que nous avancions.

Tous ceux qui montoient le vaiſſeau, à l'exception de l'Anglois, laiſſoient voir la plus grande impatience d'arriver à l'Iſle inconnue. Tous ſe flattoient d'être accueillis avec tranſport des perſonnes qu'ils aimoient le plus. Le ſeul Wilſon paroiſſoit indifférent à la commune joie. L'on voyoit même qu'il étoit profondément affligé de celle qui brilloit ſur le viſage de Don Pedro. Il ſe montroit plus ſérieux & plus ſombre, lorſque l'Eſpagnol, emporté par la

force de ſon amour, & plein de l'enthouſiaſme que lui inſpiroit l'approche de ſon bonheur, s'abandonnoit ſans retenue à l'effuſion de ſes ſentimens. L'Anglois ne pouvoit cacher alors le dépit & la jalouſie dont ſon cœur étoit dévoré. Il avoit eſſayé vainement de nous déterminer à prolonger notre ſéjour dans l'Iſle de Saméa, & s'il en faut juger par la conduite qu'il a tenue depuis, il auroit bien voulu qu'un nouvel obſtacle, nous écartant de notre route, eût ainſi trompé l'eſpoir de Don Pedro; mais le Ciel ſembloit vouloir confondre l'injuſtice de ſes prétentions, en nous accordant le temps & les vents les plus favorables. La tempête que nous avions eſſuyée en quittant l'Iſle des Negres amis, & la courſe que nous avions faite à l'Iſle des Saméens, nous avoient beaucoup éloignés de notre patrie; cependant nous jouiſſions conſtamment

52 1239

d'un vent ſi frais & ſi bon, que nous arrivâmes en trois jours au terme de notre voyage.

Il y en avoit dix-huit que nous en étions partis. Toute la Colonie, prévenue que notre expédition ne devoit pas durer plus d'une ſemaine, étoit dans les plus vives alarmes à notre ſujet. L'inquiétude de nos chers parens s'étoit ſi fort accrue, qu'ils ne pouvoient plus prendre aucun repos. Ils tenoient ſans ceſſe à l'obſervatoire quelques-uns de nos freres ou de nos enfans, pour épier notre retour. Il ne ſe paſſoit pas de jour qu'ils n'y montaſſent eux-mêmes, pour jouir plus tôt du plaiſir de nous appercevoir. Tous les yeux ſe fixoient ſur le côté de la mer par où nous devions arriver. Chacun étoit à ſon poſte avant l'aurore; on ne le quittoit que quand l'obſcurité de la nuit ne permettoit plus de voir autour de ſoi. Cependant

nous entrâmes dans la baie & nous débarquâmes ſans être vus de perſonne, parce que, ſurpris par la nuit, quand nous commencions à peine à diſtinguer l'obſervatoire, nous n'avions approché qu'avec précaution, tenant toujours la chaloupe en avant, & que ces meſures prudentes avoient ralenti notre marche.

Après avoir refermé la chaîne du port & amarré la barque, nous montâmes en troupe, mais doucement & en ſilence, à la maiſon du Pere. L'on y avoit ſoupé fort tard, comme on le faiſoit depuis quinze jours, parce que s'attendant ſans ceſſe à nous voir paroître, l'on reculoit l'heure des repas & celle du ſommeil, afin de ne rien perdre du plaiſir qu'on ſe promettoit de partager avec nous à notre retour. La porte de l'enceinte étoit ouverte. Nous entrâmes ſans bruit dans la cour, & nous vîmes à

travers les fenêtres du ſallon, que l'on étoit encore à table. Nous touchions au moment de ſerrer dans nos bras tout ce que nous avions de plus cher, & notre impatience étoit d'autant plus vive, que nous en étions plus près.

Cependant, lorſque nous fûmes ſur le point d'entrer, nous héſitâmes, dans la crainte aſſez bien fondée que notre apparition ſubite cauſant une trop vive joie au cœur ſenſible de notre bonne mere, d'Adélaïde & de Dona Roſa, ne produisît quelque accident fâcheux. Le ſouvenir de ceux qu'Eléonore avoit éprouvés dans de pareilles circonſtances, nous faiſoit une loi d'être circonſpects. Nous attendîmes donc que le haſard nous amenât quelqu'un de la maiſon à qui nous puſſions d'abord nous annoncer, & qui pût préparer les eſprits à nous recevoir; & fort heureuſement cette attente ne fut pas longue.

Robert, fils cadet de Henri, ayant quitté la table pour aller dans la cour, Henri s'offrit à lui, & s'étant fait connoître auſſi-tôt, en lui diſant de ſe taire, l'embraſſa tendrement & l'inſtruiſit de ce qu'il avoit à dire au Pere de notre part. Robert rentra, & bientôt le Pere ſortit lui-même & vint à nous. Il nous embraſſa ſans rien dire, mais ſes larmes qui mouilloient nos joues nous en diſoient aſſez. Puis il nous amena hors de la cour pour nous parler un moment, ſans être entendu de ceux qui étoient dans le ſallon. Nous reconnûmes, dans ſes paroles & dans ſes careſſes, le Pere tendre & ſage qui n'avoit jamais ceſſé de nous donner des preuves de ſon affection, & dont le cœur & les penſées n'avoient d'objet que le bonheur de ſa famille. Nous lui dîmes, en deux mots, le ſuccès de notre voyage, & lui préſentâmes Don

Pedro, qu'il accueillit avec la joie franche & cordiale de l'hôte le plus généreux. Il nous ordonna de demeurer là jusqu'à ce qu'il nous fît avertir. Ensuite ayant passé dans le jardin, il rejoignit sa compagnie, à laquelle il dit qu'il venoit d'entendre un bruit & des voix, qui lui faisoient croire que la barque étoit arrivée, & que ses fils étoient dans l'Isle. Il recommanda à Eléonore & à l'Espagnole, de contenir la vivacité de leurs sentimens, non seulement parce qu'il pourroit s'être trompé dans ses conjectures, mais parce qu'en se livrant aux mouvemens rapides d'une joie immodérée, elles seroient dans le cas d'éprouver un saisissement qui pourroit mettre leur vie en danger, & qui, à coup sûr, porteroit le trouble & la désolation dans toute la famille.

Après avoir pris cette précaution, il dit à Robert d'aller dans le jardin,

afin de s'assurer si les arrivans passoient de ce côté pour venir à la maison. » Je vais au devant d'eux, ajouta-t-il, par le chemin ordinaire. Si je ne m'abuse pas dans mon espoir, nous ne tarderons pas, l'un ou l'autre, à vous annoncer nos voyageurs & à les amener dans vos bras «. Sans attendre la réponse de ces femmes étonnées & incertaines, il vint nous chercher & nous amena dans le sallon.

Au bruit que nous fîmes en entrant, notre mere se leva de table, accourut au devant de nous, & sans plus se souvenir des conseils du Pere, vint se jeter au cou de Henri, qui parut le premier, avec tant d'émotion & de sensibilité, que toute chancelante, elle seroit tombée, s'il ne l'eût retenue, & qu'elle put à peine faire entendre quelques mots entre-coupés. Henri la plaça promptement sur une chaise, où elle fut quelques momens

comme en défaillance ; mais ayant reçu de prompts ſecours & ſes larmes coulant bientôt, elle reprit peu à peu ſes eſprits & revint à ſon premier état. Le trouble de tous les aſſiſtans étoit extrême ; car dans ce même moment Adélaïde & Dona Roſa n'étoient guere plus tranquilles, & ne méritoient pas moins de ſoins de leur part, qu'Eléonore. Adélaïde ne put ſe lever de ſon ſiége ; & l'Eſpagnole montroit un tel égarement de raiſon, que qui n'eût pas connu la ſageſſe de ſon eſprit & la décence de ſes manieres, l'auroit priſe pour une folle. La maigreur & l'abattement de Don Pedro en étoient peut-être autant la cauſe, que la joie qu'elle avoit ſentie de ſon retour inopiné. Don Pedro ſembloit n'agir que machinalement. Pour des cœurs trop ſenſibles & trop aimans, l'excès de la joie & du bonheur eſt plus difficile à ſupporter que celui de l'infortune.

Le ſeul Wilſon paroiſſoit garder une ſorte de tranquillité. Je dis une ſorte de tranquillité ; car avec les paſſions qu'il portoit au fond du cœur, il ne pouvoit être indifférent à cette ſcène vraiment touchante. S'il laiſſoit voir moins d'agitation ſur ſon viſage, c'eſt qu'il prenoit ſoin depuis long-temps de déguiſer autant qu'il le pouvoit des ſentimens qu'il n'oſoit avouer, & qu'il avoit ſur-tout l'attention d'en cacher les motifs & les mouvemens. D'ailleurs, dans la confuſion générale que cauſoit l'état des femmes, l'on n'avoit ni le temps ni la volonté de fixer un œil obſervateur ſur cet Etranger. Il n'y avoit que ceux qui étoient moins affectés de cet événement, tel que de Martine, qui puſſent remarquer ce qui ſe paſſoit alors dans l'ame de l'Anglois. Quant au Pere, ému, attendri, affligé, il ſe trouvoit dans un extrême

embarras. Cependant, maître de lui & de ſes mouvemens, il montra beaucoup de préſence d'eſprit, prit ſoin lui-même d'Eléonore, & donna les ordres convenables pour qu'on portât ſur le champ aux autres tous les ſecours dont ils avoient beſoin. Enfin le bon effet de nos ſoins, de nos ſecours, & celui des réflexions, rendirent aſſez de calme aux ſens de ces perſonnes troublées, pour qu'elles puſſent ſe voir & s'entendre ſans un nouveau danger.

Après l'effuſion des ſentimens réciproques dont tous les cœurs étoient pleins chacun goûta plus tranquillement le plaiſir de ſe trouver auprès de ce qu'il aimoit. Le Pere nous fit ſervir à ſouper, & ſe remit à table avec nous, ainſi que notre mere & ſa compagnie. Mais on mangea peu: on ne pouvoit goûter que les délices d'une ſatisfaction entiere.

Alors Eléonore nous demanda les détails de notre expédition. Henri les lui raconta, mais avec la réſerve que ſa prudence lui inſpiroit. Il fit modeſtement ſentir les avantages qui en devoient réſulter; mais il eut ſoin d'adoucir le tableau des dangers que nous avions courus. Notre mere en fut pourtant effrayée, & ne put s'empêcher de nous dire que nos ſuccès étoient achetés bien cher, & que ſans le bonheur que nous avions de ramener Don Pedro, elle n'auroit que des regrets à donner à nos brillantes entrepriſes. Le Pere fit diverſion à cette idée, en nous témoignant toute la ſatisfaction qu'il éprouvoit de la conduite que nous avions tenue, tant envers les Negres anthropophages, qu'envers les Negres amis & les Saméens. Il loua notre humanité, notre politique généreuſe, & nous dit que ce que nous venions de lui apprendre

étoit une des choſes les plus agréables qu'il eût entendues de ſa vie. Il obſerva, comme pour conſoler Eléonore, que nos liaiſons avec ces Peuples ne laiſſoient plus de ſujet de guerre entre nous & nos voiſins, & que cette ſeule conſidération devoit rendre notre expédition à jamais mémorable dans la Colonie, puiſque c'étoit le plus grand ſervice qu'on pouvoit lui rendre. » Au reſte, ajouta-t-il, vos promeſſes de retourner au pays des Negres amis, pour leur porter de nouveaux ſecours, & travailler à les civiliſer, & les paroles que vous avez données aux Saméens de voyager vers leur Iſle, & d'établir avec eux un commerce ſuivi, ne vous y engagent au fond, qu'autant que vos affaires civiles & domeſtiques pourront vous le permettre, & ne peuvent lier, en aucune maniere, la Société ni ſon Chef. Je ſais que tout propriétaire a le droit

d'uſer à ſon gré de ſes propriétés, & par conſéquent de commercer des choſes qui lui appartiennent, & je ne prétends défendre à perſonne d'établir un commerce avec les Saméens; mais je conſeille à ceux qui en auroient envie, d'y porter beaucoup de prudence & de modération; & quant à ce qui me regarde, je ne veux pas que l'on aille trafiquer au dehors ni pour moi, ni en mon nom, parce que ce ſeroit donner à mes ſucceſſeurs le prétexte de détacher leurs intérêts de celui de leur Peuple, & mettre l'adminiſtration ſur le chemin du monopole «.

Don Pedro, qui, par diſcrétion & par reſpect pour nos vénérables parens, avoit infiniment modéré ſes tranſports & l'expreſſion de ſa joie, voyant qu'on alloit bientôt ſe retirer chacun chez ſoi, & ne voulant pas ſe ſéparer de Dona Roſa & du reſte

de la compagnie, ſans leur avoir fait connoître toute la chaleur & la force des ſentimens dont ſon cœur étoit pénétré, demanda la permiſſion au Pere & à Eléonore d'en parler un moment. Il les remercia d'abord de l'aſile, de la protection & des bontés ſi tendres & ſi ſoutenues qu'ils avoient accordés à ſa chere Dona Roſa, des ſecours ineſpérés que nous lui avions portés à lui-même, & de l'accueil qu'il recevoit de tous; & il le fit avec un air ſi touché, des geſtes ſi expreſſifs, qu'il augmenta beaucoup la bonne opinion que nous avions de ſon caractere, & l'inclination qu'il nous avoit inſpirée. Il témoigna particuliérement à chacun de ceux qui avoient été de l'expédition, la gratitude qu'il conſervoit de tous les ſervices qu'il en avoit reçus, & fit le plus grand éloge de leur conduite à ſon égard. Enſuite s'adreſſant à Dona Roſa :

» Ma chere amie, lui dit-il, ce n'eſt pas le moment de vous peindre ce qu'a eu d'affreux pour moi notre ſéparation, ni l'incertitude mortelle où j'ai été depuis ſur votre ſort. Vous en êtes trop bien convaincue par ce que vous avez éprouvé vous-même. Votre bonheur (je puis le dire d'après vous) tient ſi étroitement au mien, que mes peines deviennent les vôtres, comme les vôtres ſont les miennes. L'expérience que nous en avons déjà faite, doit nous engager à prévenir de plus grands malheurs. Nous allions en Europe pour y être unis par le plus doux lien, pour y vivre dans l'aiſance, & employer nos richeſſes à faire des heureux. Le Ciel a condamné ces deſſeins flatteurs. Nous avons perdu nos parens, nos biens, & juſqu'à l'eſpoir de revoir notre patrie : elle eſt ici ; voilà notre famille, ſi nos ſauveurs daignent nous adopter pour

leurs enfans. Ma ſanté eſt trop altérée, mon ſalut eſt trop incertain, pour que j'aille encore courir des dangers, s'il ne faut expoſer ma vie pour une épouſe & pour des amis. Permettez donc, chere Roſa, que je vous rappelle les promeſſes que vous m'avez faites de me donner votre main, & que je vous preſſe d'en hâter le moment, afin que je goûte au moins quelques jours tout le bonheur que je puis déſirer.

» Si généreuſement accueillis dans cette Colonie, à laquelle le ſort & nos vœux nous attachent, fixons-nous ici, en acquérant tous les titres qui peuvent lier nos intérêts aux ſiens; demandons au vénérable Chef qui la gouverne, qu'il veuille bien nous recevoir au nombre de ſes Sujets; qu'il nous donne à ce titre des terres dans ſon Iſle, & les moyens néceſſaires pour les mettre en valeur, &

qu'il consente que nous formions, en sa présence, des nœuds légitimes, pour y vivre sous son autorité, dans la jouissance des droits authentiques de Citoyen. Nous ne pouvons pas employer, pour nous unir, les secours ordinaires de la Religion ; mais, comme nos premiers parens, mais, de même que nos respectables hôtes, nous pourrons contracter un mariage valide, en face du Ciel & de toute la Colonie. Votre conscience s'alarmeroit-elle d'une telle union, quand nos cœurs, les circonstances, & j'ose dire mon état, nous en font une loi ; quand il ne reste aucune espérance de la rendre plus sacrée par le ministere d'un Prêtre ?.... Parlez, ma chere, ma tendre amie. Voudriez-vous, en me refusant, accourcir encore mes jours & les terminer par la douleur ? Un refus de votre part.... Ah ! je n'y survivrois pas.... Mais non. Vous êtes

toujours la même, & douter de votre cœur, ſeroit vous faire la plus ſenſible injure «.

Tous les ſpectateurs furent touchés du diſcours de Don Pedro ; mais Dona Roſa fondit en larmes en entendant ce qu'un noir preſſentiment ſembloit lui inſpirer de ſiniſtre. Elle ne put d'abord lui répondre que par des ſoupirs & des paroles entre-coupées ; cependant, faiſant effort ſur elle-même pour modérer l'excès du ſentiment qui la pénétroit : » Cher Don Pedro, lui dit-elle, n'altérez pas le plaiſir que nous avons de nous rejoindre dans ce ſéjour, par des alarmes tout au moins inutiles, & qui ne peuvent que m'effrayer. Nous avons trouvé des protecteurs & des amis tendres, dont l'affection & les bontés continues doivent nous conſoler de nos maux paſſés. Ne penſons plus à l'Amérique ni à l'Europe. Nous n'y avons plus rien

que nous devions regretter. Cette Isle heureuse sera désormais notre patrie. Elle nous offre la perspective du sort le plus fortuné. Ne songez, pour en jouir long-temps, qu'à dissiper les inquiétudes qui vous troublent. Mon cœur ne change pas, il ne changera pas. Je vous ai fait la promesse de vous donner ma main dès que nous serions en Espagne. S'il ne faut, pour vous rendre le calme & la santé, que vous assurer de nouveau d'être à vous pour toujours, & de ne pas attendre d'en jurer l'engagement, me voilà prête à souscrire à ce que vous désirez. Je remplirai ma promesse d'unir ma destinée à la vôtre. Que le Chef de la Société veuille former solennellement les nœuds de notre mariage; je vous engagerai ma foi devant lui. Vivez donc, cher Don Pedro; vivez pour être le plus heureux des hommes, si votre vie &

votre bonheur peuvent dépendre de moi «.

Elle eut à peine achevé de parler, qu'Eléonore, les yeux humides, ſe leva de ſon ſiége, embraſſa Dona Roſa, & l'appelant ſa chere fille, lui dit tout ce qu'un cœur infiniment ſenſible & généreux pouvoit inſpirer de flatteur & de tendre. Puis ſe tournant vers Don Pedro : » Ne doutez aucunement, lui dit-elle, que nous ne prenions tous ici le plus vif intérêt au ſentiment de vos peines paſſées, ainſi qu'à l'eſpoir du bonheur véritable que vous promet votre union. La ſeule connoiſſance de vos infortunes nous eût inſpiré de la bienveillance pour vous, & les ſoins les plus zélés pour adoucir votre ſort ; mais l'attachement que nous devons à l'aimable Dona Roſa, & ce que nous ſavons des ſentimens mutuels & inaltérables qui vous lient l'un à l'autre,

nous en font un devoir ſacré. Elle eſt toute diſpoſée à couronner vos vœux ; nous voulons également contribuer de tout notre pouvoir à remplir vos eſpérances. Ne vous occupez donc plus qu'à rétablir votre ſanté, pour vous trouver bientôt au comble de vos déſirs «.

Le Pere confirma tout ce que venoit de dire Eléonore. Il aſſura Don Pedro qu'il feroit non ſeulement la cérémonie de ſon mariage avec Dona Roſa, mais qu'en faveur de cette union, il les traiteroit comme ſes enfans ; qu'il leur donneroit une propriété avec tout ce qui leur ſeroit néceſſaire pour leur établiſſement, & fourniroit à leur ſubſiſtance & à leur entretien juſqu'à ce qu'ils fuſſent en état d'y ſuffire par eux-mêmes. Il finit par lui demander quel jour il fixoit pour la noce, afin que l'on pût prendre d'avance les meſures

convenables, pour la faire avec tout l'appareil qu'il seroit possible de lui donner.

Don Pedro pouvant à peine suffire aux sentimens qu'il éprouvoit, s'approcha du Pere, & fléchissant le genou, lui prit la main, qu'il baisa respectueusement en la mouillant de larmes de tendresse & de reconnoissance; & lui dit: » O vous! homme respectable, qui tenez ici la place d'un Dieu bienfaisant, que le Ciel vous récompense de tant de bontés! qu'il daigne en même temps me rendre la santé & me continuer le présent de la vie, afin que par une suite non interrompue d'actions de graces & de services, je puisse m'acquitter envers lui comme envers vous, de tous les bienfaits que j'ai reçus! Hélas! je n'ose me flatter de cette derniere faveur, & lorsque je touche au bonheur suprême, je crains de n'y pas atteindre, ou de

n'en

n'en pas jouir long-temps. Ce que j'éprouve en ce moment eſt.... inexplicable.... incompréhenſible.... Je ne puis ſupporter.... ni ma douleur.... ni ma joie.... Je ne ſais quelle ſera la ſuite d'une criſe ſi extraordinaire & ſi violente ; mais la crainte qu'elle m'inſpire eſt un nouveau motif pour avancer l'inſtant du mariage. Veuillez donc, je vous en conjure, recevoir dans deux jours nos mutuels ſermens, & nous ſervir dans cette occaſion de pere & de Pontife. La pompe ni l'éclat ne ſont pas néceſſaires. Les apprêts de la fête ne pourroient que le retarder, & les circonſtances exigent que nous en hâtions le moment. Faſſe le Ciel que je puiſſe en profiter comme je le déſire « !

Dona Roſa, plus alarmée encore des dernieres paroles de Don Pedro, le conjura, les larmes aux yeux, de ne point ſe laiſſer aller à de pareilles

frayeurs. » Faut-il, hélas ! lui dit-elle, quand je vous revois, que je tremble de nouveau pour vos jours ? Ah ! reprenez plus de courage, si vous ne voulez abréger ma propre vie. Allez vous reposer, cher ami ; la nuit calmera le trouble & l'agitation de vos sens, & le sommeil vous rendra la force & la confiance qui vous manquent. En attendant, souvenez-vous que c'est être peu sage de chercher à lire dans l'avenir. La prévoyance des malheurs, fût-elle bien fondée, ne pouvant rien changer au cours des événemens, ne serviroit qu'à vous faire sentir d'avance tout le poids & l'amertume de ceux que vous redoutez. Souvenez-vous aussi, je vous prie, que toutes vos peines me devenant communes, ma vie est attachée à la vôtre «.

Le Pere, Eléonore, ainsi que leurs enfans & de Martine, exhorterent

tour à tour l'Eſpagnol & ſon amante à s'armer de réſolution & à montrer plus de fermeté, ne fût-ce que pour éviter de s'affliger mutuellement. Ils promirent l'un & l'autre de ſe conformer à ce qu'on exigeoit d'eux. L'Anglois garda le ſilence. Chacun prit enfin le parti de ſe retirer. Eléonore & ſa fille emmenerent Dona Roſa, tandis que le Pere, avec Henri & de Martine, conduiſirent l'Eſpagnol à la chambre qu'on lui avoit préparée.

Le Pere ne vouloit pas ſeulement faire honneur à ſon hôte par cette démarche, il étoit encore bien aiſe d'examiner par lui-même l'état de Don Pedro, & d'aviſer avec le François, qu'on diſoit expert en Médecine, ſur ce qu'il y avoit à faire dans la circonſtance. Il avoit remarqué que l'imagination de l'Eſpagnol étoit vivement frappée d'un preſſentiment

funeſte, & perſuadé que la crainte qui perçoit dans ſes diſcours avoit quelque fondement, il en avoit tiré un mauvais augure; mais il s'étoit bien gardé de laiſſer rien paroître de ce qu'il penſoit à cet égard. Par ménagement pour Dona Roſa, il n'avoit fait aucune queſtion à Don Pedro ſur ſon état actuel. Il s'étoit réſervé de s'en informer, lorſqu'il ne ſeroit plus gêné par la préſence des femmes.

Dès que Don Pedro fut dans ſa chambre, le Pere lui témoigna plus particuliérement l'intérêt qu'il prenoit à lui, & le pria de ne lui rien déguiſer de ce qui pouvoit ſervir à faire connoître ſon mal, afin qu'on pût lui donner les ſecours & les ſoins les plus convenables. Don Pedro répondit que depuis ſa maladie dans l'Iſle des Negres amis, un mal-aiſe intérieur l'avoit jeté dans la langueur & l'abattement; que l'eſpoir de ſe réunir à ce qu'il

aimoit, lui avoit rendu des forces & l'avoit soutenu ; mais que dans l'instant même où il se livroit à la joie de revoir Dona Rosa, où il la prioit d'accomplir sa promesse, il s'étoit fait au dedans de lui une si subite & si grande révolution, qu'un feu brûlant sembloit s'être allumé dans ses entrailles, & consumer les foibles liens qui l'attachoient encore à la vie : tourment qu'il ne lui avoit pas été possible de dissimuler.

Le Pere, Henri & de Martine, s'efforcerent de lui ôter cette idée sinistre ; mais quand ils eurent observé l'altération de son visage ; quand, après lui avoir tâté le pouls, ils se furent apperçus que les pulsations avoient une grande intercadence, que la respiration du malade étoit gênée, sa langue seche & noire, ils commencerent à s'étonner & à craindre pour ses jours. Ils le firent coucher, & passant ensuite dans une chambre voisine,

ils tinrent conseil entre eux, pour savoir ce qu'ils devoient penser d'un tel événement, & ce qu'il convenoit de faire dans cette occurrence critique, tant pour lui qu'à l'égard de Dona Rosa.

Le résultat de leurs délibérations fut que les pronostics de la maladie paroissoient être de l'espece la plus alarmante ; que la longue interruption des battemens du pouls étoit sur-tout le signe le moins équivoque de l'extrême affoiblissement des organes de la vie & des principes du mouvement ; & que s'il ne survenoit un changement prompt & favorable dans l'état du malade, on ne pouvoit pas se flatter de le sauver ; toutefois, que la Nature avoit des ressources inconnues, & que l'on devoit employer tout ce que l'on avoit de moyens pour en faciliter l'action ; qu'il étoit d'abord nécessaire de mettre deux personnes

auprès de Don Pedro, pour le veiller & le soigner durant la nuit, & qu'elles devoient tenter de le faire vomir, pour débarrasser les premieres voies des humeurs corrompues qui les engorgeoient, & pour donner du ton aux solides ; enfin, que s'il ne se trouvoit pas mieux le lendemain, l'on cacheroit, autant qu'il se pourroit, son état à Dona Rosa, & que, sous prétexte qu'il prenoit du repos, l'on auroit soin de la tenir éloignée de la chambre du malade.

Henri & de Martine demanderent à passer cette nuit auprès de lui, & le Pere fut obligé d'y consentir. Le premier n'avoit pas été détourné de cette résolution, par la crainte de s'attirer des reproches de la part de sa chere épouse. Le désir de se rendre utile à l'humanité foible & souffrante, dans la personne de Don Pedro ; celui de décharger ses vénérables parens du soin

de le veiller eux-mêmes ; les égards qu'on devoit aux femmes, la considération du repos que la plupart des gens de la maiſon commençoient à goûter ; le danger d'abandonner le malade à l'inexpérience de quelques jeunes hommes ; tous ces motifs déterminerent Henri à cette œuvre de charité, dont on ne peut ſe diſpenſer, en pareil cas, que par une lâcheté cruelle, & dont on prétend vainement ſe diſpenſer par des ſoins mercenaires & calculés, qu'on ſubſtitue à ſes propres ſoins. Quant à de Martine, compagnon & ami particulier de Don Pedro, & dont l'expérience & les ſecours pouvoient être plus efficaces, il ne devoit ni ne vouloit s'exempter de le veiller & de le ſecourir ; & c'eût été le déſobliger infiniment, que de mettre quelqu'un à ſa place auprès du malade.

Avant que le Pere ſe retirât, de

Martine s'informa de lui, s'il n'avoit pas les drogues médicinales néceſſaires dans la circonſtance. Le Pere lui répondit qu'il étoit pourvu d'une petite pharmacie, compoſée de remedes qu'il avoit tirés du vaiſſeau, lors de ſon naufrage, & groſſie depuis d'une quantité de ſubſtances & de ſimples du cru de l'Iſle, dans la vertu deſquels il avoit plus de confiance que dans celle des premiers, parce que l'eſtime qu'on faiſoit de ceux-ci étoit plus tôt due à leur rareté, & à ce qu'ils venoient de loin, qu'à leur efficacité, & qu'il croyoit d'ailleurs que ceux qu'il gardoit depuis un ſi long temps, devoient avoir fort peu conſervé de leur force.

» C'eſt une manie, ajouta-t-il, de la plupart des Médecins de l'Europe, de vanter comme ſpécifiques des drogues & des plantes de contrées & de climats fort éloignés, & de les faire

venir à grands frais, pour le traitement de leurs malades, quand ils ne peuvent se dissimuler que la Nature bienfaisante, toujours attentive à la conservation des êtres vivans, & qui a mis une si grande convenance entre les productions de chaque pays & les différens besoins des animaux qui l'habitent, a libéralement pourvu le pays de ces malades, de drogues & de plantes propres à leur rétablissement. Ces remedes communs, plus efficaces, moins chers, méritent donc qu'on les emploie de préférence, ou, pour mieux dire, qu'on n'en emploie pas d'autres. J'ai cru devoir faire ici ce que tant de Médecins dédaignent de faire ailleurs. J'ai mis à profit cette réflexion simple, en amassant avec soin, & en éprouvant par des expériences, non seulement les fruits, les simples, les racines; mais les mousses, les bois, les écorces, les graines de

l'Iſle que j'ai ſoupçonné devoir être utiles contre les maladies des Colons ; & s'ils en ont fait peu d'uſage, c'eſt qu'il eſt rare qu'ils ſoient malades, ou qu'ils ſoient même incommodés.

» Je vais vous envoyer les feuilles d'une plante dont la décoction purgera ſuffiſamment Don Pedro, ſi vous croyez qu'il ſoit à propos de le purger ; & j'y joindrai un paquet de poudres vomitives, extraites d'une racine d'un gris brun, groſſe comme le chalumeau d'une plume (*a*), que je regarde comme fort précieuſe, parce qu'elle opere beaucoup d'effet ſans trop fatiguer l'eſtomac. Henri vous fournira de plus les boiſſons & les autres choſes dont vous pourrez avoir beſoin «.

(*a*) Il ſemble que la racine dont il eſt ici queſtion, ſoit une eſpece d'ipécacuhana. *Note de l'Editeur.*

De Martine rentra dans la chambre de Don Pedro, pendant que Henri passa un moment dans celle d'Adélaïde, pour l'engager à ne pas l'attendre & à se coucher. L'amour tendre que cette femme vertueuse avoit pour son mari, la fit soupirer du contretemps qui les séparoit encore, & lui en fit trouver la cause plus affligeante, mais sans la porter à combattre son intention. Elle eut au contraire la force d'imposer silence à ses sentimens, & de lui dire : » Allez, mon cher ami, faites ce que l'honneur & la charité vous ordonnent. Je ne dois pas murmurer de vous voir remplir un devoir qui ne vous rend que plus digne de mon estime & de mon cœur «.

L'on n'avoit quitté Don Pedro qu'un moment, & cependant, lorsque Henri & de Martine revinrent auprès de lui, ils trouverent que sa situation avoit visiblement empiré. Plus affaissé,

il ſentoit un ſoulévement de cœur & un tel mal-aiſe, ſans pouvoir rejeter ce qu'il avoit ſur l'eſtomac, qu'il ſembloit éprouver les angoiſſes de l'agonie. De Martine ſe hâta de lui faire avaler, dans un verre d'eau, la poudre que le Pere venoit de lui envoyer, & bientôt un grand vomiſſement, qui ceſſoit & recommençoit par intervalles avec de violens efforts, fit rendre au malade une prodigieuſe quantité de bile noire & fétide; ce qui parut le ſoulager, après l'avoir exceſſivement fatigué.

Il étoit déjà grand jour quand Don Pedro, cédant à ſa laſſitude, s'endormit d'un ſommeil en apparence aſſez tranquille. Le Pere, qui avoit toujours coutume de ſe lever matin, ne tarda pas à venir s'informer comment le malade avoit paſſé la nuit; & l'Eſpagnole, que la décence ſeule avoit retenue, vint un moment après, ſuivie

de Wilson & de presque toute la famille. De Martine sortit au devant d'eux, pour leur dire que Don Pedro reposoit, & les pria de ne pas entrer, de peur qu'on ne l'éveillât. Dona Rosa, qui craignoit que ce ne fût qu'un prétexte pour lui cacher l'état de son amant, demanda la permission de le voir, & il fallut la contenter. Admise dans la chambre avec le Pere, & voyant par elle-même qu'on ne l'avoit pas trompée, elle vouloit encore demeurer auprès de Don Pedro, pour lui parler à son réveil; mais le Pere, à qui de Martine dit un mot à l'oreille sur ce qui s'étoit passé depuis le soir, & sur ce qu'on avoit à craindre au sujet du malade, le Pere représenta à Dona Rosa que cette attention de sa part feroit peut-être inquiétante pour son amant, parce qu'elle pourroit donner lieu de croire qu'on avoit un juste motif de s'alarmer à son égard; que

le ſouvenir de leurs malheurs, les ſuites de ſa maladie, les fatigues d'un long voyage, avoient dû néceſſairement abattre les forces du corps & de l'eſprit d'un homme extrêmement ſenſible, dont il falloit ménager la foibleſſe pour lui rendre la ſanté ; » en conſéquence, ajouta-t-il, je crois qu'il n'eſt pas prudent de montrer à Don Pedro des attentions plus marquées que celles qu'on auroit pour lui dans toute autre occaſion ; je vais envoyer auprès de lui quelqu'un de nos jeunes gens, pour qu'il puiſſe l'informer, à ſon réveil, de la viſite que nous lui avons faite, & nous appeler enſuite, dans le cas où Don Pedro voudroit nous parler, ou pourroit avoir beſoin de nous. Demeurez ici, mon fils, juſqu'à ce qu'on vienne vous relever. Pour vous, Mademoiſelle, deſcendez, je vous prie, avec M. de Martine, au ſallon, où l'on ſervira bientôt le

déjeûner, & où mon épouſe & moi ne tarderons pas à vous joindre «.

Dona Roſa ne répondit point, & ſortit avec de Martine. Le Pere ſortit auſſi ; & quelques momens après, Louis, fils aîné de Henri, vint prendre la place de ſon pere auprès du malade. Libre alors de vaquer à ſes affaires, Henri paſſa chez lui pour voir ſon épouſe & ſes enfans, puis il ſe rendit au village pour dire à ſes freres de débarquer les marchandiſes & les animaux qui étoient ſur le vaiſſeau, & de les tranſporter à la citadelle, où ils les préſenteroient à leurs parens ; mais Guillaume, Philippe, Joſeph, & la plupart de ceux qui étoient de l'expédition, parmi leſquels on doit noter Baptiſte, ayant déjà pris cette réſolution, étoient partis pour l'exécuter. Flattés de mettre ſous les yeux de leur pere & de leur mere, des objets nouveaux non moins utiles

qu'agréables, & de leur offrir en même temps ce qu'il y avoit de plus précieux, ils avoient prévenu l'avertissement de Henri. Celui-ci ne jugea pas à propos de les aller joindre, & revint auprès du Pere. Il le trouva dans le sallon avec Eléonore, Dona Rosa, Wilson & de Martine, ainsi qu'une partie de la famille, & leur fit part de ce qu'il avoit voulu faire & de ce qu'il venoit d'apprendre. A cette nouvelle, les deux Etrangers se mirent à même de sortir pour aider à descendre les effets du navire; mais Henri les pria de rentrer, attendu que ses freres ne pouvoient tarder à revenir; & le Pere les retint en leur disant que le déjeûner étoit prêt, & qu'on alloit le servir.

» Quand la table sera levée, je vous prierai, Messieurs, dit-il aux Etrangers, de m'instruire des affaires de l'Europe, dont je n'ai point entendu

parler depuis que je ſuis ici. Quels changemens ſe ſont faits dans les Gouvernemens & dans la Politique de cette partie du Monde ? Quelles ſont les mœurs actuelles ? Quels progrès y ont faits les Sciences & les Lettres ? Contentez, je vous prie, ma curioſité là-deſſus. L'intérêt que je ne ceſſe de prendre au bonheur de l'humanité, à la proſpérité des Peuples que j'ai connus, & l'attachement particulier que je conſerve pour la France, m'engagent à vous demander cette complaiſance pour moi. Le haſard ne pouvoit me ſervir à cet égard d'une maniere plus favorable. Vous êtes nés chez les deux Nations de la Terre les plus puiſſantes & les plus éclairées ; vous avez reçu, l'un & l'autre, une éducation ſoignée ; vous avez voyagé dans l'ancien & dans le nouveau Monde ; l'âge & l'expérience doivent vous avoir appris à voir les choſes dans leur vrai

jour, & à les apprécier ſans prévention & ſans partialité. Au reſte, s'il reſtoit encore à l'un de vous des préjugés d'Etat ou de Nation, j'eſpere que les obſervations & les réflexions de l'autre ſerviront à les éclaircr, & me montreront la vérité «.

L'Anglois & le François aſſurerent le Pere en même temps de tout leur empreſſement à le ſatisfaire. Il fut convenu que de Martine raconteroit ce qu'il ſavoit de l'Hiſtoire de l'Europe, depuis le dernier ſiecle, & que Wilſon ajouteroit à ce récit non ſeulement les remarques & les détails qu'il croyoit propres à l'éclaircir & le compléter, mais tous les renſeignemens qu'il pouvoit s'être procurés ſur les parties dont il devoit être, par ſon état, plus inſtruit que le François.

Ces diverſes propoſitions émurent la curioſité & fixerent l'attention de

l'assemblée ; & c'étoit en partie le but que le Pere se proposoit. Il étoit bien aise de faire ainsi distraction aux inquiétudes de l'Espagnole.

CHAPITRE XLIX.

Instruction sur l'état de l'Europe depuis le commencement de ce siecle.

L'on déjeûna, & quand on eut desservi, tout le monde ayant fait cercle autour des deux Européens, de Martine parla de la sorte :

» Vous vous souvenez d'avoir vu le regne mémorable de Louis XIV, qui, tournant sur ce Prince les regards & l'attention de tous ses contemporains, lui fit beaucoup d'admirateurs, & lui suscita encore plus de jaloux & d'ennemis. Comme un jour brûlant d'été qui se termine par des orages, ce regne éblouissant fut troublé sur son déclin par de grandes tempêtes & de longs malheurs, & perdit, avant de

finir, preſque tout cet éclat dont il avoit brillé.

» En prenant les rênes du Gouvernement, c'eſt-à-dire, après la mort de Mazarin, ce jeune Monarque ſe trouvoit dans les circonſtances les plus favorables. Son Royaume puiſſant & riche en productions, en population, en induſtrie, étoit en paix au dedans & au dehors, reſpecté de ſes voiſins, chéri de ſes alliés. L'animoſité des partis, & les diſcordes qui l'avoient ſi long-temps diviſé, ne ſubſiſtoient plus. L'enthouſiaſme & le feu des guerres civiles s'étoient changés en émulation & en patriotiſme. Les eſprits & les courages en étoient plus élevés, plus propres aux grandes choſes. Le commerce proſpéroit, l'ordre régnoit dans les finances, les peuples étoient heureux. Louis, gouvernant par lui-même & avec application, dans un âge où la plupart des hommes ont beſoin de

la prudence d'un guide expérimenté pour ſe conduire, ſe montrant paſſionné pour toute ſorte de gloire, & annonçant dans toute ſa perſonne & dans ſa conduite un caractere frappant de grandeur, étoit l'eſpoir & l'idole des François; mais il lui manqua d'être aſſez inſtruit pour éviter la ſéduction de la fauſſe gloire & des flatteurs, dont il ne connut les illuſions funeſtes qu'à la fin de ſa vie. Il préſuma trop de ſes talens, & il s'exagéra les forces de ſon Etat, comme il s'étoit fait une trop haute idée de lui-même.

» Ce Prince avoit reçu de la Nature les qualités qui font un grand Roi. A l'extérieur le plus noble il joignoit une ame élevée, un courage ferme, & le déſir immodéré de ſe faire un nom immortel. Heureuſes diſpoſitions, qui pouvoient le rendre le modele des Souverains, ſi la négligence de ſon éducation, l'adulation des courtiſans,

& les pernicieuſes influences d'une longue proſpérité, ne l'avoient trompé ſur les moyens d'en faire un digne uſage.

» Je ne vous parlerai point des événemens de ſon regne juſqu'au commencement du ſiecle préſent ; mais je vous prierai de remarquer que cette ſoif de gloire qui le portoit à entreprendre tout ce qui pouvoit frapper les yeux & les eſprits, & leur imprimer le plus grand reſpect pour ſa perſonne & ſa puiſſance, qui, pour remplir ce deſſein, lui fit encourager tous les genres de talens & l'entoura de tant d'hommes célebres, dont il ambitionnoit les louanges, l'ayant engagé, trop légérement peut-être, à faire la guerre à l'Eſpagne & à la Hollande, la hauteur avec laquelle ces guerres furent ſoutenues, & les ſuccès rapides & ſurprenans dont elles furent ſuivies, étonnerent d'abord tous les voiſins de la France, les aigrirent enſuite,

enſuite, & finirent par les liguer contre lui «.

De Martine fit ici le récit (*a*) des

(*a*) Nous n'avons pas cru devoir laiſſer dans le texte de cet Ouvrage, le récit qu'y fait de Martine de la guerre de la ſucceſſion, ni conſerver les réflexions de Wilſon ſur le caractere & le Gouvernement de Louis XIV. Les raiſons qui nous ont déterminés ſont, que le plus grand nombre de nos Lecteurs connoiſſant parfaitement les événemens de cette guerre, pourroient croire ce récit mal placé dans le texte de ces Mémoires; & que, dans ſes réflexions, l'Anglois montre ſouvent trop de paſſion & de partialité, & s'exprime quelquefois d'une maniere peu décente. Cependant, pour ne pas manquer à la fidélité que nous devons à notre Auteur, & pour l'inſtruction de ceux de nos Lecteurs à qui l'Hiſtoire eſt peu familiere, ou qui déſireroient connoître tout ce qui ſert à développer le fond du caractere de Wilſon, nous allons rapporter, à la ſuite de cette note, la ſubſtance de ſes reproches, & cette partie du récit

événemens les plus remarquables, arrivés en Europe, depuis la paix de

---

de M. de Martine, qui en fournit l'occasion.

» Pour faire face à tant de forces réunies, continua de Martine, il falloit de très-grands efforts. Louis XIV fit des prodiges. Il étonna par ses ressources, par son courage ferme & actif, & par l'ascendant de sa fortune; mais ses victoires même, toujours chérement achetées, épuisoient ses finances & dépeuploient son Royaume; tandis que ses adversaires, comme une Hydre renaissante, se montroient plus forts & plus résolus après leurs défaites, & qu'affectant de publier que ce Prince visoit à la Monarchie universelle, ils gagnoient tous les esprits, & lui faisoient des ennemis de ses alliés naturels. Attentifs à ses démarches & se tenant en garde contre ses entreprises, ils étoient toujours prêts à le combattre pour repousser ses attaques, toujours prêts à l'attaquer pour les prévenir. La paix même de 1698, où ce Prince avoit montré beaucoup de modé-

Riſwick juſqu'à la mort de Louis XIV. Il loua le courage & la fermeté de ce

---

ration & de généroſité, ne ramena pas la confiance dans ces cœurs ulcérés.

» Telles étoient les diſpoſitions de l'Europe contre Louis XIV, lorſqu'un événement imprévu ralluma les flambeaux de la diſcorde dans cette partie du Monde. Charles II, Roi d'Eſpagne, mourant ſans poſtérité, fit, en 1700, un teſtament par lequel il légua la ſouveraineté de ſes vaſtes Etats à Philippe Duc d'Anjou, ſon neveu, petit-fils de Louis XIV. Charles, Prince de la Maiſon d'Autriche, petit-fils comme celui-ci de Philippe IV, pere du Roi défunt, lui diſputa cette immenſe ſucceſſion, & tous les ennemis de Louis XIV armerent en faveur du Prince Autrichien. On vit dans ſon parti l'Empereur, l'Angleterre, la Hollande, l'Electeur de Brandebourg devenu Roi de Pruſſe, le Portugal, & juſqu'au Duc de Savoie (depuis Roi de Sicile & enſuite Roi de Sardaigne), beau-pere de Philippe & du Duc de Bourgogne.

» Louis, pour ſoutenir les droits de ſon

Prince dans sa mauvaise fortune ; mais il le blâma d'avoir, sur la fin de son

---

petit-fils, mit quatre armées en campagne. Les alliés lui en opposerent de plus fortes. On se battit en Espagne, où une partie de la Nation étoit pour Charles, en Flandre, en Allemagne, en Italie, avec des succès variés, mais toujours funestes pour Louis.

» La France n'étoit déjà plus ce qu'elle avoit été. L'âge avoit affoibli le fier Monarque ; son administration n'avoit plus la même vigueur, son Royaume les mêmes ressources. La plupart des hommes célebres & des grands Généraux qui avoient illustré son regne, les Condé, les Turenne, les Luxembourg, les Colbert, les Louvois, &c. étoient morts. Ceux qui leur avoient succédé en faisoient mieux sentir la perte. La faveur les avoit élevés ; la fortune prit plaisir à montrer combien les choix de la faveur sont souvent injustes & malheureux.

» Douze ans d'une guerre acharnée, pendant lesquels les Alliés firent essuyer

règne, trop écouté la faveur dans le choix de ſes Miniſtres & de ſes Gé-

---

aux armes françoiſes les plus humiliantes défaites, & leur enleverent tout ce que les Rois d'Eſpagne poſſédoient en Italie, en Flandre, & preſque toute l'Eſpagne, mirent la France aux abois. Ses places frontieres tomboient l'une après l'autre; les ennemis étoient à la veille de pénétrer dans le cœur du Royaume : l'eſprit de découragement y étoit généralement répandu; la miſere & la famine, ſuites ordinaires de la guerre, y déſoloient les villes & les campagnes; enfin, comme ſi tous les fléaux s'étoient réunis pour abaiſſer l'orgueil d'un Monarque ſi long-temps heureux, la mort avoit frappé tous les Princes de ſa famille, & n'avoit épargné qu'un enfant au berceau.

» Dans ce même temps, la guerre & ſes fureurs ravageoient également le Nord de l'Europe. Un jeune Roi de Suede (Charles XII), attaqué par le Czar de Moſcovie, les Rois de Danemarck & de Pologne ligués contre lui, avoit montré

néraux, trop prodigué l'argent & le ſang de ſon Peuple, & d'avoir laiſſé

ſur ce théatre la célérité, les talens, & le courage d'un nouvel Alexandre; mais après avoir vaincu pluſieurs fois les deux premiers & dépouillé le troiſieme, après avoir pénétré dans les Etats du Czar, qu'il ſe flattoit de détrôner auſſi, il ſe vit abandonné tout à coup par la fortune, qui l'avoit favoriſé neuf ans entiers. Il perdit toute ſon armée dans une grande bataille. Echappé de cette défaite avec un petit nombre des ſiens, il ſe réfugia en Turquie, où il s'arrêta long-temps & inutilement pour négocier des ſecours & une alliance avec le Sultan, tandis que ſes ennemis preſſoient & démembroient la Suede, ébranlée de ſes revers & privée de ſon Chef.

» Ainſi le Nord & le Midi voyoient les deux Monarques les plus illuſtres, les plus long-temps victorieux & les plus redoutés, en proie à de longs malheurs. Charles XII, revenu dans ſa patrie, & faiſant toujours la guerre, périt les armes à la main, victime

les finances de l'Etat dans un très-

de ſon obſtination. Louis XIV, humilié par ſes diſgraces, mais devenu plus prudent, n'entretint la guerre que pour obtenir la paix. Il la demandoit inſtamment à des ennemis auxquels il avoit tant de fois dicté des loix en vainqueur ; mais ceux-ci, enflés de leurs ſuccès, rejetoient la paix, ou ne vouloient y conſentir qu'à des conditions outrageantes. Le Ciel ne voulut pas la ruine de ce Prince. Louis vint à bout de détacher l'Angleterre du parti des Alliés, & deux victoires que ſes armées gagnerent en Flandre & en Eſpagne, les ayant rendus plus dociles, la paix ſi déſirée vint terminer les longues querelles dont l'humanité gémiſſoit depuis ſi long-temps.

» Par le Traité de paix qui fut fait à Utrecht, Philippe fut reconnu pour Roi d'Eſpagne & des Indes ; mais il céda le Royaume de Naples, la Lombardie & la Flandre à ſon Compétiteur, l'Iſle de Minorque & Gibraltar aux Anglois, la Sicile au Duc de Savoie. La France abandonna Terre-Neuve & l'Acadie à l'Angleterre,

grand désordre (*a*). Il ajouta, que sa mort avoit causé peu de regrets, &

& perdit quelques villes de Flandre, fruit de ses conquêtes. Louis XIV mourut en 1715, en faisant l'aveu qu'il avoit trop aimé la guerre & trop chargé ses Sujets (aveu tardif, mais qui fait voir ce que ce Prince pensoit alors de sa gloire), emportant peu de regrets, laissant le sceptre entre les mains d'un enfant, & les finances de l'Etat dans un désordre inexprimable. Telle fut la fin d'un Monarque qui fatigua si long-temps la renommée de ses exploits, que ses contemporains, éblouis de ses succès, appelerent *Grand*, & qu'on n'appelle déjà plus de ce nom «.

(*a*) C'est une vérité qu'on ne peut taire. Les dettes de la France, presque éteintes à la mort de Henri IV, & qui n'étoient pas considérables au décès de Louis XIII, relativement du moins aux richesses de ce Royaume, s'élevoient à la fin du regne de Louis XIV, à plus de deux milliards de livres, qui, suivant le cours actuel de l'argent, feroient plus de quatre milliards

que le nom de *Grand*, qu'on lui donnoit pendant sa vie, ne lui avoit pas survécu.

Le François avoit parlé en homme instruit & judicieux, sans outrer & sans farder la vérité; & néanmoins l'indépendant, l'audacieux Wilson, opposé par caractere à toute autorité, & particuliérement jaloux de la gloire du Monarque François & de son peuple, se trouva blessé de ce qu'il venoit d'entendre, comme si on lui eût fait une offense. Il interrompit de

---

aujourd'hui. Les guerres continuelles de ce Prince, ses dépenses excessives en bâtimens, en fêtes, en décorations; les déprédations de toute sorte dans les revenus du fisc; les emprunts faits à un intérêt énorme, porterent la dette publique à ce taux exorbitant. On peut cependant la calculer; mais qui peut apprécier les pertes immenses que la spoliation de ces richesses fit essuyer à l'agriculture & au commerce?

Martine, pour lui dire que son récit étoit flatté ; que le penchant de tout François pour ses Monarques, ne lui permettoit pas d'en être l'Historien ; que pour lui il se faisoit gloire d'être sans préjugé ; & de parler sans contrainte ; & protestant que le nom des Rois ne lui en imposoit point, il censura la vie & les actions de Louis XIV avec beaucoup d'amertume.

De Martine répondit qu'il avoit parlé de Louis XIV comme l'Histoire ; que M. Wilson au contraire sembloit ne juger ce Prince que d'après les satires publiées contre lui. » Oh ! M. Wilson, lui dit le Pere, quand on ne sauroit pas que vous êtes Anglois, on le verroit sans peine à ce que vous venez de dire. J'avoue que Louis XIV a fait de grandes fautes ; qu'il n'a pas bien connu ses droits & ses devoirs de Souverain ; qu'il a pris le bruit & l'ostentation pour la gloire, & qu'il n'a

pas assez ménagé ses Sujets. Louis XIV nous offre un triste exemple du malheur des Rois qui n'ont pas reçu l'instruction qui leur est propre. Il avoit de grandes qualités, & il vouloit le bien. Il se trompa sur les moyens de le faire. Il fut séduit par ceux qui lui déguisoient la vérité ; il fut entraîné loin de la route qu'il devoit suivre (*a*) ;

(*a*) *NOTE de l'Editeur.*

On vient de publier récemment dans le *Recueil des Eloges des Académiciens de l'Académie Françoise*, une lettre de l'illustre Fénélon à Louis XIV, écrite vers 1695, relative au Gouvernement de ce Prince. Ceux de nos Lecteurs qui ne sont pas à portée de se procurer ce Recueil, feront bien aises sans doute de la trouver ici. Elle est précédée de cette Note, page 351.

NOTE IV, *relative à la page* 300, *sur la lettre de* Fénélon *à* Louis XIV.

Comme cette lettre n'a jamais été imprimée, & qu'elle est très-intéressante,

mais il paya ſes erreurs par de longues diſgraces. Plaignons ce Prince & ſon Siecle, d'avoir méconnu les principes

---

non ſeulement par ſon objet, mais par la vérité & la vigueur avec laquelle elle eſt écrite, nous la donnons ici fidélement tranſcrite ſur l'original, qui eſt de la propre main de Fénélon ; on y remarque pluſieurs ratures & corrections qui prouvent qu'il en étoit l'Auteur.

Lettre de Fénélon au Roi.

» La perſonne, SIRE, qui prend la liberté de vous écrire cette lettre, n'a aucun intérêt en ce monde. Elle ne l'écrit ni par chagrin, ni par ambition, ni par envie de ſe mêler des grandes affaires. Elle vous aime ſans être connue de vous, elle regarde Dieu en votre perſonne. Avec toute votre puiſſance, vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle déſire, & il n'y a aucun mal qu'elle ne ſouffrît de bon cœur, pour vous faire connoître les vérités néceſſaires à votre ſalut. Si elle vous parle fortement, n'en ſoyez pas étonné, c'eſt que

de l'art du Gouvernement, ſans nous arrêter ici à une cenſure inutile «.

---

la vérité eſt libre & forte. Vous n'êtes guere accoutumé à l'entendre. Les gens accoutumés à être flattés, prennent aiſément pour chagrin, pour âpreté & pour excès, ce qui n'eſt que vérité toute pure : c'eſt la trahir que de ne vous la montrer pas dans toute ſon étendue. Dieu eſt témoin que la perſonne qui vous parle le fait avec un cœur plein de zele, de reſpect, de fidélité & d'attendriſſement ſur tout ce qui regarde votre véritable intérêt.

» Vous êtes né, SIRE, avec un cœur droit & équitable ; mais ceux qui vous ont élevé, ne vous ont donné pour ſcience de gouverner, que la défiance, la jalouſie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes ſouples & rampans, la hauteur, & l'attention à votre ſeul intérêt.

» Depuis environ trente ans, vos principaux Miniſtres ont ébranlé & renverſé toutes les anciennes maximes de l'Etat, pour faire monter juſqu'au comble votre

De Martine reprit ainſi : « A l'époque des Traités de paix qui termine-

---

autorité, qui étoit devenue la leur, parce qu'elle étoit dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'Etat ni des regles, on n'a parlé que du Roi & de ſon bon plaiſir. On a pouſſé vos revenus & vos dépenſes à l'infini. On vous a élevé juſqu'au Ciel, pour avoir effacé, diſoit-on, la grandeur de tous vos prédéceſſeurs enſemble, c'eſt-à-dire, pour avoir appauvri la France entiere, afin d'introduire à la Cour un luxe monſtrueux & incurable. Ils ont voulu vous élever ſur les ruines de toutes les conditions de l'Etat, comme ſi vous pouviez être grand en ruinant tous vos Sujets ſur qui votre grandeur eſt fondée. Il eſt vrai que vous avez été jaloux de l'autorité, peut-être même trop dans les choſes extérieures ; mais pour le fond, chaque Miniſtre a été le maître dans l'étendue de ſon adminiſtration. Vous avez cru gouverner, parce que vous avez réglé les limites entre ceux qui gouvernoient. Ils ont bien montré au Public leur puiſſance, & on ne l'a

rent la guerre de la ſucceſſion, l'Europe entiere put être comparée à la

---

que trop ſentie. Ils ont été durs, hautains, injuſtes, violens, de mauvaiſe foi. Ils n'ont connu d'autre regle, ni pour l'adminiſtration du dedans de l'Etat, ni pour les négociations étrangeres, que de menacer, que d'écraſer, que d'anéantir tout ce qui leur réſiſtoit. Ils ne vous ont parlé que pour écarter de vous tout mérite qui pouvoit leur faire ombrage. Ils vous ont accoutumé à recevoir ſans ceſſe des louanges outrées, qui vont juſqu'à l'idolâtrie, & que vous auriez dû, pour votre honneur, rejeter avec indignation. On a rendu votre nom odieux, & toute la Nation Françoiſe inſupportable à tous vos voiſins. On n'a conſervé aucun allié, parce qu'on n'a voulu que des eſclaves : on a cauſé, depuis plus de vingt ans, des guerres ſanglantes. Par exemple, SIRE, on fit entreprendre à Votre Majeſté, en 1672, la guerre de Hollande pour votre gloire & pour punir les Hollandois, qui avoient fait quelque raillerie dans le chagrin où l'on les avoit

ſalle du feſtin des Centaures & des Lapithes, après leur combat. L'épui-

---

mis en troublant les regles du commerce établi par le Cardinal de Richelieu : je cite en particulier cette guerre, parce qu'elle a été la ſource de toutes les autres. Elle n'a eu pour fondement qu'un motif de gloire & de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre une guerre juſte ; d'où il s'enſuit que toutes les frontieres que vous aurez étendues par cette guerre, ſont injuſtement acquiſes dans l'origine. Il eſt vrai, SIRE, que les Traités de paix ſubſéquens ſemblent couvrir & réparer cette injuſtice, puiſqu'ils vous ont donné les places conquiſes : mais une guerre injuſte, n'en eſt pas moins injuſte pour être heureuſe. Les Traités de paix ſignés par les vaincus ne ſont pas ſignés librement : on ſigne le couteau ſous la gorge ; on ſigne malgré ſoi, pour éviter de plus grandes pertes ; on ſigne comme on donne ſa bourſe, quand il faut la donner ou mourir. Il faut donc, SIRE, remonter juſqu'à cette origine de la guerre de Hollande, pour

ſement abſolu ſe fit ſentir de toutes parts. Le Monarque ſi long-temps en

---

examiner devant Dieu toutes vos conquêtes.

» Il eſt inutile de dire qu'elles étoient néceſſaires à votre Etat ; le bien d'autrui ne nous eſt jamais néceſſaire ; ce qui nous l'eſt véritablement, c'eſt d'obſerver une exacte juſtice. Il ne faut pas même prétendre que vous ſoyez en droit de retenir toujours certaines places, parce qu'elles ſervent à la ſûreté de vos frontieres. C'eſt à vous à chercher cette ſûreté par de bonnes alliances, par votre modération, ou par les places que vous pouvez fortifier derriere ; mais enfin le beſoin de veiller à notre ſûreté, ne vous donne jamais un titre de prendre la terre de notre voiſin. Conſultez là deſſus des gens inſtruits & droits, ils vous diront que ce que j'avance eſt clair comme le jour.

» En voilà aſſez, SIRE, pour reconnoître que vous avez paſſé votre vie entiere hors du chemin de la vérité & de la juſtice, & par conſéquent hors de celui de

butte aux efforts de tous, & dont le regne avoit embraſſé quatre époques

---

l'Evangile. Tant de troubles affreux qui ont déſolé toute l'Europe depuis plus de vingt ans, tant de ſang répandu, tant de ſcandales commis, tant de Provinces ravagées, tant de villes & de villages mis en cendres, ſont les funeſtes ſuites de cette guerre de 1672, entrepriſe pour votre gloire & pour la confuſion des faiſeurs de gazettes & de médailles de Hollande. Examinez, ſans vous flatter, avec des gens de bien, ſi vous pouvez garder tout ce que vous poſſédez, en conſéquence des Traités auxquels vous avez réduit vos ennemis par une guerre ſi mal fondée.

» Elle eſt encore la vraïe ſource de tous les maux que la France ſouffre. Depuis cette guerre, vous avez toujours voulu donner la paix en maître, & impoſer les conditions, au lieu de les régler avec équité & modération. Voilà ce qui fait que la paix n'a pu durer. Vos ennemis, honteuſement accablés, n'ont ſongé qu'à ſe relever & à ſe réunir contre vous. Faut-il s'en

de révolutions (réunion , ſplendeur , abus des forces , épuiſement total),

---

étonner ? Vous n'êtes pas même demeuré fidele dans les termes de cette paix, que vous aviez donnée avec tant de hauteur. En pleine paix, vous avez fait la guerre & des conquêtes prodigieuſes. Vous avez établi une Chambre de réunion, pour être tout enſemble Juge & Partie : c'étoit ajouter l'inſulte & la dériſion à l'uſurpation & à la violence. Vous avez cherché, dans le Traité de Weſtphalie, des termes équivoques pour ſurprendre Strasbourg. Jamais aucun de vos Miniſtres n'avoit oſé, depuis tant d'années, alléguer ces termes dans aucune négociation, pour montrer que vous euſſiez la moindre prétention ſur cette ville ; une telle conduite a réuni & animé toute l'Europe contre vous. Ceux même qui n'ont pas oſé ſe déclarer ouvertement, ſouhaitent du moins avec impatience votre affoibliſſement & votre humiliation, comme la ſeule reſſource pour la liberté & pour le repos de toutes les Nations Chrétiennes. Vous qui pouviez, SIRE, acquérir tant de

le Monarque tombe en fermant le temple de Janus, & laisse la France

---

gloire solide & paisible à être le pere de vos Sujets & l'arbitre de vos voisins, on vous a rendu l'ennemi commun de vos voisins, & on vous expose à passer pour un maître dur dans votre Royaume.

» Le plus étrange effet de ces mauvais conseils, est la durée de la ligue formée contre vous ; les Alliés aiment mieux faire la guerre avec perte, que de conclure la paix avec vous, parce qu'ils sont persuadés, sur leur propre expérience, que cette paix ne seroit point une paix véritable, que vous ne l'observeriez non plus que les autres, & que vous vous en serviriez pour accabler séparément, sans peine, chacun de vos voisins, dès qu'ils se seroient désunis : ainsi, plus vous êtes victorieux, plus ils vous craignent & se réuniſſent pour éviter l'esclavage dont ils se croient menacés. Ne pouvant vous vaincre, ils prétendent au moins vous épuiser à la longue. Enfin ils n'espérent plus de sûreté avec vous, qu'en vous mettant dans l'impuissance de

étonnée d'avoir à se gouverner elle-même, languissante & sans crédit,

---

leur nuire. Mettez-vous, SIRE, un moment en leur place, & voyez ce que c'est que d'avoir préféré son avantage à la justice & à la bonne foi.

» Cependant vos Peuples, que vous devriez aimer comme vos enfans, & qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée ; les villes & la campagne se dépeuplent ; tous les métiers languissent & ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti ; par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre Etat, pour faire & pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre Peuple, il faudroit lui faire l'aumône & le nourrir. La France entiere n'est plus qu'un grand hôpital & sans provisions. Les Magistrats sont avilis & épuisés. La Noblesse, dont tout le bien est en décret, ne vit que de lettres d'Etat. Vous êtes importuné de la foule des gens

mais toujours capable, en apparence, de ſe ſuffire, & le croyant ainſi, dans

---

qui demandent & qui murmurent. C'eſt vous-même, SIRE, qui vous êtes attiré ces embarras ; car tout le Royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre les mains, & perſonne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand Royaume ſi floriſſant ſous un Roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du Peuple, & qui le ſeroit en effet, ſi les conſeils flatteurs ne l'avoient point empoiſonné.

» Le Peuple même (il faut tout dire) qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance, & même le reſpect. Vos victoires & vos conquêtes ne le réjouiſſent plus ; il eſt plein d'aigreur & de déſeſpoir ; la ſédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croyent que vous n'avez aucune pitié de leurs maux ; que vous n'aimez que votre autorité & votre gloire. Si le Roi, dit-on, avoit un cœur de pere pour ſon peuple, ne mettroit-il pas plutôt ſa gloire à leur donner du

l'ivreſſe que lui cauſe la nouveauté de ſa ſituation. L'Allemagne rentrée dans

---

pain & à les faire reſpirer, après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontiere, qui cauſent la guerre? Quelle réponſe à cela, SIRE? Les émotions populaires, qui étoient inconnues depuis ſi long-temps, deviennent fréquentes. Paris même, ſi près de vous, n'en eſt pas exempt. Les Magiſtrats (1) ſont contraints de tolérer l'inſolence des mutins, & de faire couler ſous main quelque monnoie pour les appaiſer. Ainſi, on paye ceux qu'il faudroit punir. Vous êtes réduit à la honteuſe & déplorable extrémité, ou de laiſſer la ſédition impunie & de l'accroître par cette impunité, ou de faire maſſacrer avec inhumanité des Peuples que vous mettez au déſeſpoir, en leur arrachant, par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la ſueur de leurs viſages.

» Mais pendant qu'ils manquent de pain,

---

(1) Il y eut, en 1694, des émeutes cauſées par la cherté du pain : c'eſt vraiſemblablement l'époque de cette lettre.

le cercle intérieur de ſa politique lente & ſurchargée, voit baiſſer la toile ſur

---

vous manquez vous-même d'argent, & vous ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit; parce que vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous ceſſiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux; vous craignez qu'on ne vous les ouvre; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque choſe de votre gloire: cette gloire qui endurcit votre cœur, vous eſt plus chere que la juſtice, que votre propre repos, que la conſervation de vos Peuples, qui périſſent tous les jours des maladies cauſées par la famine; enfin, que votre ſalut éternel, qui eſt incompatible avec cette idole de gloire.

» Voilà, SIRE, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal ſur les yeux: vous vous flattez ſur les ſuccès journaliers qui ne décident rien, & vous n'enviſagez point d'une vue générale le gros des affaires, qui tombe inſenſiblement ſans reſſource. Pendant que vous

la

la ſcène, où ſon Chef avoit repréſenté, comme celui de l'inſurrection

prenez dans un rude combat le champ de bataille & le canon ennemi (1); pendant que vous forcez les places, vous ne ſongez pas que vous combattez ſur un terrein qui s'enfonce ſous vos pieds, & que vous allez tomber malgré vos victoires : tout le monde le voit, & perſonne n'oſe vous le faire voir. Vous le verrez peut-être trop tard. Le vrai courage conſiſte à ne ſe point flatter, & à prendre un parti ferme ſur la néceſſité. Vous ne prêtez volontiers l'oreille, SIRE, qu'à ceux qui vous flattent de vaines eſpérances. Les gens que vous eſtimez les plus ſolides, ſont ceux que vous craignez & que vous évitez le plus. Il faudroit aller au devant de la vérité, puiſque vous êtes Roi, preſſer les gens de vous la dire ſans adouciſſement, & encourager ceux qui ſont trop timides ; tout au

(1) Ceci ſemble indiquer les batailles de Steinkerke & de Nerwinde, en 1692 & 1693, où la victoire ſe réduiſit en effet à prendre le champ de bataille & une partie du canon.

générale. Le Nord ne craignoit plus le foudre rapide qui l'avoit ébranlé

---

contraire, vous ne cherchez qu'à ne point approfondir. Mais Dieu ſçaura bien lever le voile qui vous couvre les yeux, & vous montrer ce que vous évitez de voir. Il y a long-temps qu'il tient ſon bras levé ſur vous ; mais il eſt lent à vous frapper, parce qu'il a pitié d'un Prince qui a été toute ſa vie obſédé de flatteurs, & parce que d'ailleurs vos ennemis ſont auſſi les ſiens. Mais il ſçaura bien ſéparer ſa cauſe juſte d'avec la vôtre qui ne l'eſt pas, & vous humilier pour vous convertir ; car vous ne ſerez Chrétien que dans l'humiliation. Vous n'aimez pas Dieu, vous ne le craignez même que d'une crainte d'eſclave : c'eſt l'enfer & non pas Dieu que vous craignez. Votre Religion ne conſiſte qu'en ſuperſtitions, en petites pratiques ſuperficielles. Vous êtes comme les Juifs, dont Dieu dit : *Pendant qu'ils m'honorent des levres, leur cœur eſt bien loin de moi.* Vous êtes ſcrupuleux ſur des bagatelles, & endurci ſur des maux terribles. Vous

dans ſon paſſage, & voyoit avec étonnement un Prince des déſerts transférer

---

n'aimez que votre gloire & votre commodité. Vous rapportez tout à vous, comme ſi vous étiez le Dieu de la terre, & que tout le reſte n'eut été créé que pour vous être ſacrifié. C'eſt au contraire vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre Peuple; mais hélas! vous ne comprenez point ces vérités. Comment les goûteriez-vous? Vous ne connoiſſez point Dieu, vous ne l'aimez point, vous ne le priez point du cœur, & vous ne faites rien pour le connoître.

» Vous avez un Archevêque (1) corrompu, ſcandaleux, incorrigible, faux, malin, artificieux, ennemi de toute vertu, & qui fait gémir tous les gens de bien. Vous vous en accommodez, parce qu'il ne ſonge qu'à vous plaire par ſes flatteries. Il y a plus de vingt ans, qu'en proſtituant ſon honneur, il jouit de votre confiance. Vous lui ſacrifiez les gens de bien, vous lui

---

(1) De Harlai, mort en 1695.

ſa capitale au bord de la Baltique ; pour ſe rapprocher des moyens d'une

laiſſez tyranniſer l'Egliſe, & nul Prélat vertueux n'eſt traité auſſi bien que lui.

» Pour votre Confeſſeur (1), il n'eſt pas vicieux ; mais il craint la ſolide vertu, & il n'aime que les gens profanes & relâchés. Il eſt jaloux de ſon autorité, que vous avez pouſſée au delà de toutes les bornes. Jamais Confeſſeurs des Rois n'avoient fait ſeuls les Evêques, & décidé de toutes les affaires de conſcience. Vous êtes ſeul en France, SIRE, à ignorer qu'il ne ſait rien, que ſon eſprit eſt court & groſſier, & qu'il ne laiſſe pas d'avoir ſon artifice avec cette groſſiéreté d'eſprit. Les Jéſuites mêmes le mépriſent, & ſont indignés de le voir ſi facile à l'ambition ridicule de ſa famille. Vous avez fait d'un Religieux, un Miniſtre d'Etat. Il ne ſe connoît point en hommes, non plus qu'en autre choſe. Il eſt la dupe de tous ceux qui le flattent & lui font de petits préſens. Il ne doute ni n'héſite ſur

(1) Le Pere la Chaiſe.

civiliſation forcée qu'il vouloit fixer dans ſes Etats.

---

aucune queſtion difficile. Un autre, très-droit & très-éclairé, n'oſeroit décider ſeul. Pour lui, il ne craint que d'avoir à délibérer avec les gens qui ſachent les regles : il va toujours hardiment, ſans craindre de vous égarer ; il penchera toujours au relâchement & à vous entretenir dans l'ignorance ; du moins il ne penchera aux partis conformes aux regles, que quand il craindra de vous ſcandaliſer ; ainſi c'eſt un aveugle qui en conduit un autre, & comme dit Jéſus-Chriſt : *Ils tomberont tous deux dans la foſſe.*

» Votre Archevêque & votre Confeſſeur vous ont jeté dans les difficultés de l'affaire de la Régale, dans les mauvaiſes affaires de Rome ; ils vous ont laiſſé engager, par M. de Louvois, dans celle de Saint-Lazare, & vous auroient laiſſé mourir dans cette injuſtice, ſi M. de Louvois eût vécu plus que vous (1).

» On avoit eſpéré, SIRE, que votre

---

(1) Mort en 1691.

» La Hollande, épuisée par les intrigues des habiles guerriers dont elle

---

Conseil vous tireroit de ce chemin si égaré; mais votre Conseil n'a ni force ni vigueur pour le bien : du moins Madame de M..... & M. le Duc de B..... devoient-ils se servir de votre confiance en eux pour vous détromper; mais leur foiblesse & leur timidité les déshonorent & scandalisent tout le monde. La France est aux abois. Qu'attendent-ils pour vous parler franchement ? que tout soit perdu ? Craignent-ils de vous déplaire ? Ils ne vous aiment donc pas ; car il faut être prêt à fâcher ceux qu'on aime, plutôt que de les flatter ou de les trahir par son silence. A quoi sont-ils bons, s'ils ne vous montrent pas que vous devez restituer les pays qui ne sont pas à vous, préférer la vie de vos peuples à une fausse gloire, réparer les maux que vous avez faits à l'Eglise, & songer à devenir un vrai Chrétien avant que la mort vous surprenne ? Je sais bien que, quand on parle avec cette liberté chrétienne, on court

avoit long-temps fourni la ſolde, deſcendoit pour toujours du théatre de la

---

riſque de perdre la faveur des Rois ; mais leur faveur leur eſt-elle plus chere que votre ſalut ? Je ſais bien auſſi qu'on doit vous plaindre, vous conſoler, vous ſoulager, vous parler avec zele, douceur & reſpect ; mais enfin il faut dire la vérité. Malheur, malheur à eux s'ils ne la diſent pas, & malheur à vous ſi vous n'êtes pas digne de l'entendre ! Il eſt honteux qu'ils aient votre confiance ſans fruit, depuis tant de temps. C'eſt à eux à ſe retirer, ſi vous êtes trop ombrageux, & ſi vous ne voulez que des flatteurs autour de vous. Vous demanderez peut-être, SIRE, qu'eſt-ce qu'ils doivent vous dire : le voici. Ils doivent vous repréſenter que vous devez vous humilier ſous la puiſſante main de Dieu, ſi vous ne voulez qu'il vous humilie ; qu'il faut demander la paix, & expier par cette honte, toute la gloire dont vous avez fait votre idole ; qu'il faut rejeter les conſeils injuſtes des politiques flatteurs ; qu'enfin il faut rendre au plus tôt à vos

politique, bien en peine de mettre l'ordre dans son comptoir. L'Angleterre recevant une nouvelle dynastie de Souverains, formoit & suivoit le double

---

ennemis, pour sauver l'Etat, des conquêtes que vous ne pouvez d'ailleurs retenir sans injustice. N'êtes-vous pas trop heureux que Dieu fasse finir les prospérités qui vous ont aveuglé (1), & qu'il vous contraigne de faire des restitutions essentielles à votre salut, que vous n'auriez jamais pu vous résoudre à faire dans un état paisible & triomphant ? La personne qui vous dit toutes ces vérités, SIRE, bien loin d'être contraire à vos intérêts, donneroit sa vie pour vous voir tel que Dieu vous veut, & elle ne cesse de prier pour vous «.

---

(1) Ceci semble prouver que cette lettre a été écrite après l'affaire de la Hogue, en 1692, premier malheur de Louis XIV, peut-être même après la prise de Pondichéri par les Hollandois en 1693, qui pouvoient obliger le Roi à ces restitutions dont parle Fénélon.

plan d'être libre au dedans & de dominer au dehors. L'Italie ſoupirant toujours après la liberté, étoit réellement dans la dépendance de maîtres étrangers, & n'avoit par elle-même aucune influence politique.

» L'Eſpagne ramaſſoit lentement ſes débris, & contente de fermer aux autres Nations les avenues du Nouveau Monde, paroiſſoit prendre condamnation ſur l'ancien, quand tout à coup Albéroni, autrefois Curé de village en Italie, alors revêtu de la pourpre & placé à la tête des affaires de cette Puiſſance, homme ambitieux, turbulent & imaginaire, entreprit d'embraſer toute l'Europe, comme s'il eût été Miniſtre de Philippe II. Il ſe ligue avec le Roi de Suede, revenu dans ſes Etats ruinés, ennemi naturel du Roi d'Angleterre, qui avoit profité de ſes dépouilles en Allemagne. Il aiguillonne les partiſans

des Stuart dans le royaume de celui-ci ; il trame & ſuſcite des rebellions en Bretagne, & fait entrer quelques femmes de Paris dans la conſpiration : mais la mort du Roi de Suede, tué au ſiége d'une ville de Norwege, laiſſe à découvert ſon Miniſtre Goërts, dont les papiers éventent tout à coup le complot, & le font manquer dans les parties principales ; il n'a d'influence que ſur la Sicile, d'où l'armement préparé par l'Eſpagne, chaſſe le nouveau Roi Victor-Amédée, Duc de Savoie ; & la quadruple alliance entre la France, l'Angleterre, l'Empereur & le Prince dépouillé, formée alors pour parer à ce danger, à peu près imaginaire, n'a d'autre effet que de rendre la Sicile à l'anarchie, & de renvoyer Albéroni à ſon village.

» Cependant les Nations avoient pris goût à l'écoulement rapide de l'or du Pérou ſur l'Europe. La grande guerre

avoit forcé l'Eſpagne à ouvrir la mer du Sud à la France ; & quoique ces permiſſions ſi ardemment déſirées n'euſſent fait quelque bien qu'à des particuliers, l'on vit, comme l'on verra longtemps encore malheureuſement, les intérêts particuliers dominer dans les réſolutions nationales. Toute l'Europe étoit affaiſſée ſous le poids des dettes, & les emprunts ſe multiplioient. Chaque emprunt formoit de nouveaux titres de propriété ; ce qui doubloit, triploit en propriétés fictives, la maſſe des propriétés réelles & foncieres, accablées d'ailleurs & ruinées par les intérêts : & ces propriétés fictives croiſſant & décroiſſant en valeur momentanée, mais effective au gré de l'opinion, dirigée elle-même par les tours d'adreſſe des Agioteurs & l'influence du Cabinet, l'on ſe jeta dans les ſpéculations, & l'on fit des ventes & des reventes journalieres de ces titres,

qui établirent un jeu également énorme & dangereux.

» Voilà donc par-tout le jeu des Papiers en honneur, & ce nouveau jeu (qu'on nomma l'*Agio*) eut bientôt, comme une Divinité, des temples & des victimes, parce qu'on attendoit tout de lui, & qu'on vouloit, par ſon moyen, opérer des liquidations & prévenir des banqueroutes. La foule ſe porta avec plus ou moins de fureur vers ces temples, ſelon que les Nations furent plus ou moins légeres, aveugles ſur les conſéquences, & inſouciantes ſur l'avenir; mais par-tout le plus grand nombre en fut la dupe, & tous reçurent à la fin le don que faiſoit à ſes cliens le fou de la Fable, qui vendoit la ſageſſe. La cataſtrophe fut preſque riſible, parce que toutes les fortunes étoient devenues ridicules, les procédés honteux, & qu'en aucun cas, les dupes n'oſent ſe plaindre

comme le feroient les opprimés. La révolution d'argent & d'effets qui ſe fit alors ſur toutes les places de l'Europe, eut une grande influence ſur les mœurs & ſur les opinions. Familiarité, mélange des âges & des conditions, eſprit vénal & agioteur ſubſtitué aux prétentions jactancieuſes de courage, d'indépendance & même de probité, régime fiſcal au dedans & mercantille au dehors, c'eſt-à-dire, alliages des contraires, telle fut la tournure que cet orage imprima aux caracteres de ce Siecle.

» A l'égard de ce qu'on eſt convenu d'appeler proprement la politique, c'eſt-à-dire, à l'égard des tracaſſeries d'intérêts de Cour, celle de Vienne, qui dès-lors & après ſembla préſager l'extinction de la derniere branche de la Maiſon d'Autriche, borna toutes ſes vûes à la recherche d'un remplacement quelconque, pour prévenir à cette

époque le démembrement de ſes Etats épars.

» L'Eſpagne, gouvernée par une Reine, digne éleve d'Albéroni, ne ſongeoit qu'à fomenter & à faire naître les occaſions d'obtenir en Italie des établiſſemens pour ſes enfans. En conſéquence, on diſpoſa de la Toſcane dans un Congrès. On négocia, on concerta, on brouilla juſqu'au temps où d'autres événemens amenerent d'autres meſures.

» En France, on ſe reſſerroit ſelon les vûes d'un vieux Miniſtre, qui déſiroit le repos pour ſa fin, & d'un jeune Prince qui l'eût déſiré pour toute ſa vie.

» L'Angleterre ſeule alloit à des fins plus étendues. Maîtreſſe, par le Traité d'Utrecht, des Colonnes d'Hercule, d'un très-beau port dans la mer dont elles donnent l'entrée, & d'une ſtation sûre dans le Portugal, que des Traités avoient réduit à n'être qu'une

factorerie Angloiſe, elle entreprit de prévaloir dans le commerce même du Levant. Liée par des Traités avec le Nord, qui lui cédoit les priviléges de tous les genres de trafic, elle uſoit encore du vaiſſeau de permiſſion, accordé par le Traité dē l'*Aſſiente*, conclu avec l'Eſpagne, qui lui procuroit dans la mer du Sud, un commerce interlope très-avantageux; & appuyant indirectement des eſſais d'établiſſemens faits par des bannis dans le fond du golfe du Mexique, elle ſuivoit à pas couverts, mais preſſés & rapides, le plan Carthaginois du monopole univerſel.

» Un autre incident plus naturel, & par conſéquent moins couteux & plus sûr, préparoit un accroiſſement réel de forces à cette Nation ambitieuſe. Ses troubles intérieurs avoient, depuis plus d'un ſiecle, donné commencement à des Colonies de fugitifs expatriés, qui s'établirent dans l'Amérique

Septentrionale. Celles-ci, fondées sur la culture, prirent d'assez prompts accroissemens, & la vogue nationale se tournant tout à coup vers cet objet fondamental, on y porta des richesses, on vit s'y former des Provinces avec la vigueur que la Nature donne à l'homme pour créer. Des Loix paisibles & territoriales, un Gouvernement mixte & modéré, firent prospérer à vue d'œil ces Colonies naissantes; & la France elle-même, rivale naturelle & habituelle de l'Angleterre, servit à leurs progrès, en leur donnant, par un aveuglement fiscal, le privilége d'une des plus fortes consommations de ce beau royaume dont elle prohiboit à ses propres terres la production.

» L'âge le plus florissant de toute Puissance ambitieuse, est celui où elle prépare les matériaux de ses futurs excès. Tout alors profitoit à l'Angleterre, & l'infructueuse économie de la

France, & les vûes domeſtiques de la Cour d'Eſpagne ſur l'Italie, & la nouvelle balance du Nord, que la prévoyance de l'Empereur, dans ſes dernieres diſpoſitions, introduiſoit imprudemment dans la diſcuſſion des affaires de l'Europe; tout ſervoit à aveugler la vieille politique ſur la marche conſtante de l'Angleterre vers la domination des mers.

» La vacance du trône de Pologne devient l'occaſion d'une nouvelle guerre; mais l'Angleterre prudente n'y prend aucune part. On ſe livre des combats en Italie; on ſe canonne ſur le Rhin; un Infant devient Roi de Naples; le Roi de France, Duc de Lorraine; le Duc de Lorraine, Grand-Duc de Toſcane; on ſigne la Pragmatique qui aſſure la ſucceſſion de la Maiſon d'Autriche à la fille de l'Empereur, & tout rentre dans l'ordre accoutumé.

» La facilité d'échanger les peuples comme des troupeaux, pouvoit avertir

la Politique que la carriere s'ouvroit devant elle, ne fût-ce qu'en diminuant tous les jours les nombreux obſtacles qui l'arrêtoient ; mais il ne parut pas encore qu'on s'en doutât. La guerre du Turc, autrefois diverſion favorable pour le Midi, ne ſervit alors qu'à donner plus de poids & d'influence à la Ruſſie (ci-devant Moſcovie). Cette léthargie auroit encore duré, ſi la chute de deux têtes principales en Europe, n'eût forcé le réveil des autres Princes.

» A la même époque, l'Empereur & le Roi de Pruſſe moururent. L'un laiſſoit de vaſtes Etats à la bienſéance de tous ; l'autre, un ſucceſſeur actif, pour qui tout étoit à ſa bienſéance. Le premier laiſſoit l'Empire ſans Chef, une héritiere dont les droits étoient cenſés équivoques, une Cour diviſée en partis, des troupes découragées, un Gouvernement à peu près nul ; le ſecond, des tréſors accumulés par une

longue & preſque ſordide économie, des automates appelés ſoldats, emplovés ſeulement pour la parade, un héritier plein d'eſprit & d'ardeur, mais qui n'ayant pas encore donné de preuves de génie, ſembloit montrer ces deux premieres qualités avec trop peu de ménagement pour un Souverain. Chaque Prince, en Allemagne, avoit des prétentions, ſoit réelles, ſoit accidentelles. Il falloit une force majeure pour débrouiller tous ces élémens du chaos. Il falloit que cette force fût oppoſition; car c'eſt l'oppoſition qui fait trouver à l'homme toute ſon énergie. La France, à ſes riſques & fortunes, ſe chargea de rendre ce ſervice à ſes voiſins.

» La prudence alors caduque du vieillard dès-long-temps l'ame de ſes Conſeils, ne put tenir contre un événement tel que la vacance du trône des Etats de la Maiſon d'Autriche. Les grands

plans doivent être mûris & préparés de longue main ; rien alors ne les déconcerte. Les événemens ſont incertains ; mais communément ils ſemblent venir s'annoncer aux deſſeins d'une haute & ſaine politique. Une politique foible au contraire, bornée & chancelante, ne peut s'aſſurer d'une aſſiette même momentanée. Tout pour elle eſt contre-temps, tout la force à varier ſes meſures hâtives, à marcher par ſecouſſes, à s'arrêter aux expédiens. La France parut d'abord comme négociatrice, mais partiale, & décidée à appuyer les dévolus jetés ſur les divers Etats Autrichiens. Un tel conflit ne pouvoit ſe fixer que par les armes ; & de tous les dévolutaires le moins fondé, mais le mieux armé, fut celui qui fit ſa part, laiſſant aux autres le ſoin & l'embarras d'obtenir celle qu'ils pourſuivoient.

» Les troupes Françoiſes arrivées par

pelotons preſque juſqu'aux portes de Vienne, produiſirent cet effet dans l'ame des Autrichiens, qu'elles étoufferent les diviſions, réveillerent les courages, réunirent les cœurs, & firent de Marie-Thérèſe, héritiere de l'Empereur, une Héroïne, devenue ſage & conſtante Reine depuis.

» Le Roi de Pruſſe eut à peine fait une campagne, qu'il comprit que la guerre étoit un art qui avoit ſes principes & ſes regles comme un autre, & que cet art avoit deux parties principales, l'obéiſſance & les moyens de l'employer; qu'en conſéquence peu des grands Généraux qui l'avoient précédé, pouvoient lui donner des leçons, la plupart étant ſubordonnés, & tous à peu près bornés quant aux moyens. Il compta donc ſur ſa propre vigilance, ſur l'ordre & l'économie, & fit voir dans ſa carriere & ſes ſuccès, tous les miracles que peuvent enfanter le génie

& la conſtante volonté, même ſans le ſecours de l'ame héroïque, qui fait vraiment les grands Hommes, & que le ſceptre & la puiſſance ne ſçauroient jamais donner. Ce Prince inventeur a rendu un ſervice de ſupplément à l'Europe, en inſtituant un genre de milice qui fait du ſoldat & du ſubalterne, de ſimples outils; des Chefs, un reſſort qui les fait mouvoir au gré du Général; & de l'obéiſſance prompte, mécanique & paſſive, l'ame de la tactique militaire & des combats.

» Ce genre de guerre, quoiqu'inhumain, à tout prendre, a ſes avantages, comme tout autre inconvénient. Il doit rendre les guerres moins durables; car les trains énormes d'artillerie, la régularité de fournitures qu'il néceſſite aujourd'hui, ne peuvent ſe faire ſans de très-grandes dépenſes. La ſpoliation en regle y doit remplacer le

pillage, qui, détruisant tout à pure perte, est bien plus désastreux pour les pays occupés par les armées. Il eut sur-tout l'avantage, en ces circonstances, de provoquer l'instruction chez les Peuples de l'Europe, qui, tombant dans la mollesse, se passionnent pour les arts de luxe & d'agrément, & qui, dégoûtés des choses solides, livrés à l'esprit d'intrigue & à toutes les séductions de l'oisiveté, auroient bientôt offert à quelque Conquérant farouche, la même perspective que la vue de Rome présentoit à Jugurtha, si quelque chose de piquant par le goût de la nouveauté, ne fût venu réveiller les idées militaires.

» Ce Monarque original (épithete rare entre ses pareils), d'une vigilance & d'une activité surprenante, & qui, comme César, croyoit n'avoir rien fait, s'il lui restoit encore quelque

choſe à faire (*a*), ayant violemment déchiré la Pragmatique, déſormais irréconciliable avec la Cour de Vienne, voyant la France menée par les événemens, l'Angleterre partagée entre les intérêts de la Maiſon régnante & ceux de la Nation, prévit une paix fourrée, d'autant plus prochaine, que la guerre devenoit générale. Il n'accorda ſa confiance à pas un, n'obtint celle de perſonne, & ne craignit pas d'afficher une ſorte de neutralité menaçante d'un genre tout nouveau.

» Cependant l'Angleterre alloit perdre l'avantage méconnu de cette paix, dont elle avoit mis le calme à profit pour l'avancement de ſes grands deſſeins. L'Eſpagne, qui, depuis long-temps, ſe plaignoit des infractions que les

(*a*) *Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum.* Luc.

Anglois

Anglois faiſoient aux Traités, voulut prendre part à cette guerre ſi étrangere pour elle, eſpérant en tirer encore quelque avantage en Italie. En France, le vieux Miniſtre étoit mort, & avoit emporté la confiance du Prince. Ses Conſeils & ſa Cour n'eurent plus d'autre intérêt que celui de ſe le diſputer. En cet état, il faut que chaque Miniſtre ait ſon tour. La Marine, abandonnée depuis le commencement de ce ſiecle, fut ſuppoſée exiſtante, parce qu'elle avoit un Miniſtre & des Bureaux ; & l'on oſa déclarer la guerre à l'Angleterre. Comme ce genre de guerre n'eſt déſaſtreux qu'en raiſon de ce qu'on y emploie de forces, celle-ci, dans laquelle tous étoient apprentis, fut peu déciſive ; & la France, à l'aide d'un Général, Allemand d'origine, Coſmopolite de mœurs, mais ſupérieur par

le génie, parvint à donner la paix à l'Europe en paroiſſant l'obtenir.

» Le Grand-Duc de Toſcane, époux de Marie-Thérese, élu Empereur pendant la guerre, fonda une nouvelle Maiſon d'Autriche & en conſerva tous les Etats, à l'exception de ce qu'en avoit démembré le Roi de Pruſſe. L'Eſpagne obtint une réſidence en Italie pour un nouvel Infant. La France, qui, ayant commencé la précédente guerre pour l'honneur, l'avoit terminée par l'intérêt en réuniſſant la Lorraine à ſes Provinces; ayant commencé celle-ci pour l'intérêt, ne fût-ce que celui d'affoiblir une Puiſſance rivale, la finit par l'honneur du déſintéreſſement, & l'on ſigna la paix ſur terre, & la ceſſation des hoſtilités ſur mer.

» Les hommes, quoi qu'ils s'imaginent, n'ont jamais un pouvoir abſolu, pas même ſur leur propre volonté, quand les choſes réſiſtent. La nouvelle Mai-

ſon d'Autriche ne pouvoit avoir les mêmes intérêts, ni s'aider des mêmes preſtiges que la précédente. La premiere, dans ſa ſplendeur, ſouveraine de l'Amérique, & viſant, dans ſes plans exagérés, à aſſujettir l'Europe qu'elle ceignoit toute entiere de ſes vaſtes Etats, s'étoit conſtamment attachée à détruire la France; tant que les François eux-mêmes lui avoient aidé. Depuis que Henri le Grand avoit relevé & affermi ſur ſa tête la couronne, l'Autriche s'étoit bornée au plan d'anéantir les droits du Corps Germanique; mais à l'aide de Héros, tels que Guſtave & ſes éleves, la France parvint à les conſolider par des Traités. Quand le faſte, l'enflure & les premiers ſuccès du regne de Louis XIV eurent fait oublier à la France ſes vrais intérêts, quand elle devint menaçante, l'Allemagne, pépiniere naturelle de ſoldats, parut

ſeule propre à lui être oppoſée ; & comme la ſolde eſt auſſi néceſſaire à la guerre que les troupes, les Nations riches ſolderent, les Nations populeuſes armerent, & l'ancienne oppoſition de la Maiſon d'Autriche à la France, devint le point apparent de ralliement, tandis qu'au fond, le foyer étoit chez les Nations commerçantes.

» Toutes ces longues querelles néanmoins avoient fini faute de combattans, par la ceſſion de l'Eſpagne & du Nouveau Monde à la Maiſon de France ; & la même raiſon déciſive avoit forcé la Maiſon d'Autriche à les lui abandonner. Tant que celle-ci avoit duré, elle avoit pu ſe regarder comme ſpoliée par ſa rivale ; cependant ce préjugé ne pouvoit être conſigné dans la Pragmatique, & la nouvelle Maiſon d'Autriche ne pouvoit tirer de hautes prétentions que du Codicile des Céſars ; mais ces prétentions

annonçant que cette Maiſon croyoit avoir droit de revendiquer quelque choſe ſur chaque Souverain, étoient de nature à réveiller tout le monde. Loin donc d'être un objet de ralliement, la nouvelle Maiſon d'Autriche pouvoit en être un d'aliénation. Elle avoit d'ailleurs à ſes côtés & au ſein du Corps Germanique, un ennemi naturel, enrichi de ſes dépouilles, puiſſamment armé, toujours prêt à faire la guerre comme un exercice, & la paix comme un campement.

» Le nœud des ligues nationales étoit ainſi coupé. Il conſiſtoit depuis Charles-Quint, dans la crainte de l'oppreſſion, ſoit réelle, ſoit prétextée. En ce moment, cette crainte n'exiſtoit plus, & les guerres ſur le continent ne pouvoient avoir de principes que les intrigues des Cours, les intérêts des Maiſons régnantes, & les inquiétudes des Cabinets. Le changement de meſures politiques

étoit aisé à prévoir, d'après celui des circonstances. Cependant, quand il arriva, il étonna non seulement ceux qui ne savoient juger des événemens que sur la marche ordinaire des choses, mais ceux mêmes qui croyoient être les auteurs de ce changement.

» Des conseils hâtifs naissent les grandes révolutions de la guerre, & de celles-ci les paix précipitées. La derniere avoit tellement porté ce caractere, qu'on avoit laissé la question des limites indécise, entre la France & l'Angleterre, dans l'Amérique Septentrionale. L'Angleterre avoit senti ses forces, & les résolutions fougueuses avoient prévalu dans les Conseils de la Nation. On chicana sur cette question entre les Commissaires respectifs, & les particules *et* & *ou* (*a*) furent la

(*a*) Le ridicule que cette discussion grammaticale sembloit jeter sur une affaire aussi

pomme de discorde jetée entre les deux Peuples. De là naquit la guerre

» Les Anglois la commencerent en Pirates. La France avoit autre chose à faire qu'à s'en émouvoir ; car elle venoit de signer le fameux Traité de Versailles (*a*), qui paroissoit unir le Levant & le Midi de l'Europe, & menacer l'Occident. On voulut persuader au Roi de Prusse que tout ce qui se faisoit étoit pour son bien ; mais il ne put le croire. Il se mit en

---

importante que la détermination des limites des possessions de deux grandes Puissances en Amérique, a paru, à l'Auteur de la Comédie de la Folle Journée, propre à être employée avec succès sur le théatre François. Il en a fait usage dans les Plaidoyers de Basile & de Figaro ; & ce n'est pas la chose la moins plaisante de la Piece. *Note de l'Editeur.*

(*a*) Entre les Maisons de France & d'Autriche.

poſture de guerre,& trouvant un camp plus commode chez l'Electeur de Saxe ſon voiſin (qu'il ſoupçonnoit d'entrer ſecrétement dans les projets de la Cour de Vienne contre lui), que dans ſon pays, il en uſa ſans façon. La mode de déclarer la guerre étoit paſſée : en effet, ce ne ſont plus les Peuples qui la font. La Cour de Vienne lui chercha de nouveaux ennemis dans le Nord, en s'alliant avec la Ruſſie & la Suede. Ils obéirent aux ſubſides, & ce Prince ſe vit entouré de la plus formidable ligue qui ſe ſoit formée depuis celle de Cambrai. Peut-être avoit-il aſſez lu, pour ſavoir que ces ſortes de ligues ne ſont pas auſſi efficaces dans leur fin, que formidables dans leur appareil. Celle-ci cependant le ſerroit de trop près. Il débuta vaillamment, & auſſi heureuſement que finit Horace contre les trois Curiaces, & l'on vit le prodige d'un Electeur

faisant face habilement à toutes les forces de l'Europe réunies. Elles l'auroient pourtant accablé, si la mort de la Souveraine de la Russie, qui survint alors, & le changement de parti qu'adopta son successeur, ne lui eussent fait trouver un allié dans l'un de ses plus dangereux ennemis.

» Tandis que la France borna l'emploi de ses forces de terre à chicaner le Roi d'Angleterre à Hanower, elle fit autant de pertes que de tentatives; les Colonies Angloises de terre ferme étoient devenues puissantes en population, en richesses foncieres, & en moyens d'armemens. Elles seconderent vivement la Métropole dans la guerre d'Amérique; & les François, réduits à une défensive d'autant plus difficile dans leurs Colonies, que leur marine étoit foible, & que l'ennemi restoit maître des mers, ne pouvant y porter que des secours furtifs, avoient peu

d'eſpérance de terminer cette guerre à leur avantage. En vain l'Eſpagne, entraînée par le Cabinet de Verſailles, prit part à cette querelle. Elle n'y eut pas plus de ſuccès que ſon Alliée. L'Angleterre, ambitieuſe & ſuperbe, mais dès long-temps préparée à ſoutenir ſes prétentions orgueilleuſes par de nombreuſes flottes, triomphoit dans les quatre parties du Monde, & goûtoit le plaiſir d'humilier ſa rivale, ſans réfléchir ſur l'inconſtance de la fortune, ſans conſidérer que ſes victoires l'affoibliſſoient, & que ſes dettes, qui croiſſoient d'une maniere effrayante, ſuffiroient ſeules un jour pour enchaîner ſes efforts & pour la ſoumettre à ſon tour à des humiliations méritées par l'abus de ſes triomphes (*a*).

(*a*) Cette eſpece de prédiction s'eſt vérifiée depuis. L'Angleterre, affoiblie par ſes ſuccès, mais ne diminuant rien de ſes

»Telle étoit la ſituation de l'Europe, quand, par le malheur de la guerre,

---

prétentions, cherchant au contraire à ſe décharger d'une partie des impôts qui l'accabloient, en les faiſant porter ſur ſes Colonies, & à étendre ſon monopole mercantille, a donné lieu à la derniere guerre qu'elle a ſoutenue contre l'Amérique, la France, l'Eſpagne & la Hollande, & dont l'iſſue a été la perte de treize de ſes Provinces Américaines, la diminution de ſon commerce, & le doublement de ſes dettes, qui, ſelon les Gazettes Angloiſes, s'élevent aujourd'hui à près de trois cents millions de livres ſterlings; c'eſt-à-dire, à près de ſept milliards, ou ſoixante-dix mille millions argent de France. Voilà pour elle une terrible leçon de politique expérimentale.

Je regarde tous les Anglois comme mes freres, & dans les ſentimens de mon cœur, je déſire que cette expérience les rende pour long-temps paiſibles & heureux; mais, hélas! il faut le dire, je crains bien que leur fauſſe politique & leur aveugle monopole, auxquels ils paroiſſent toujours

j'ai été pris & dépouillé ſur les côtes de Manille (*a*). Toutes les Nations avoient beſoin de la paix ; toutes ſoupiroient après ſon retour, & cependant elles tenoient ſous les armes un million & demi de ſoldats enlevés à l'agriculture & aux arts, & dont l'entretien & la ſolde, joints aux dépenſes de l'artillerie prodigieuſement multipliée, achevoient de les épuiſer «.

» Hélas ! dit le Pere, affligé de ce

---

attachés, ne les engagent dans de nouvelles guerres, & que cette puiſſante Nation, d'ailleurs ſi reſpectable, ne trouve enfin ſa ruine totale dans les entrepriſes où la pouſſeront encore ſon ambition effrénée & ſa folle cupidité. *Note de l'Editeur.*

(*a*) Ceci ſemble indiquer la guerre de 1756, terminée en 1763, pendant laquelle les vaiſſeaux Anglois infeſtoient les côtes des Philippines, & où ils prirent Manille. *Note de l'Editeur.*

tableau, l'on ſacrifie tout, l'on ſe ruine pour nuire à ſes voiſins, qu'on appelle ſes ennemis, & l'on refuſe tout, lorſqu'il s'agit de faire le bien, qui, en s'étendant ſur les autres, nous procureroit à nous-mêmes de grands avantages. Quelle politique! Je vois bien que les Etats de l'Europe ſont encore loin de connoître leurs véritables intérêts. Je les plains, je plains leurs Peuples & leurs Chefs; mais que Dieu préſerve ma petite Société de tels exemples « !

Wilſon ſe récria ſur ce que de Martine diſoit de l'Angleterre, & trouvant ridicule ce qu'il ſembloit lui prédire de ſiniſtre, il lui répondit, d'un ton amer, qu'il ne lui envioit pas le don de prophétie; que c'étoit à des ennemis foibles & vaincus à ſe flatter en eſpérance de l'abaiſſement de leurs vainqueurs. Il parla dédaigneuſement de la France & de

l'Eſpagne, aſſura que leurs forces maritimes étoient & ſeroient toujours nulles ; & après avoir fait un long étalage des richeſſes & de la marine de ſa Patrie, qui n'avoient jamais eu, dit-il, & qui n'auroient jamais d'égales, il donna des éloges pompeux à ſon Gouvernement, ainſi qu'aux lumieres, au courage, à l'induſtrie de ſes peuples, & finit par déclarer que quoiqu'il fît peu de cas de ſon Roi, de ſes Miniſtres & de ceux qui leur étoient attachés, & qu'il ne voulût pas retourner en Angleterre, il ne connoiſſoit & n'eſtimoit rien comme le peuple Anglois, qui, dominateur des mers, & maître en quelque ſorte du commerce & des richeſſes de tous les Peuples connus, étendoit ſon crédit & ſa puiſſance bien plus loin que l'ancienne Rome.

Le Pere & l'aſſemblée ne purent s'empêcher de ſourire de ce trait

d'anglomanie ; ce qui mortifia Wilson : mais de Martine, sans paroître plus affecté de l'ironie méprisante & des jactances insupportables de l'Anglois, continua de la sorte :

» Ce qui fait la véritable gloire du Siecle de Louis XIV, est la foule des Savans, des Ecrivains, des Artistes justement célebres qui parurent à cette époque (une des plus brillantes des fastes de l'esprit humain), & dont la plupart furent égaux, & quelques-uns supérieurs dans leur genre, à tout ce que l'antiquité leur offroit de modeles. Tandis que Descartes, Gassendi, Newton, Leibnitz, Tournefort, Cassini, Locke, Mallebranche, Labruyere, Corneille, Racine, Moliere, Boileau, Lafontaine, Fénélon, Bossuet, Massillon, reculoient les bornes des connoissances, ou élevoient dans leurs Ecrits la Poésie & l'Eloquence à la

hauteur la plus ſublime, les Pouſſin, les Sueur, les Lebrun, produiſoient des chef-d'œuvres en Peinture; les Sarraſin, les Puget, les Girardon, en Sculpture; les Audran & les Oudri, en Gravure; les Pérault & les Manſard, en Architecture, & ſe faiſoient un nom qui ne mourra point, tant que le goût & l'amour du beau vivront parmi les hommes.

» Le Siecle préſent, il faut en convenir, n'a pas atteint, à beaucoup d'égards, la gloire du précédent. Il n'offre pas autant d'hommes célebres dans tous les genres, & les profondes conceptions de ces génies ſupérieurs dont nous venons de parler, ont été rarement égalées par celles des Ecrivains qui les ont ſuivis. La Chaire, le Théatre, les Arts ont fait des pertes immenſes, qui ne ſont pas réparées.

» Le ſtyle en général n'a plus le nombre, ni la noble ſimplicité des Ouvrages du Siecle dernier. L'on a voulu ſe frayer de nouvelles routes, prendre une autre marche, & l'on eſt devenu précieux, entortillé, plein d'affectation ; l'enflure du ſtyle de Lucain a prévalu ſur la maniere & le naturel de Virgile «.

» L'Europe, interrompit le Pere, eſt donc bien déchue depuis un demi-ſiecle, de ce haut degré de gloire où elle étoit parvenue ? Je crains bien que les Arts & les connoiſſances n'ayent, après le Siecle de Louis XIV, le ſort qu'elles ont eu après ceux d'Auguſte & de Léon X «.

» Raſſurez-vous, répliqua de Martine ; ſi on n'y voit pas un ſi grand nombre d'hommes éminens, les eſprits y ſont plus généralement inſtruits, & diverſes parties des connoiſſances & des Arts,

peu ou nullement cultivés par nos prédéceſſeurs, ont fait de nos jours les plus grands progrès. L'on compte même, dans tous les genres, des hommes qui auroient illuſtré les temps les plus heureux de Louis XIV.

» J'ai ſauvé de mon naufrage, dit ici de Martine, quelques Livres François intéreſſans, parmi leſquels on peut mettre l'Hiſtoire du Siecle de Louis XIV & de celui de Louis XV, dont je me ſuis propoſé de vous faire préſent, & que je vous prie d'accepter. Vous y trouverez un catalogue critique de la plupart des hommes célebres qui ont illuſtré notre Patrie à ces deux époques, & cela me diſpenſera de vous en parler ici ; mais comme l'Auteur (Voltaire) ne ſe montre pas toujours exact, ni ſouvent même impartial dans les jugemens qu'il en porte, & qu'il n'a pas fait mention de quelques

Ecrivains qui méritent d'être connus, je tâcherai, dans une autre occasion, de rectifier ses jugemens, & je vais aujourd'hui suppléer à ses omissions, & le faire connoître lui-même (*a*).

(*a*) Nous croyons devoir mettre ici en note les notices critiques, supplées par de Martine, qui se trouvoient dans le Texte.

» Crébillon & Voltaire se sont montrés sur la Scene tragique, presque aussi grands que Corneille & Racine. Le Rhadamiste & l'Atrée de Crébillon; l'Œdipe, la Zaïre, l'Alzire, la Mérope, le Mahomet, le Brutus, la Mort de César, l'Orphelin de la Chine, le Tancrede de Voltaire, excitent autant la terreur ou la pitié, & font couler autant de larmes que les chef-d'œuvres des deux Créateurs du Théatre François. D'autres Poëtes Dramatiques ont eu part quelquefois aux faveurs de Melpomene; les Troyennes, Manlius, de La Fosse; Venise sauvée, de La Place; Inès de Castro, de La Motte; Spartacus, de Saurin; Iphigénie en Tauride, de La Touche, ont obtenu des succès constans,

» Il ſeroit, je crois, ſuperflu ou peut-être même impoſſible d'entrer dans de

---

& mérité des lauriers à leurs Auteurs (1).

» Les belles Tragédies de Voltaire ſuffiroient ſeules pour l'immortaliſer; mais ce génie vaſte, & ambitieux de gloire, n'a pas voulu ſe borner à celle qu'il en tiroit; il a parcouru toutes les routes qui menent un Ecrivain à la célébrité, & par-tout il s'eſt diſtingué de ſes concurrens. Il eſt le premier en France, qui ſe ſoit fait un nom par un Poëme épique, digne de paſſer à la Poſtérité. Des Poéſies légeres & variées, qui ſemblent couler naturellement de ſa

---

(1) La mort, qui a enlevé Crébillon en 1762, & Voltaire en 1778, a privé le Théatre François de ſes deux plus grands Tragiques; mais il en reſte d'autres qui conſolent Melpomene. Le pere de Denis le Tyran, & de cette Cléopatre, digne d'un Siecle moins léger, que ſes nombreux Ouvrages nous montrent d'ailleurs comme un des premiers Littérateurs de l'Europe, les Auteurs d'Hypermneſtre, de Warwick, de Philoctete, de Manco, des Druïdes, des Illinois, de Zéangir, &c. &c. raſſurent la Nation ſur la crainte que la Muſe tragique ne reſte déſormais en France dans une déſolante viduité. *Note de l'Editeur.*

plus grands détails ſur les Ouvrages des Ecrivains, Philoſophes, Artiſtes qui

---

plume, brillante d'eſprit, de ſel, d'agrément, lui donnent en ce genre une place très-diſtinguée parmi les Anciens & les Modernes. Ajoutons qu'il a fait des Romans gais & critiques, qui attachent les Lecteurs par une fine plaiſanterie. Il a écrit l'Hiſtoire d'un ſtyle aiſé, vif & agréable ; enfin il a publié pluſieurs Ouvrages Philoſophiques, où il n'a ceſſé de prêcher la tolérance & l'humanité. Voilà ſans doute de quoi fonder les applaudiſſemens qu'on lui donne ; mais n'oublions pas qu'on lui reproche en même temps d'être plus étendu que profond, de contrarier ſes préceptes par ſa conduite, en ſe montrant lui-même peu tolérant, de ne pas toujours reſpecter les mœurs & la Religion dans ſes Ecrits, & de faire ſouvent uſage de ſes talens pour déprimer les Ecrivains eſtimables qui lui font ombrage, ou pour ſe venger des critiques qui ont offenſé l'exceſſive délicateſſe de ſon amour-propre.

» Moliere, ſupérieur à tous les Comiques

ſoutiennent la gloire du Siecle préſent; mais il eſt eſſentiel de vous dire, à

---

anciens, n'a pas été remplacé; mais différens Auteurs ont donné de bonnes Comédies qui font encore honneur au Théatre de la Nation. La Métromanie de Pyron, le Méchant de Greſſet, & pluſieurs autres Pieces, prouvent que la Muſe de la Comédie n'a pas abandonné la France.

» Jean-Baptiſte Rouſſeau, Poëte Lyrique qui n'a pas eu d'égal depuis Horace, a fait des Odes, & ſur-tout des Odes ſacrées, pleines de verve, d'enthouſiaſme & de grandeur. Jamais Poëte d'ailleurs n'aiguiſa l'Epigramme comme lui. Voltaire, ſon ennemi, s'eſt efforcé de le peindre ſous les traits les plus odieux; mais le nom & la gloire de Rouſſeau n'en ſubſiſteront pas moins.

» Buffon, Hiſtorien de la Nature, a porté ſon nom dans tous les lieux où elle eſt connue, & il mérite cette célébrité par la beauté de ſes Ouvrages, où la richeſſe des tableaux, la majeſté de l'éloquence, la pureté du ſtyle & la nobleſſe de l'expreſſion l'élevent en quelque ſorte à la hauteur

ſon honneur, que les bornes de toutes les connoiſſances phyſiques & mathé-

---

de ſon modele. Si quelques parties de ſon vaſte ſyſtême n'ont pas réuni tous les ſuffrages, tous s'accordent à dire de ce grand Philoſophe, qu'il n'eſt pas ſurpaſſé, comme Naturaliſte, par Pline ni par Ariſtote, & qu'il eſt fort ſupérieur, comme Ecrivain, à tous ceux qui ont parcouru la même carriere.

» Aſſocié à ſes travaux, Daubenton, ſon compatriote, prend auſſi part à ſa gloire. Les deſcriptions anatomiques qu'il a données des animaux, dont le premier a fait l'Hiſtoire, ſont non ſeulement exactes & profondes, mais écrites avec clarté & d'un ſtyle précis & élégant.

» Dans ſes ſuperbes tableaux, Buffon nous étonne en nous retraçant la grandeur & la puiſſance de la Nature, l'ordre & le ſyſtême du Monde, la théorie de la Terre, l'Hiſtoire des quadrupedes. Reaumur, qui s'attache à découvrir ſa magnificence dans les plus petits animaux, & qui les obſerve avec une patience & une pénétra-

matiques y ont été reculées, & que l'esprit d'émulation qui fermente en

tion incroyables, nous ravit en admiration en nous dévoilant les mysteres que l'infini de la petitesse semble dérober à nos yeux. Ainsi ces deux grands Naturalistes vont à la gloire par des chemins opposés, & s'assurent les suffrages & la reconnoissance de la Postérité, en travaillant avec succès à l'utilité publique.

» Le Suédois Lynnæus se montre leur digne Emule dans la même carriere. Son profond savoir en Botanique le rend très-célebre en Europe; mais le plus grand Botaniste qui ait existé & qui existera peut-être jamais, c'est l'illustre Bernard de Jussieu (1). D'autres étendront sans doute

(1) J'ai eu le bonheur de connoître & de fréquenter l'illustre Bernard de Jussieu, & ce que je dois à ses leçons, à ses conseils, & j'ose dire à son amitié, m'oblige de payer ici un léger tribut de reconnoissance à sa mémoire, en ajoutant quelques mots au court éloge qu'on fait de lui dans ce récit.

Cet homme, aussi recommandable par sa probité & par la douceur inaltérable de ses mœurs, que par son profond savoir, avoit une égalité d'humeur &

Angleterre,

Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Suede, en Ruſſie, & commence

---

cette Science par leurs découvertes ; car combien toutes les Sciences ſont loin de leur perfection ! mais où trouver un homme

---

de caractere qui ne s'eſt pas démentie, même dans les derniers temps d'une longue vieilleſſe. La connoiſſance des plantes & de toutes leurs parties, lui étoit ſi familiere, que prenant au haſard dans un ſac une poignée de différentes graines mêlées enſemble, & les laiſſant tomber une à une, en détournant la tête, il les nommoit ſans héſiter, & ſans jamais prendre l'une pour l'autre. Sa modeſtie étoit en même temps ſi grande, que non ſeulement il ne parloit point de ſon ſavoir, mais qu'il craignoit en quelque ſorte d'en entendre parler. Aucun Maître n'a jamais chéri ſes Diſciples plus qu'il ne chériſſoit les ſiens, & jamais Diſciples n'aimerent & ne reſpecterent plus leur Maître. Quand il alloit herboriſer avec eux dans les environs de Paris, il ſembloit que ce fût un pere qui menoit ſes enfans à une fête. Ces parties étoient en effet autant de fêtes, où la gaîté, la confiance, la liberté ouvroient & épanouiſſoient les cœurs & rendoient les inſtructions plus aimables. J'ai été quelquefois de ces promenades, & le ſouvenir qui m'en reſte, me rendra toujours plus chere la mémoire de cet excellent homme qui en faiſoit tout le charme. *Note de l'Editeur.*

même à pénétrer en Eſpagne, a multiplié par-tout les obſervations &

---

qui connoiſſe auſſi parfaitement que celui-ci, & la figure & l'hiſtoire, & la culture & la propriété des plantes découvertes juſqu'à lui ?

» D'Agueſſeau, grand & excellent Magiſtrat, d'abord Avocat-Général, enſuite Garde des Sceaux, puis Chancelier de France, homme également recommandable par la probité la plus ferme & par l'étendue de ſes lumieres, s'eſt montré un des Orateurs les plus éloquens qui aient paru dans ſa patrie. Si on ne trouve pas autant de chaleur dans ſes Ouvrages que dans ceux de Cicéron & de Démoſthenes, c'eſt que ſon but & ſes fonctions n'étoient pas les mêmes, & qu'il ſe propoſoit moins d'émouvoir que d'éclairer. C'eſt, à tous égards, un des grands plus hommes à qui la France ait donné le jour & dont elle doive s'enorgueillir. Sa mémoire doit nous être d'autant plus chere, qu'il eſt né dans la même Province qui nous a vu naître.

» Mais un des Ecrivains qui annoncent

les expériences ; & que les lumieres produites par ces efforts, jettent un

---

les plus rares talens pour séduire & pour persuader, c'est Jean-Jacques Rousseau, qui, à une touche mâle, fiere & hardie, joint le coloris le plus brillant, & toute la chaleur d'une ame sensible & ardente. Ce n'est que dans la maturité de l'âge, qu'il a commencé de montrer la force de son esprit. Il avoit plus de quarante ans, quand ses premiers Ouvrages l'ont fait connoître. Dès ce moment, tous les regards se sont tournés sur lui, & l'on a cru voir un aigle sortir de son aire & prendre un sublime essor. Lorsque j'ai quitté l'Europe, il n'avoit encore donné qu'un petit nombre de productions ; mais toutes étoient marquées au coin du génie ; & s'il est possible de conjecturer ce que cet homme singulier sera quelque jour, nous pensons que la République des Lettres a peu de noms célebres qu'il soit dans le cas d'envier. Il est seulement à craindre qu'il ne se laisse égarer par son imagination, & ne nous présente comme des

nouveau jour sur toutes les Sciences exactes.

» La Mécanique, l'Astronomie (*a*),

---

vérités utiles, des paradoxes d'autant plus dangereux, qu'embellis par les charmes de son style, ils en paroîtront plus séduisans. On lui reproche déjà le goût des paradoxes, & d'être moins docile aux conseils d'une raison sévere, qu'aux élans d'une imagination trop exaltée «.

(*a*) On a découvert une nouvelle planete, qu'on appelle Herschel, du nom du premier Observateur. On a reconnu que les cometes avoient un cours réglé & périodique, & qu'elles étoient de véritables planetes qui tournoient autour du soleil, en décrivant une ellipse immense. Le retour de la comete de 1682, observée en 1759, a donné le dernier degré de certitude à la théorie des cometes. D'après les observations faites à cette époque, la durée de la révolution de cette comete est de 76 ans & demi, & elle doit reparoître vers 1835.

» La distance aphélie de la comete de

la Navigation (*a*), la Géométrie, la Dynamique, l'Optique (*b*), l'Analyſe,

---

1759, eſt de 1200 millions de lieues, & c'eſt celle qui s'éloigne le moins du ſoleil. On peut juger par-là de l'énorme diſtance de toutes les autres, & de la longueur de leurs révolutions «. *M. de la Lande, art. Comete, Dictionnaire des Mathématiques de l'Encyclopédie.*

Il y a encore deux cometes, dont la période paroît connue, & dont on eſpere le retour; celle de 1531 & 1661, qu'on attend pour 1789 ou 1790, & celle de 1264 & 1556, qui doit reparoître vers 1848. La révolution de la premiere eſt de 130 ans; celle de la ſeconde de 292 ans. Enfin les élémens de 67 cometes ont été obſervés juſqu'en 1783, aſſez exactement pour pouvoir être calculées. Il y a apparence qu'il exiſte plus de trois cents cometes autour du ſoleil, & M. Lambert (dans ſon *Syſtême du Monde.* Bouillon 1772.), conjecture qu'il peut y en avoir des millions. *Note de l'Editeur.*

(*a*) Les Cartes hydrographiques ont été

la Botanique, l'Hiſtoire naturelle & la Chimie, ont fait des progrès éton-

---

levées avec plus de ſoin, dreſſées avec plus d'exactitude, & l'on eſt parvenu à meſurer les longitudes en mer, par le moyen des montres marines ou garde-temps. » A la mer on a l'heure aſſez juſte pour le point où l'on ſe trouve, ou relativement au méridien ſous lequel on eſt, ſi l'on a pu conſerver l'heure qu'il eſt en même temps au lieu d'où l'on eſt parti; avec la moindre connoiſſance de la ſphere, on conçoit que l'on a l'arc de l'Equateur compris entre le méridien du lieu du départ, & celui du lieu où l'on ſe trouve, ou leur différence en longitude; puiſque l'on ſait que le mouvement apparent *Eſt* & *Oueſt* des aſtres, eſt environ de 15 degrés par heure. L'embarras pour l'horlogerie étoit de parvenir à cette grande perfection. Une erreur de 4 minutes de temps donne dans la longitude un défaut de 20 lieues marines. De célebres Artiſtes, MM. Arnold & Harriſſon, en Angleterre; MM. Le Roi & Bertaud, en France, ſont parvenus, par

nans, & de grandes & utiles découvertes. La Chimie & la Botanique ſur-tout ſont preſque devenues des Sciences nouvelles. On a inventé de

---

des efforts de génie, à conſtruire des montres marines ſuſceptibles de remplir l'objet auquel elles ſont deſtinées. La plupart de ces garde-temps ont répondu aux ſoins qu'on s'eſt donnés de les conſtruire, & le célebre Cook ſur-tout a fait les navigations les plus dures, les plus longues, ſe confiant ſur ceux qu'il avoit à bord, dont la juſteſſe étoit vérifiée ſans réplique à ſon retour aux différens points d'où il étoit parti «. *Préface du Dictionnaire de Marine de l'Encyclopédie Méthodique.*

(*b*) Pour donner une idée des progrès récens de l'Optique, il nous ſuffira de dire que juſqu'à 1780, on ne faiſoit guere de lunettes qui puſſent groſſir les objets plus de quatre cents fois, & que M. Herſchel, à qui l'on doit la connoiſſance de la nouvelle planete découverte en 1781, a fait des Téleſcopes qui les groſſiſſent mille fois, deux mille & juſqu'à ſix mille fois.

nouvelles machines ; on en a simplifié un grand nombre d'anciennes ; le ciel est beaucoup mieux connu ; le catalogue des constellations & des étoiles considérablement augmenté. On a trouvé la cause de l'aberration des étoiles fixes, de la nutation (*a*) de la terre, des météores les plus frappans, particuliérement de la foudre qu'on fait descendre maintenant & qu'on maîtrise à volonté. Le moyen d'enchaîner cette maladie funeste à la vie de l'homme & à la beauté (l'inoculation), porté en Europe de la Géorgie, malgré les fortes oppositions élevées par les préjugés, a été pourtant adopté au grand avantage de l'espece humaine. Le catalogue des plantes est prodigieusement grossi ; la figure du globe terrestre exactement vérifiée.

(*a*) Balancement de l'axe de la Terre par rapport au plan de l'Ecliptique.

Les terres & les mers ont été plus ſoigneuſement parcourues & meſurées. Les Princes ont à l'envi contribué au ſuccès des entrepriſes faites à ce ſujet. Le Roi de France a envoyé des Académiciens à l'Equateur & ſous le Pôle arctique, pour y meſurer un degré du méridien. Les Rois d'Eſpagne & de Suede ont député quatre Savans pour faciliter ces obſervations ; & ces Géometres ayant trouvé que les degrés du méridien augmentoient en s'approchant du nord (*a*), en ont conclu que la terre

(*a*) La France envoya pour cet effet des Académiciens en Laponie & au Pérou. La premiere troupe étoit compoſée de MM. Maupertuis, Clairaut, Camus & le Monnier, auxquels ſe joignirent M. l'Abbé Outhier, Chanoine de Bayeux, & M. *Celſius*, Profeſſeur d'Aſtronomie à Upſal ; la ſeconde, de MM Godin, Bouguer & la Condamine, accompagnés de M. de Juſſieu, Botaniſte, & de deux Officiers Eſpagnols, Don *Antonio de Ulloa*, & Don *Georges Juan*.

n'étoit pas un globe, mais un ſphéroïde applati vers les deux Pôles (*a*).

On trouva que la longueur d'un degré du méridien au cercle polaire étoit de 57,438 toiſes, & que celle du premier degré de latitude étoit de 56,753 toiſes, & par conſéquent que celui-ci étoit moindre de 685 toiſes que le degré meſuré ſous le cercle polaire. *Note de l'Editeur.*

(*a*) De ce que les degrés du méridien vont en s'alongeant à meſure qu'ils s'approchent du Pôle, tous ces ſavans Géometres ont unanimement conclu que la terre étoit applatie. Cependant M. Bernardin de Saint-Pierre, dans ſes *Etudes de la Nature*, Ouvrage qui, à l'élégance du ſtyle, joint ſouvent des vûes neuves & très-profondes, prétend qu'on doit tirer de ce réſultat une concluſion abſolument contraire. Il a même fait graver dans la deuxieme édition de ſon Livre, une figure géométrique pour prouver démonſtrativement ſon opinion. Ce n'eſt pas à nous, ſans doute, à juger du mérite de ſon objection, mais nous demeurons toujours

Des Aſtronomes ſont allés dans des Régions fort éloignées de l'Europe, obſerver le paſſage de Mercure ſur le diſque du ſoleil. Les voyages autour du Monde deviennent fréquens, & ſe font aujourd'hui avec autant de sûreté que ceux de France en Angleterre (*a*).

étonnés que les Géometres qui penſent qu'il ſe trompe, ne faſſent aucune réponſe à ſes raiſonnemens. L'honneur des Géometres qui ont applati la Terre, & l'intérêt de la vérité, ſont des motifs bien ſuffiſans pour les engager à réfuter l'aſſertion de M. de Saint-Pierre. *Note de l'Editeur.*

(*a*) Depuis 1740, il s'eſt fait plus de voyages autour du Monde, qu'on n'en avoit fait juſqu'à cette époque. Ceux d'Anſon, de Wallis, de Byron, de Bougainville, de Pagès, de Cook, illuſtreront à jamais notre Siecle, par les preuves de courage & d'habileté que ces Voyageurs y ont données, & ſur-tout par les découvertes importantes qui en ſont le réſultat. M. de la Peyrouſe, parti depuis quinze

Toutes les parties du calcul intégral ont fait de notre temps des progrès qui étonneroient ſes premiers inventeurs, s'ils pouvoient en être les témoins. La Muſique, ſortie des entraves où la tenoit la routine depuis ſi long-temps, s'avance rapidement vers ſa perfection. Elle n'a déjà plus, en France, cette marche traînante & monotone, qui contraſtoit ſinguliérement avec le caractere national.

» Mais ce qui diſtingue éminemment ce Siecle de tous ceux qui l'ont précédé, c'eſt une maniere & une liberté de penſer; ce ſont les progrès de la raiſon qu'elles néceſſitent, & qui, éclairant peu à peu tous les eſprits & les tournant vers l'étude de la morale,

---

mois, & d'autres Navigateurs qui ſe préparent à de pareils voyages, ne peuvent manquer d'ajouter encore à ces découvertes. *Note de l'Editeur.*

de la politique, de l'économie ſociale, enfin vers tous les objets d'utilité publique, amenent inſenſiblement les hommes à la conviction des vérités les plus importantes, les diſpoſent à la tolérance, à la paix, à la concorde, déſarment le deſpotiſme, enchaînent le fanatiſme & la ſuperſtition. Il eſt réſulté des abus de la liberté d'écrire & de penſer ; car l'on abuſe des meilleures choſes : elle a conduit quelques eſprits au ſcepticiſme, les a portés à combattre des préjugés utiles, & les éloigne de la tolérance qu'ils réclament pour eux-mêmes. Mais en condamnant ces erreurs, effets paſſagers de cette liberté, il faut ſe ſouvenir qu'elle ſeule peut établir la communication des lumieres (communication trop gênée encore), & que ſans elle il ne faut plus eſpérer la perfectibilité de l'eſpece humaine

ni de la Société (*a*). Grace à ſa puiſſante influence, l'Europe n'eſt plus

(*a*) » La raiſon, conſidérée dans l'individu, eſt le droit uſage de cette faculté pour ſe diriger lui-même & le petit nombre de ceux dont il eſt entouré; ſes progrès ſont bornés comme la vie de l'individu, & ſon influence eſt circonſcrite. Mais la raiſon, dans les Nations, eſt le droit uſage de cette faculté pour diriger les Nations mêmes, & par conſéquent ſon uſage s'étend à tout ce à quoi la raiſon eſt appliquée.

» Il ſuit de là, que lorſque les Nations ont commencé à exercer leur raiſon, elles doivent faire des progrès dans cet exercice, parce que les Nations ne meurent pas. C'eſt un grand Corps toujours aſſemblé, où les principes ſe conſervent, ſe tranſmettent & ſe perfectionnent. Ici l'on ne doit pas s'appuyer ſur l'exemple des Peuples anciens, qui ne connoiſſoient pas l'Imprimerie. Les Européens offrent un peuple & des circonſtances qui n'ont point eu leurs ſemblables.

» Les Nations anciennes étoient gouver-

dans un ſiecle de ténebres. Les vérités eſſentielles au bonheur du genre

---

nées ſans doute par l'opinion ; mais cette opinion, elles ne ſe la donnoient pas, elles la recevoient dans les Royaumes, des Maîtres de l'Etat & des Corps intermédiaires ; dans les Républiques, des Orateurs & de ces Corps permanens, dont l'eſprit domine & influe ſur l'eſprit des peuples. Chez les Européens, l'opinion ſe forme par les peuples eux-mêmes : elle eſt flottante quelque temps, mais enfin elle ſe détermine : on commence par avoir peu de lumieres, mais elles ſont pures : c'eſt l'effet de l'Imprimerie.

» Les Européens ont donc cet avantage, que les opinions s'y établiſſent par l'influence de la raiſon immédiatement, & non par l'organe de ceux qui diſent qu'ils font parler la raiſon. Les Livres inſtruiſent ſans paſſion ; ils ſont jugés de ſang froid ; les principes ne ſont admis qu'à la pluralité des ſuffrages : la collection des bons Juges qui entraînent inſenſiblement les autres,

humain peuvent déſormais paroître au grand jour, & le temps n'eſt peut-être

---

pourroit être appelée le Sénat de cette République Européenne.

» En ſuppoſant la continuation de ces circonſtances, il doit néceſſairement arriver que les principes vrais ſeront généralement admis, & que comme les Loix s'établiſſent déjà aujourd'hui en conſéquence de l'opinion publique, cette opinion ſera la légiſlation des Peuples.... L'opinion particuliere formoit (autrefois) l'opinion générale ; déſormais il en ſera tout au contraire.... Autrefois, quand les intérêts particuliers ſe choquoient dans un Etat, le différent ſe vidoit par les armes : aujourd'hui il eſt diſcuté par la raiſon, & l'opinion publique en eſt le Juge. Ce tribunal acquerra toujours plus de poids....

» L'Europe eſt conſtituée de maniere que les Peuples s'éclairent & ſe ſurveillent réciproquement : ceux qui ne veulent point de lumieres n'en reçoivent pas ſans doute, mais auſſi ils n'en profitent pas, & nous

pas loin où ſes Peuples n'auront plus qu'à jouir & à ſe féliciter de leur

---

les voyons reſter ſenſiblement en arriere. Il eſt aſſuré que lorſqu'après des diſcuſſions plus ou moins longues.... toutes les Nations de l'Europe auront adopté certains principes, ces principes ſeront les vrais. Ce ſuperbe progrès de l'eſprit humain doit encourager les ames fortes qui ont encore des vérités à annoncer....

» Si déjà l'Europe eſt la ſeule partie du Monde où divers Peuples n'en font qu'un, c'eſt à la communication très-gênée encore des lumieres, qu'elle le doit. Mais cette communication doit néceſſairement augmenter : nous ne pouvons plus nous paſſer les uns des autres.

» La morale générale n'eſt que le réſultat des morales particulieres. C'eſt en étudiant (*les droits &*) les devoirs des particuliers, qu'on apprend à connoître ceux des Nations ; d'où il ſuit qu'il eſt impoſſible que la raiſon ſe perfectionne ſur la morale générale, ſans approfondir les vrais intérêts des citoyens, & ſans les rendre plus

prospérité, à louer les Ecrivains généreux qui ont consacré leurs veilles & leurs talens à nous en montrer les principes, & à bénir les Souverains qui les auront pris pour guides d'un sage Gouvernement.

» Parmi ces Ecrivains véritablement respectables, dont le célebre Auteur de l'Esprit des Loix (*a*) a été le

---

heureux ; donc la morale administratrice, déjà plus parfaite, le deviendra tous les jours davantage «.

Extrait du n°. 102 du Journal Polytype, année 1786.

(*a*) Quoiqu'il y ait bien des choses à redire contre plusieurs de ses principes, & fort souvent contre ses conséquences, cet Ouvrage, semé d'idées neuves, profondes ou saillantes, écrit d'un style brillant, vif & plein d'énergie, eut, comme on sait, un succès prodigieux, & fit une révolution dans les esprits.

Le système de Montesquieu, de l'influence des climats sur les mœurs & le

précurſeur, je ne dois pas oublier une claſſe de Philoſophes hommes de Lettres (*a*), qui ont fait une étude

---

Gouvernement, eſt renouvelé de celui de Bodin, & des opinions plus anciennes de Polybe & de Cicéron. *Note de l'Editeur.*

(*a*) De Martine veut ſans doute parler ici des Créateurs de cette Science nouvelle, qui embraſſe tout ce qui concerne la force, la durée des Empires, & le bonheur phyſique & moral de l'humanité, de M. *Queſnay*, de l'Académie des Sciences, premier Médecin ordinaire de Louis XV, & du reſpectable *ami des hommes*. C'eſt proprement cette Science nouvelle, quant à la forme, aux principes & aux réſultats, qui a fait naître cette expreſſion aujourd'hui ſi commune : *économie politique* ; & ce ſont ſes ſectateurs qu'on a nommés *Economiſtes*. Leur doctrine ne s'eſt pas répandue ſans contradiction & ſans leur ſuſciter des détracteurs & des ennemis. Les nouveautés qu'ils annonçoient, expoſant au grand jour cette foule d'abus qui ébranlent & ruinent les Gouvernemens &

approfondie de l'économie ſociale, & qui, s'efforçant d'étendre la connoiſ-

---

les Sociétés, & faiſant connoître les moyens de les réformer, choquoient trop vivement les opinions & l'amour-propre de gens intéreſſés à maintenir le déſordre, pour ne pas les effaroucher & les ſoulever contre elles. Auſſi ces gens, qui ne vouloient pas qu'on réformât leurs idées ni leurs profits, n'ont-ils rien oublié pour jeter du ridicule ſur cette doctrine, ou pour prévenir contre elle des adminiſtrateurs qui, n'ayant pas le temps de lire, ne peuvent juger que ſur parole; & cependant, tandis que les préjugés réſiſtent de toute leur force à ſa propagation dans notre Patrie, des Philoſophes d'Italie, d'Allemagne, de Suede, la prônent & la publient dans des Ouvrages eſtimés qui en étendent de plus en plus la connoiſſance en Europe; & pluſieurs ſages Princes, qui l'ont adoptée, la prennent pour regle de leur Gouvernement: la lumiere eſt ſortie de la France. Faudra-t-il attendre que l'exemple unanime des Peuples qui nous la

ſance des Loix naturelles, des principes de la conſtitution des Sociétés civiles & de leur proſpérité, ont les premiers enſeigné en Europe la ſcience des droits & des devoirs des hommes qui les compoſent. Leur objet eſt de faire voir que chaque Citoyen doit, ſous l'autorité des Loix, jouir librement & pleinement de ſes propriétés naturelles & acquiſes; & leur but, de prouver que le bonheur particulier des individus ne peut être raiſonnablement & ſolidement établi que ſur le bonheur général de l'eſpece.

» D'autres Philoſophes, pleins de ſcience & d'érudition, ont tâché de contribuer à ce bien ſi déſirable, en prenant une autre route. Ils ont entrepris le Dictionnaire des connoiſſances

---

doivent, nous en faſſe connoître le prix, & nous force en quelque ſorte à en faire uſage ? *Note de l'Editeur.*

humaines : Ouvrage formé ſur le plan le plus vaſte que l'eſprit humain ait jamais conçu. Il n'en avoit paru que quelques volumes quand je partis d'Europe, & déjà l'envie & le fanatiſme s'étoient déchaînés contre lui. Quoiqu'on puiſſe lui reprocher des imperfections (inévitables peut-être dans un Ouvrage élevé par tant de mains différentes), l'utilité reconnue de cet immenſe Répertoire, ne peut manquer de le faire accueillir enfin comme il le mérite. Il eſt ſeulement à ſouhaiter qu'une nouvelle édition faiſant diſparoître les taches qui le déparent, & l'enrichiſſant des découvertes qu'on fait chaque jour, nous offre les matieres placées dans un ordre plus convenable, & rende ce recueil auſſi complet qu'il peut l'être (*a*).

(*a*) Ce ſouhait de M. de Martine ſera

» Vous voyez par ce récit, dit de Martine en finiſſant, que l'Europe n'a jamais eu plus de vraies lumieres, & qu'elle n'a plus beſoin, pour être heureuſe, que d'en faire un bon & conſtant uſage «.

Wilſon confirma ce rapport avantageux. Il y ajouta l'hiſtoire des progrès de la navigation, le récit des expéditions & des voyages de long cours de ſes compatriotes, & finit par aſſurer que l'Angleterre ſeule avoit plus de lumieres que tout le reſte de l'Europe. On ſavoit apprécier les

---

bientôt rempli. La nouvelle *Encyclopédie méthodique*, qui s'imprime actuellement, laiſſera peu de choſe à déſirer pour la perfection de cet Ouvrage. Il eſt diſtribué par ordre de matieres, & non ſeulement les articles défectueux ou inexacts qui déparoient l'ancienne Encyclopédie ont été rejetés, mais on y ajoutera environ cent mille articles nouveaux.

assertions de l'Anglois, on ne les releva point.

Le Pere remercia les deux Européens de leur complaisance. Puis il leur dit : » Je m'apperçois que le siecle de la raison succede enfin à ceux de l'imagination & de l'esprit. Les pensées & les occupations viriles de l'espece humaine, commencent à remplacer les jeux brillans de son enfance. Puissent les heureux progrès que cette marche fait espérer, amener tous les hommes à établir entre eux un commerce réciproque de lumieres (*a*) &

(*a*) Depuis que de Martine a quitté la France, les Lettres, les Sciences & les Arts ont continué de briller en Europe. Les Métastase, les Zanoti, les Amaduzi, les Bécaria, les Filinghieri, ont illustré l'Italie par leurs Ouvrages ; les Haller & les Euler ont fait l'honneur de la Suisse ; les Wolf, les Sthal, les Gesner, les Clopstok, de

de bienfaits ; n'en faire plus qu'un peuple de freres, & y faire régner à

---

celui de l'Allemagne ; les Hume, les Robertſon, ont ſoutenu la gloire de l'Angleterre ; Rouſſeau, Voltaire, d'Alembert, Condillac, Gébelin, ont fait prévaloir, tant qu'ils ont vécu, celle de leur Patrie, que ſoutiennent encore les Buffon, les Bailly, les Marmontel, les Roubaud, les Saint-Pierre, & une foule de Poëtes aimables ; MM. de la Harpe, l'Abbé de l'Iſle, le Chevalier de Parny, Bertin, Léonard, Hoffman, Berquin, Imbert, Béranger, &c. La Muſique a fait en France des progrès étonnans ; le Théatre lyrique s'eſt enrichi d'un grand nombre d'excellentes Pieces. Enfin des inventions ſurprenantes ſemblent deſtiner ce Siecle à devenir celui des prodiges. On fait parler les ſourds & muets de naiſſance ; on leur apprend à lire & à écrire ; on a ſu mettre des paroles ſur les levres d'un automate. Les voyages aériens de Perſée & de Dédale ne ſont plus une fable. Des François ont trouvé l'art de s'élever dans les airs

perpétuité, la concorde, la paix & le bonheur.

& de parcourir l'atmoſphere. Il ſemble que l'homme ait pénétré dans le ſanctuaire de la Nature, & qu'il lui ait dérobé ſes ſecrets. *Note de l'Editeur.*

CHAPITRE L.

Don Pedro ſuccombe à ſa maladie ; déſolation de Dona Roſa ; divers voyages faits à l'Iſle de Saméa ; événemens qui en ſont la ſuite.

ON en étoit là de la converſation, lorſque Louis, qu'on avoit laiſſé auprès de Don Pedro, entrant dans le ſallon d'un air embarraſſé, dit à Eléonore & à Dona Roſa, que l'Eſpagnol les prioit de paſſer ſur le champ dans ſa chambre avec le Pere & de Martine ; qu'il paroiſſoit fort abattu, & qu'il vouloit leur parler.

Ces paroles troublerent & firent pâlir Dona Roſa ; Eléonore en parut fort émue, & le Pere en fut affligé, quoiqu'il s'attendît, en quelque ſorte, à ces mauvaiſes nouvelles & qu'il ne

laiſſât voir ſur ſon viſage aucune apparence d'émotion. Il auroit déſiré pouvoir retenir encore un moment Dona Roſa, pour la préparer, par ſes diſcours, au ſpectacle douloureux de ſon ami ſouffrant, & il eſſaya de lui parler; mais toute entiere à ſa frayeur, l'Eſpagnole n'entendit pas ce qu'il commençoit à lui dire. Elle ſe leva de ſon ſiége en faiſant de grandes exclamations, ouvrit la porte de la ſalle, &, ſans faire attention ſi on l'accompagnoit, ſe rendit promptement à la chambre du malade. Le Pere, Eléonore, de Martine & Henri, qui s'empreſſerent de la ſuivre, lui recommanderent vainement de ſe modérer. Elle entra chez Don Pedro comme une perſonne hors de ſens, ſe précipita juſqu'à ſon lit, & le voyant prodigieuſement changé depuis la veille & dans le plus grand accablement, elle ſe mit à ſe lamenter & à verſer un torrent de larmes.

» Ma chere amie (lui dit ſon amant d'une voix affoiblie & d'un ton pénétré), votre douleur me touche & m'afflige juſqu'au fond de l'ame. Je me réſigne à la volonté de Dieu qui m'appelle à lui ; mais je n'ai pas aſſez de force pour ſupporter l'idée des peines où je plonge votre cœur. Il faut pourtant vous armer de courage contre la derniere que je vous cauſerai. Dans l'état où je me trouve, je ne dois pas vous laiſſer de fauſſes eſpérances. Bientôt, hélas ! détrompée, vous n'en ſeriez que plus inconſolable. Mon temps eſt fini ; je le ſens. Il faut nous ſéparer, puiſque le Ciel l'ordonne. Nous ne pouvons que nous ſoumettre à ſa ſainte volonté. Il le faut ; & cependant ne vous abandonnez point à l'excès de votre douleur. Elle ſeroit inutile, & j'oſe dire condamnable. Nous nous rejoindrons un jour pour ne plus nous déſunir. La

Religion nous le dit, & tout mon cœur me l'assure. Que cet espoir soit pour vous, comme il est pour moi, la plus douce consolation. Mais il nous reste encore un autre moyen d'adoucir l'amertume du malheur qui se prépare. Je ne suis pas votre époux, mais il ne tient qu'à vous que je n'aye, avant de mourir, ce titre tant souhaité. Le Chef de la Colonie, Pontife de la Religion dans cette Isle, est ici. Déposons nos vœux & nos sermens dans ses mains, en présence des témoins qui l'accompagnent, & qu'il nous unisse au nom du souverain Etre «.

Dona-Rosa lui répondit, à travers mille sanglots, qu'il étoit toujours maître de sa destinée, & qu'elle étoit prête à faire tout ce qu'il désiroit; mais qu'elle le supplioit de ne pas désespérer de sa vie, dont la sienne dépendoit entiérement. Ensuite prenant la main de Don Pedro, & se

tournant vers le Pere, elle le pria de les unir, & de leur donner ſa bénédiction. Tous les aſſiſtans, l'œil humide & retenant l'expreſſion de la pitié dont ils étoient pénétrés, s'efforcerent de calmer, par leurs diſcours, le déſeſpoir des deux amans ; mais ils applaudirent à leur réſolution. » Cet auguſte nœud, leur dit le Pere, en adouciſſant les peines de l'ame, peut contribuer au bien du corps «. En même temps il s'approcha du lit, reçut leurs promeſſes mutuelles & conſacra leur engagement.

La cérémonie étoit à peine achevée, que Don Pedro, pouſſant un grand ſoupir, roula les yeux d'une maniere effrayante, & perdit tout-à-fait connoiſſance. Dona Roſa, qui le crut mort, s'évanouit & tomba ſur le parquet. On s'empreſſa de la relever & de ſecourir le malade ; & comme on avoit lieu de craindre qu'il ne revînt

à lui que pour passer aussi-tôt, & que la trop sensible Dona Rosa le voyant peut-être expirer, ne perdît elle-même la vie de saisissement & de douleur, l'on emporta celle-ci dans son appartement, & on la mit au lit. Eléonore, qui l'avoit suivie, fit appeler Adélaïde, & renvoya de Martine & Henri dans la chambre de Don Pedro, auprès duquel le Pere étoit resté seul. La défaillance de Don Pedro fut très-longue ; mais dès qu'il revit la lumiere, il chercha des yeux Dona Rosa, & ne la voyant pas :

»Vous l'avez éloignée, dit-il au Pere... Hélas ! quelle douleur de n'avoir pas l'espérance de la revoir.... mais je vous remercie de cette nouvelle attention. Il convient de lui dérober le spectacle de ma mort. Un feu dévorant me brûle la gorge & les entrailles. Mes forces tombent & je touche à ma fin. Je vous laisse entre les mains tout ce

que j'ai de plus cher, & je ne crois pas devoir vous le recommander. Vos bontés pour mon épouse me rassurent sur ses besoins, & la juste confiance que j'ai en vous, dans la respectable Eléonore, & dans toute votre famille, me laisse mourir tranquille. Il ne me reste plus qu'à vous demander une derniere grace. Vous venez de m'unir à tout ce que j'aime ; mais ce lien se brise à l'instant qu'on le forme. Il n'y aura rien après moi qui puisse en rappeler le souvenir, si vous n'en constatez la mémoire. Je vous supplie donc d'inscrire l'acte de la célébration de notre mariage sur vos regîstres publics, afin que la Société de l'Isle & sa postérité sachent que j'ai eu le bonheur & la gloire de mourir l'époux de Dona Rosa «. Le Pere lui répondit : » Soit que Dieu vous laisse la vie ou vous en prive, l'engagement que vous venez de contracter sera consigné sur

nos regiſtres «. Don Pedro prit alors la main du Pere, & la lui ſerra d'un air attendri, pour lui marquer ſa gratitude. Puis ſe tournant vers de Martine : » Cher ami, lui dit-il, je vous quitte. Vous ne m'oublierez pas.... J'ai bien à me plaindre de Wilſon, & je crains bien que ce ne ſoit à lui que je dois..... «. Il ne put achever ce qu'il vouloit dire. Il tomba dans de violentes convulſions, & bientôt dans une ſeconde défaillance dont il ne revint point.

Témoins de la triſte fin de Don Pedro, le Pere, de Martine & Henri en furent vivement affligés. Ils regrettoient ce beau jeune homme, moiſſonné à la fleur de ſon âge, au moment où après de longues traverſes, il alloit jouir en paix du bonheur le plus déſiré ; mais ils étoient encore plus touchés de ſa perte par rapport à Dona Roſa, dont l'extrême ſenſibilité leur faiſoit

craindre un nouveau malheur ; & les dernieres paroles de Don Pedro ajoutoient à l'amertume de ces regrets, par les inculpations qu'elles sembloient porter contre Wilson. Le Pere, qui n'y voyoit pourtant que des soupçons, & qui ne pouvant juger de leur mérite, craignoit que s'ils venoient à être connus, ils ne donnassent à la Colonie la plus mauvaise idée de l'Anglois, le Pere crut de sa prudence de recommander à son fils & à de Martine de taire ce qu'ils venoient d'entendre. Il leur fit sentir aussi la nécessité d'engager la famille & l'Anglois même à être discrets sur la mort de Don Pedro, afin qu'on pût la tenir cachée à Dona Rosa, jusqu'à ce qu'elle fut en état d'en supporter la nouvelle.

Il ordonna de plus, que le corps du défunt restât le visage découvert deux jours & deux nuits, & qu'avant de le rendre à la terre, on l'examinât

très-ſoigneuſement, pour s'aſſurer, autant qu'il ſe pouvoit, s'il étoit entiérement privé de vie. Le Pere avoit déjà fait un réglement général pour obvier dans ſon Iſle au danger, ailleurs trop fréquent, d'enterrer un homme vivant (*a*). Mais cette Loi

(*a*) Il ſeroit à ſouhaiter qu'on décrétât & qu'on fît exécuter un ſemblable réglement dans toute Société policée. Combien d'hommes enterrés, qui n'étoient pas morts! qui pouvoient être rappelés à la vie, & qui peut-être auroient encore vécu longtemps! Il n'eſt preſque pas de pays, ni de canton où l'on ne conſerve le ſouvenir de quelque accident de ce genre. L'on ne peut y penſer ſans frémir; car tout homme eſt dans le cas d'éprouver ce ſort affreux. La dureté des gardes-malades, l'impatiente cupidité des héritiers, l'ingratitude des enfans & des époux, & peut-être, hélas! des ſentimens plus condamnables, preſſent le moment où ils ſeront délivrés d'une fatigante repréſentation, & font hâter

n'avoit pas eu encore d'exécution, parce que l'Eſpagnol étoit la premiere perſonne de la Société qui fût morte depuis qu'on avoit fait ce réglement.

---

celui de la cérémonie lugubre; & des malheureux tombés en léthargie, ſont abandonnés, que dis-je ? livrés à l'horreur du ſépulcre, où, revenus à eux, ils meurent dans les accès d'une rage impuiſſante ! On en a déterré ſouvent, qui s'étoient rongés les poings avant d'expirer. Que ne peut notre foible voix ſe faire entendre des Chefs des Sociétés, & les porter à promulguer ſur un objet auſſi important, une Loi de réglement, qui défende d'enterrer déſormais perſonne avant que ſa mort ne ſoit parfaitement conſtatée ! Nous exhortons au moins les enfans, les époux & les familles qui conſervent encore des ſentimens de piété ou ſeulement d'humanité, de porter la plus grande attention ſur ce point, & d'empêcher que les perſonnes qui leur appartiennent ſoient dans le cas d'expirer vivantes au ſein de la terre. *Note de l'Editeur.*

Enfin, il décida que les obſeques de Don Pedro ſe feroient ſans pompe & à petit bruit, de peur que la rumeur de la foule, qui ne manqueroit pas d'accourir à la cérémonie, n'apprît à Dona Roſa ce qu'on déſiroit lui cacher. Tous ces divers ordres du Pere furent ſuivis exactement.

Nous n'eſſayerons pas ici de peindre ce que ſentit Dona Roſa, lorſqu'elle vint à ſavoir la perte qu'elle avoit faite. Il nous ſuffira de dire que l'excès de ſa douleur la mit ſur le bord du tombeau, & que pendant plus d'un mois cette infortunée fut dans les tranſports du délire, ou dans l'accablement du déſeſpoir. Sa jeuneſſe, ſa piété, les conſolations & les ſecours qu'elle reçut de ſes hôtes, la tirerent enfin de ce cruel état, & la firent conſentir à ſupporter la vie; mais elle reſta foible & languiſſante. Le temps & la reconnoiſſance purent

ſeuls fermer la bleſſure profonde dont ſon cœur étoit navré.

Lorſqu'elle put ſortir de la maiſon, elle voulut aller pleurer ſur la tombe de Don Pedro; & l'on eſſaya vainement de la retenir. Ce fut un ſpectacle bien triſte & bien attendriſſant pour ceux qui l'accompagnoient. Dès qu'elle vit le lieu où repoſoit le corps de ſon époux, elle fit des plaintes & des gémiſſemens qui déchiroient l'ame; puis elle ſe mit à genoux, & ſe proſternant ſur le gazon, qu'elle arroſa d'un torrent de larmes, elle s'écria: » O! mon cher Don Pedro! je ne t'ai donc retrouvé que pour te perdre avec plus de douleur!.... L'amour & l'hymen venoient de nous unir, & la mort nous a ſéparés pour toujours..... Mais non....; mon cœur eſt avec toi; tu vivras ſans ceſſe dans ma penſée..... Ombre à jamais chere & fidele! je viendrai tous les jours ici t'offrir le

tribut de mes pleurs ; & mon affliction me tiendra lieu de tout, jusqu'à ce que le Ciel bienfaisant consente enfin à nous rejoindre «. On eut peine à l'arracher de ce lieu funebre, également cher & terrible à sa tendresse.

L'amour de Wilson pour Dona Rosa avoit pris de nouvelles forces dans le malheur qu'elle venoit d'éprouver ; mais comme elle avoit, depuis long-temps, pénétré son caractere, qu'elle ne doutoit pas qu'il ne se félicitât de la mort de son rival, & qu'elle apprit peut-être qu'il laissoit voir quelquefois ce qu'il avoit au fond du cœur, elle conçut pour lui une haine mortelle. Lorsqu'il lui fit sa premiere visite, elle ne put dissimuler les mouvemens qu'elle éprouvoit à sa vue. Elle ne lui dit pas un mot ; mais ses yeux ne lui laisserent pas ignorer ce qu'elle pensoit de lui. Wilson s'efforça vainement de chercher

les moyens & les occaſions de l'appaiſer & d'obtenir ſes bonnes graces ; il n'en reçut que des témoignages de haine & de mépris, qui bleſſant profondément l'orgueil intraitable de cet homme dur, lui firent tramer ſourdement de noirs projets de vengeance. Nous verrons qu'il conçut une affreuſe jalouſie contre ceux qui montroient de l'attachement à l'Eſpagnole, & particuliérement contre Robert, ſecond fils de Henri, & qu'il fit jouer les reſſorts les plus cachés & les plus odieux, pour ſatisfaire ſon reſſentiment ; mais n'anticipons pas ſur les événemens de cette hiſtoire, & ſuivons l'ordre de ceux que nous devons rapporter.

Pour ne pas interrompre le récit de la mort de Don Pedro & de ſes triſtes ſuites, nous n'avons fait qu'annoncer les divers objets que les Navigateurs rapportoient de leur voyage.

Nous devons en parler maintenant ; car cela mérite d'être noté dans l'Hiſtoire de l'Iſle, tant parce que l'extenſion du commerce auquel ces objets ont donné lieu, a fort augmenté les jouiſſances & les commodités des Inſulaires, que parce qu'ayant fait naître dans pluſieurs familles le déſir d'une ſorte de luxe, elles ont beaucoup influé ſur leurs mœurs, & fomenté dans l'une des plus conſidérables, l'eſprit d'ambition & de cupidité, qui l'ont dépravée & perdue.

Tout le chargement du vaiſſeau fut conduit ou voituré ſur la place du fort. Le Pere & la mere en examinerent à loiſir toutes les parties, & témoignerent à leurs fils leur contentement de la plupart de leurs acquiſitions. Henri remit au Pere les préſens du Roi de Saméa, & à ſa mere ceux qu'il avoit reçus d'Hiu-pen ; chacun des voyageurs les pria d'accepter ce

qu'il avoit de plus précieux dans les effets qu'il rapportoit. Ils reçurent les premiers, mais ils ne prirent des autres que fort peu de choſes. Le Pere fut charmé de voir les chevaux & les dromadaires, qui n'avoient point ſouffert du tranſport & ſe trouvoient en bon état. La vue des autres beſtiaux, des plantes, des oiſeaux domeſtiques, des arbres, & des diverſes ſortes de grains, lui fit auſſi beaucoup de plaiſir. Juſte appréciateur des choſes, il ſentoit tout le prix dont celles-ci devoient être pour la Colonie : augmentation de recoltes & de ſervices, multiplication & variété de productions & de revenus ; tous ces nouveaux objets alloient faire de ſon Iſle un des plus riches pays de la terre. Quel autre pays en effet, quel Peuple avoit jamais réuni tant d'avantages dans un ſi petit eſpace de temps & de territoire ? Quel autre

Pere s'étoit jamais trouvé à la tête d'une famille, je ne dis pas auſſi nombreuſe, mais auſſi belle, auſſi inſtruite, auſſi riche des vrais biens, auſſi unie & auſſi heureuſe que celle du Chevalier des Gaſtines ?

Mais tout eſt ſujet ici bas à des viciſſitudes ; & le Pere, en voyant la proſpérité de ſes enfans, pouvoit & devoit craindre que ce qui ſembloit, dans ce moment, devoir augmenter leurs jouiſſances, ne ſervît quelque jour à troubler leur repos & leur bonheur. Auſſi, après avoir loué les attentions des voyageurs à ſe procurer tant d'objets utiles, il ne put s'empêcher de les blâmer d'avoir reçu des Saméens ces étoffes riches, ces fourrures, ces parfums, &c. plus convenables à des peuples efféminés & corrompus, qu'aux membres d'une Société naiſſante, dévoués en quelque ſorte aux arts de premiers beſoins, &

aux travaux de l'agriculture, & qui doivent dédaigner tout ce qui peut les amollir, en affoibliſſant leur force & leur modeſtie.

Aucun des Inſulaires ne fit à ce ſujet des repréſentations ; mais Wilſon, qui ne penſoit pas comme le Pere, crut pouvoir lui dire que les Navigateurs n'avoient pu refuſer les préſens des Saméens ; qu'il y avoit peut-être de la ſévérité à condamner l'uſage de ces choſes, dont toutes les Nations riches & polies ſe ſervoient, & que ne pas les admettre dans l'Iſle, c'étoit de fait borner le commerce, qui, ſelon le Pere même, devoit être parfaitement libre.

Le Pere ne s'offenſa point de cette remontrance inconſidérée, faite par un étranger. Il n'en fut point ému ; il ne prit point le ton d'un homme qui veut faire prévaloir ſon ſentiment par l'autorité ; mais, s'adreſſant à ſes fils : » Je parois trop ſévere à M. Wilſon,

leur dit-il, quand je désapprouve l'introduction de quelques objets de luxe dans cette Isle. Apprenez, mes enfans, que de tout temps le luxe a corrompu les mœurs, & que la corruption des mœurs mine les Sociétés & renverse les Empires. Si quelques Nations polies ont oublié ces vérités, nous devons bien nous garder de suivre cet exemple. Que les objets de ma crainte soient par eux-mêmes indifférens, on peut le croire ainsi quand on juge sans réflexion; mais ils plaisent à la vue ou flattent l'odorat, & ceux qui en feront usage en tireront d'autant plus de vanité, que ces objets seront plus rares. Le commerce en fera son profit, & s'empressera de porter ici des marchandises de ce genre. Bientôt le goût s'en répandra dans toutes les familles, &, pour satisfaire ce goût futile & ruineux, l'on perdra celui des vraies

jouiſſances & des vrais travaux. La ſimplicité ruſtique deviendra ridicule & mépriſée, & l'on ne fera plus à la terre les avances qui lui ſont dues, & qui ſeules donnant d'abondantes moiſſons, peuvent fournir largement à nos dépenſes.

» Ce ſont-là, mes chers amis, les réflexions d'un Pere, plutôt qu'une défenſe faite par votre Chef. Les mœurs ni le commerce ne veulent point d'ordonnances prohibitives, & je ne dois en cela que l'exemple & l'inſtruction. Je ne vous interdirai donc point ce qu'on a voulu juſtifier ; je m'écarterois des vrais principes déjà conſacrés dans nos Loix ; mais je vous déclare que je ne donnerai jamais de ſecours ni d'approbation à des entrepriſes que je regarde comme nuiſibles «.

La modération qui brilloit dans cette réponſe du Pere, ne ſe montra pas moins dans l'uſage qu'il fit des

préſens qu'il avoit reçus. Il n'en garda qu'une partie. Il diſtribua le reſte à quelques-uns des Inſulaires qui n'étoient pas du voyage, ou qui n'en rapportoient que peu de choſes ; & comme il ſe trouvoit encore des familles qui n'avoient pas eu de part à ces diſtributions ; qu'il vouloit entretenir autant qu'il ſe pouvoit, l'égalité entre ſes enfans, & leur ôter tout ſujet de jalouſie ; que d'ailleurs Henri s'étoit comme engagé à porter des ſecours & des inſtructions aux Negres amis & aux Saméens, & que non ſeulement ſes fils, mais la politique & la charité réclamoient l'exécution de ces promeſſes, il réſolut d'ordonner un autre voyage à l'Iſle des Negres & à Saméa, pour étendre de plus en plus les liaiſons de ſon Peuple à l'avantage réciproque de la Colonie & de ſes voiſins.

Un autre motif de cette réſolution, &

& que le Pere fit ſur-tout valoir à Eléonore pour arrêter ſes plaintes, étoit la modicité de la récolte & la facilité de tirer des grains de chez les Saméens. Le commerce devoit prévenir la diſette, & diſſiper toute inquiétude à cet égard.

En faiſant connoître ſa volonté, le Pere régla d'avance tout ce qui regardoit ce voyage. La barque lui appartenoit. Il y admit de préférence les perſonnes & les marchandiſes des maiſons les moins pourvues de vivres, ou qui n'avoient rien eu du chargement du vaiſſeau. Celles qui en avoient le plus profité, telles que la maiſon de Baptiſte, ne furent point nommées pour être de cette expédition, & cette eſpece d'exception occaſionna deux autres voyages entrepris par cette ſeule famille.

Fidele à ſon caractere, Baptiſte fut vivement piqué de n'être pas mis par

le Pere au nombre des voyageurs, & ne cacha point ſon dépit. Il fit plus ; ſur les conſeils de Wilſon, qui ſe croyoit également offenſé de n'en être pas, & qui avoit acquis ſur cet eſprit ardent un très-grand crédit, il oſa faire l'entrepriſe de conſtruire pour ſon compte une barque pontée, & trouva dans ſon activité, dans les bras de ſes enfans, & dans ſes richeſſes, les moyens ſuffiſans pour en venir à bout. Libre enſuite de voyager & de commercer où il voudroit, & ſéduit par l'Anglois dont il épouſoit les paſſions, il tenta de ſe rendre le plus riche & le plus puiſſant de l'Iſle ; mais il en fut la victime, & il ouvrit encore un chemin de malheur à ſes enfans. Cupidité, jalouſie, ambition, c'eſt ainſi que vous perdez les hommes qui ſuivent aveuglément vos dangereux conſeils.

Nous n'entrerons pas dans tous les

détails de ces expéditions maritimes. Les préparatifs de la nôtre furent faits avec l'intelligence la plus soigneuse & la plus prévoyante. Tous ceux qui en étoient, avoient leur leçon & leur emploi ; & nous pouvons remarquer à cette occasion jusqu'où s'étendoit l'attention du Pere. Pour tirer tout le parti possible de ce voyage & de ceux qu'on feroit dans la suite, & pour qu'on ne bornât pas l'utilité qui pouvoit en revenir, à des intérêts de politique & de commerce, il voulut qu'un de ses enfans fût particuliérement chargé du soin de chercher & de se procurer tous les objets intéressans d'Histoire naturelle que les pays où les voyageurs devoient toucher pourroient leur offrir, & qui ne se trouvoient pas dans la Colonie. Il donna cette fonction à Charles, Physicien savant & Botaniste habile, & le créa *Directeur des améliorations.*

Il lui recommanda ſur-tout de rapporter tous les arbres & les végétaux qui, par leurs fruits & leurs qualités connues, pouvoient augmenter parmi nous les ſubſiſtances & les commodités. Sage inſtitution, qui doit réunir dans notre Iſle toutes les productions de choix des plus heureux climats (*a*).

(*a*) Je me ſuis toujours étonné qu'aucun Gouvernement ancien ou moderne n'ait fait une pareille inſtitution, qui ſeroit ſi belle, ſi utile, ſi agréable. L'on a bien formé des Ménageries, des Cabinets d'Hiſtoire naturelle, des Jardins de Botanique; mais ces établiſſemens ne répondent pas à l'idée que nous avons de ce qu'on pourroit faire à cet égard. L'on n'a, pour ainſi dire, ſongé qu'à contenter la curioſité. Les plantes, les inſectes, les animaux, &c. les plus rares, de la forme la plus ſinguliere, la plus bizarre, la plus hideuſe, ont été tranſportés, à grands frais, des pays lointains, ſans égard à leur utilité; & c'étoient les objets dont la propagation & l'uſage

Tout ce qu'on imagina devoir être néceſſaire ou agréable aux Peuples

---

pourroient être utiles, qu'il falloit particuliérement s'occuper de rapporter de préférence. Eh ! qu'importent aux Peuples ces immenſes collections qui ne ſervent qu'à la curioſité ? C'étoient les choſes qui pouvoient augmenter & varier leurs jouiſſances, qu'il étoit néceſſaire de raſſembler & de leur communiquer. Quoi ? des particuliers ont donné à l'Europe la ceriſe, la pêche, l'abricot, l'orange, la patate, le dindon, le ver à ſoie, qui n'y étoient pas connus, & qui maintenant acclimatés, y ſont les délices du pauvre & du riche, & les ſoins du Gouvernement ne pourroient pas en ce genre produire de plus grands biens ? Combien d'importantes acquiſitions la France ne peut-elle pas faire encore dans cette partie ? Que de fruits ! que d'animaux ſe trouvent en Afrique, aux Indes & en Amérique, que nous n'avons pas, & qu'on pourroit nous procurer à notre grand avantage ? Mais le climat s'y refuſeroit, dit-on : mais le climat ſe refuſoit

qu'on alloit visiter, entra dans le chargement du navire. Le fer, l'étain,

---

d'abord à l'orange & au ver à soie, & les soins, l'attention, la vigilance les y ont appropriés. J'ai toujours regret qu'on n'ait pas tenté de nous porter l'arbre à pain, le cocotier, les arbres à la cire, au suif, au vernis; les fruits délicieux & innombrables de la Chine & de Siam; le bizon de la Louisianne; le paco, le lama, la vigogne du Pérou & du Chili, &c. Il seroit nécessaire de ne pas les faire passer brusquement des climats chauds aux pays froids; mais ne pourroit-on pas y observer des ménagemens & des gradations? Les transplanter d'abord aux Isles de France & de Bourbon, comme on l'a fait du muscadier, du giroflier, du cannellier dont la réussite est si encourageante? Ne pourroit-on pas de là les faire passer en Corse, en Provence, & de là enfin dans le cœur du Royaume? Nous avons tant d'hommes instruits, actifs, vigilans, tant de Sociétés savantes, instituées même expressément pour le bien de l'Agriculture & de l'économie

le cuivre en maſſe ou travaillé, des canons, des boulets, des fuſils, de la poudre, des toiles, de la biere, du vin, des liqueurs, des beſtiaux, & une quantité conſidérable de productions naturelles, particulieres au territoire de notre pays, y furent embarqués. Le Pere y ajouta des préſens pour le Roi de Saméa, pour quelques Indiens & pour les Negres, en reconnoiſſance de ceux qu'il en avoit reçus. Les préſens qu'il envoyoit à Mékaous étoient un beau ſervice de table

---

rurale, qui ſeroient charmés & ſe feroient un honneur d'être chargés du ſoin de faire tranſporter, d'aménager, de conſerver & de propager ces objets précieux. La Société d'Agriculture de Paris, par exemple, n'offre-t-elle pas au Miniſtere tout ce qu'il peut déſirer de connoiſſances & de talens pour mériter ſa confiance, & l'engager à l'inſtituer *Directrice des améliorations à faire ? Note de l'Editeur.*

de vaiſſelle d'argent, qu'il avoit anciennement retiré du vaiſſeau naufragé, des tableaux faits de la main d'Eléonore & de Vincent, dont le portrait du Pere faiſoit partie, une paire de piſtolets montés fort proprement, beaucoup de fer en barre, deux petits canons & une quantité de boulets ; enfin, un recueil manuſcrit des Loix de l'Iſle, traduites en Portugais par de Martine. Ceux deſtinés aux deux principaux Seigneurs de ſa Cour, conſiſtoient en bijoux d'or & d'argent, qui avoient autrefois appartenu à M. Daviſon, en quelques pieces de toile fine, & en arbres fruitiers d'Europe mis en caiſſe. Le bon Hiu-pen, qui avoit montré une grande affection aux voyageurs, & particuliérement à Henri, devoit recevoir une ſomme de cent piaſtres, une bonne bouſſole marine, & un quart de cercle de trois pieds de rayon. L'on envoyoit

aux Négres beaucoup d'outils & d'inſtrumens propres à l'Agriculture & aux Arts de premier beſoin, du fer, des clous, des beſtiaux, & quelques pieces d'étoffe de coton & d'écorce.

Henri fut encore chargé du commandement du navire. Il fit admettre au nombre des voyageurs Robert ſon fils cadet, & de Martine, pour lequel il avoit beaucoup d'eſtime, & qui d'ailleurs lui étoit néceſſaire pour lui ſervir d'Interprete auprès des Negres amis & des Saméens. Le voyage devoit être d'un mois ou de ſix ſemaines.

Le navire eut, pour faire ſes courſes, les vents les plus favorables. Il arriva en deux jours à l'Iſle des Negres. Les Navigateurs y furent reçus comme des Dieux bienfaiteurs. Ils venoient encore augmenter les droits qu'ils avoient à la gratitude de ce Peuple ſimple. Chaque individu, chaque

famille s'empreſſa de leur témoigner ſa joie, ſon attachement & ſon reſpect, & de leur préſenter ce que le pays avoit de plus rare & de meilleur. Quelle vive ſatisfaction pour ces bonnes gens, de nous voir revenir pour étendre ſur eux la protection des ſecours & des lumieres ! Quelle douce récompenſe pour nous, que leur ſenſibilité naïve, & les heureux commencemens d'aiſance & d'émulation qu'ils nous offroient !

Notre relâche chez les Negres fut de trois jours, que nous employâmes à nous inſtruire de l'uſage qu'ils avoient fait des choſes & des leçons que nous leur avions données lors de notre premiere viſite ; à leur expliquer le meilleur emploi de celles que nous leur portions, & à connoître leur pays & ſes productions naturelles. Mais comme il n'étoit pas poſſible, dans un ſi court eſpace de temps, de

leur inculquer ce que nous voulions leur apprendre, ni de nous procurer tous les renſeignemens dont nous avions beſoin, nous laiſsâmes auprès d'eux Guillaume, l'un de nos Inſulaires les plus inſtruits, pour y reſter juſqu'à notre retour, & pour ſuppléer de ſon mieux à ce que nous ne pouvions faire. Cette nouvelle faveur, qu'ils recevoient de nous, adoucit un peu le regret que leur cauſoit notre départ.

Un vent frais de ſud-oueſt nous porta dans trois jours à l'Iſle de Saméa. Les Indiens ne nous reçurent pas avec moins de joie & d'amitié que les Negres nous en avoient montré. Mékaous nous accueillit avec une ſatisfaction & une effuſion de ſentimens bien honorable pour nous & pour ſon cœur. Hiu-pen & toutes nos connoiſſances furent enchantés de nous revoir. Le Roi, pour témoigner à Henri le cas qu'il faiſoit de lui,

le logea dans ſon palais & près de ſon appartement, afin qu'ils puſſent s'entretenir plus ſouvent enſemble. Ils eurent en effet de fréquentes conférences ſur les matieres les plus intéreſſantes de la politique & de l'adminiſtration, où le Prince ſe pénétra de la vérité des principes que Henri lui expliquoit. Hiu-pen lui avoit donné la plus haute opinion des connoiſſances de celui-ci. Le Roi s'étoit empreſſé de s'en aſſurer par lui-même.

Les préſens que Henri lui remit de la part du Pere, ceux qu'il fit aux Seigneurs de ſa Cour & à Hiu-pen, lui parurent vraiment magnifiques & dignes d'un Souverain. Les tableaux peints de la main d'Eléonore, & ſurtout le portrait du vénérable Chef de la Colonie, lui furent infiniment agréables; mais il crut nous devoir encore plus de reconnoiſſance du ſecours d'inſtruction & de lumieres

que nous lui portions, & il n'oublia rien pour nous le prouver.

Il prit pour regle de Gouvernement & d'administration, le Code de nos Loix, que Hiu-pen traduisit en Langue Saméenne. En conséquence, par une déclaration authentique qu'il fit publier solennellement, il reconnut de la maniere la plus expresse, que tout Citoyen étoit maître absolu de ses droits & de ses propriétés, & comme tel, qu'il pouvoit seul en disposer ; que s'il ne le faisoit pas de son vivant, ses enfans, &, à leur défaut, ses proches en héritoient de droit ; que le Gouvernement, dont le premier devoir est de protéger les propriétés, alloit contre son institution s'il s'en emparoit, & s'il permettoit même qu'elles fussent léfées ; que le Souverain ne pouvoit, en cette qualité, former aucune prétention sur l'hérédité de ses Sujets ; que les pro-

priétaires ne lui devoient qu'une contribution modérée & proportionnelle à leurs revenus liquides, pour l'entretien de la force publique & du patrimoine commun; enfin, que l'impoſition territoriale & unique ne devoit être aucunement arbitraire, mais réglée & répartie d'après l'avis des principaux tenanciers, ſur le relevé bien vérifié du produit de chaque terre, les frais de culture prélevés pour la renouveler.

Il réforma la Juſtice, & ordonna l'établiſſement de Tribunaux ſubordonnés les uns aux autres, pour la rendre promptement & gratuitement. Il fonda des écoles deſtinées à l'enſeignement public des droits & des devoirs du citoyen, & il inſtitua une force militaire toujours en pied, compoſée de troupes peu nombreuſes, mais qui, bien payées & bien diſciplinées, devoient faire le fonds de l'armée nationale, où tous les citoyens en état de ſervir

la Patrie de leur perſonne, ſeroient exercés au maniement des armes & employés à la défenſe de leurs foyers. Il déclara de plus tout commerce & toute induſtrie non ſeulement libre & immune, mais il promit & aſſigna des récompenſes à ceux qui ſe diſtingueroient par des découvertes & des travaux utiles. Ces ordonnances paternelles, qui méritèrent à Mékaous des bénédictions infinies de la part des Saméens, & firent à jamais ſa gloire, furent fidélement exécutées.

Voilà ce que ce Prince établit pour le bonheur de ſes Sujets, d'après ſon cœur éclairé par les conſeils de Henri : voici ce qu'il fit pour nous, de ſon propre mouvement. Inſtruit que notre pays craignoit de manquer de grains par la modicité de la récolte, & que la plus grande partie de notre cargaiſon devoit être échangée contre des denrées, il nous fit fournir tous

les grains dont nous pouvions nous charger, & les paya libéralement de ſon tréſor ; ce qui nous donna le moyen d'employer nos marchandiſes à d'autres échanges, & de faire ainſi double profit de tout ce que nous portions. Lorſqu'il eut appris que Charles devoit aller viſiter l'intérieur de l'Iſle & qu'il en fut le motif, il lui donna des chevaux & des guides, & le fit accompagner par deux Indiens ſavans dans la connoiſſance des plantes & de l'Hiſtoire naturelle, non ſeulement pour aider le Voyageur dans ſes recherches, mais pour lui procurer les objets les plus rares & les plus précieux qui ſeroient au pouvoir des Inſulaires, pour les payer & les faire tranſporter juſqu'au port, aux dépens du Roi.

Mékaous crut devoir ajouter encore à ces marques de ſa munificence. Il nous envoya de ſa ménagerie un axis,

eſpece de cerf, avec ſa femelle, deux grands buffles, deux biſons ou bœufs à boſſe, qui marchoient très-vîte & qu'on pouvoit monter comme des chevaux, deux jeunes éléphans, & différentes eſpeces d'oiſeaux, tels que le noktho (*a*), le tavon (*b*), l'oiſeau à répétition (*c*), des paons & des cailles plus petites que celles d'Europe, avec le bec & les pieds rouges. Il nous fit auſſi porter de ſes jardins différens jeunes arbres & arbriſſeaux, & pluſieurs plantes rares : le bonga qui produit l'aréca (*d*), le betleira, le camphrier,

(*a*) Ou le grand goſier, oiſeau auſſi gros qu'une autruche, dont le bec a deux pieds de long. *Note de l'Editeur.*

(*b*) Oiſeau de mer, de la groſſeur d'une petite poule, dont les œufs ſont auſſi gros que ceux d'une oie. *Idem.*

(*c*) Il eſt ainſi nommé, parce qu'il chante ſix notes deux fois de ſuite. *Idem.*

(*d*) L'*aréca*, qu'on mêle avec le bétel,

le zerumbet, l'arbre au benjoin, le mangoreira ou le jaſmin d'Arabie, le

---

eſt un fruit de la groſſeur d'une petite noix, & couvert auſſi d'une peau verte, mais ſans coquille. Dépouillé de ſa peau, il reſſemble beaucoup à la noix muſcade. Lorſqu'il eſt récent, il contient une matiere blanche & viſqueuſe, dont le goût & l'odeur ont peu d'agrément. Ceux qui, n'étant pas accoutumés au bétel, mâchent de l'aréca ſans en avoir ôté cette matiere viſqueuſe, s'enivrent auſſi aiſément que s'ils avoient bu du vin avec excès; mais cette ivreſſe dure peu. Lorſque l'aréca commence à vieillir, cette mucoſité ſe deſſeche & le fruit n'enivre plus. Quoique récent, l'aréca ne produit pas le même effet ſur ceux qui en font un uſage habituel.

Le *betleira* eſt un arbriſſeau, dont la feuille porte le nom de *bétel*. L'arbriſſeau rampe comme le lierre & le poivre. La feuille reſſemble beaucoup, par la figure, à celles de ces deux plantes; elle eſt naturellement d'un beau vert. On fait blanchir les feuilles, en les renfermant dans des

ſagumenda, le plantain des Indes & celui de Mindanao, le durion & le

---

boîtes de bois de bananier récemment coupé, & en les arroſant une fois par jour. La perte de leur couleur naturelle leur donne un goût plus fin & plus délicat. On ne préſente jamais, chez les perſonnes de qualité, que les feuilles qui ſont parfaitement blanches. Pour mâcher le bétel, on en prend deux ou trois feuilles, ſur une deſquelles on étend une petite quantité de chaux éteinte; c'eſt à-dire, environ la groſſeur d'un petit pois. On plie ces feuilles, & on en fait un petit paquet auquel on ajoute la quatrieme partie d'une noix d'aréca. On mâche ce paquet, mais ſans en avaler le ſuc. Cette préparation rougit la ſalive, la langue & les levres, qui ſeroient vertes ſi on en ſupprimoit un de ces ingrédiens. Outre le beau vermillon que ce mélange donne aux levres, & l'agréable odeur qu'il laiſſe à la bouche, il fortifie l'eſtomac, il aide à la digeſtion, & ceux qui en font habituellement uſage peuvent ſe paſſer de vin. On prétend auſſi

gaca ou jaca de Siam, le ſavonnier (*e*), le panoma des Moluques, le rima des

---

qu'il préſerve de la gravelle & de la pierre, & donne beaucoup de ſoulagement à ceux qui en ſont attaqués. Tous les Voyageurs aſſurent que ces cruelles maladies ne ſont pas connues dans les pays où l'uſage du bétel eſt commun. Il fait les délices des Peuples de l'Inde ; & les Européens qui font quelque ſéjour dans cette partie du Monde, ne manquent pas de s'accoutumer bientôt au bétel, & de le trouver auſſi agréable que les Indiens eux-mêmes.

Le *camphrier des Indes* eſt un arbre, de la racine duquel on tire une gomme ou plutôt une ſubſtance précieuſe, nommée *camphre*, dont les vertus ſont avantageuſement connues en Médecine & en Chirurgie.

Le *zerumbet* eſt une eſpece de gingembre, dont la racine ſe coupe, ſe ſeche ou ſe confit au ſucre. Il a plus de vertu & le goût plus fin que le gingembre commun.

L'arbre qui produit le *benjoin* eſt grand & touffu. Ses feuilles reſſemblent à celles du limonier. Il en découle naturellement

Mariannes, l'ikara mouli, le taylan,

une ſorte de gomme, qui eſt le benjoin nommé *lou* par les Arabes. Cette gomme eſt une des plus précieuſes marchandiſes des Indes, tant par le cas qu'on fait de ſon odeur, que par ſes vertus médicinales; les plus jeunes arbres produiſent le meilleur benjoin, qui eſt noirâtre.

Le *mangoreira d'Arabie* eſt un arbriſſeau, qui, quoi qu'en diſe ſon nom, ne ſe trouve guere que dans l'Indouſtan. Il porte de très-belles fleurs blanches, qui s'appellent *mangorins*, dont l'odeur tient de celle du jaſmin avec plus de douceur, & cette différence que le jaſmin n'a que ſix feuilles, au lieu que le mangoreira en a plus de cinquante.

Le *plantain des Indes* Orientales reſſemble beaucoup au bananier, & ne ſe diſtingue que par ſon fruit, qui eſt beaucoup plus gros & la moitié plus long. Quelques Voyageurs lui donnent le nom de Roi des fruits, ſans faire même exception de la noix de coco. L'arbre a dix ou douze pieds de haut, & trois ou trois pieds &

des camotes, des glabis, le tabac, la ſemencine, la molucane, &c.

---

demi de tour. Il ne vient point de graine. Il pouſſe de la racine des vieux, & produit dans l'eſpace d'un an. Le fruit n'eſt pas plus tôt mûr, que l'arbre s'altere & meurt ; mais alors il en vient pluſieurs jeunes à ſa place. Lorſque l'arbre eſt dans ſa parfaite grandeur, il pouſſe au ſommet une tige forte, de la longueur & de la groſſeur du bras ; c'eſt autour de cette tige que viennent d'abord les fleurs, & enſuite les fruits par pelotons. Le fruit croît dans une gouſſe de ſix ou ſept pouces de long & de la groſſeur du bras. Cette enveloppe eſt jaune & molle dans ſa maturité. Sa figure eſt celle d'une groſſe ſaucisſe. Le fruit qui n'a point de pepins eſt du goût le plus délicat. Il n'eſt pas plus ferme que le beurre en hiver, & ſe fond dans la bouche comme la meilleure marmelade. On le mange auſſi rôti ou cuit à l'eau ; alors il tient lieu de pain. On en fait des tartes, des puddings, &c. & une liqueur agréable, douce & rafraîchiſſante.

Tous ces objets, considérables par leur nombre & par leur valeur, for-

---

Le *plantain de Mindanao* fournit aux habitans de cette Isle de quoi les habiller. Dès que l'arbre a produit son fruit, on le coupe, on le fend en plusieurs morceaux, on le laisse sécher au soleil, & lorsque l'écorce est seche, on la leve par filets, qui, battus & bien assouplis, servent ensuite à faire une étoffe grossiere, mais usuelle & à la portée de tout le monde. *Notes de l'Editeur.*

(e) Le *savonnier* ou l'arbre du savon est un grand arbre. Il porte pour fruit une espece de petites boules, qui ont quelque ressemblance avec les cormes, mais dont l'écorce devient jaunâtre en mûrissant. Frottées entre les mains, elles se convertissent en un savon très-blanc, fort utile pour laver la soie, & que les Indiens emploient à cet usage.

Le *panoma* est de la grandeur du coignassier; sa feuille ressemble à celle de la mauve, & son fruit à une aveline. Les grandes vertus de cet arbre portent les

merent, avec ceux que Charles rapporta de ſa tournée (*f*), ou que le

---

Indiens à le cultiver ſoigneuſement : ſon bois eſt fort purgatif. On peut d'ailleurs le regarder comme une panacée univerſelle ; il réſiſte au venin, guérit les bleſſures & les morſures empoiſonnées, remédie aux fievres quartes & continues, aux coliques, à l'hydropiſie, à la gravelle, & à la difficulté d'uriner, &c. &c. &c. Sa doſe eſt depuis quatre grains juſqu'à demi-ſcrupule, dans du bouillon. On en apporte en Europe, mais il eſt rare & cher.

Le *rima* eſt une eſpece d'arbre à pain ; ſon fruit croît aux branches comme les pommes ; il eſt de la groſſeur d'un pain d'un ſou, & de forme ronde : l'écorce en eſt épaiſſe, jaune & liſſe. Les Inſulaires des Mariannes n'ont pas d'autre pain. Ils le cueillent dans ſa maturité pour le faire cuire au four, où l'écorce ſe grille & noircit. On en ôte enſuite la ſurface, après laquelle il reſte une peau mince qui couvre une pulpe de fort bon goût & auſſi blanche que la mie du meilleur pain. Comme

commerce

commerce nous procura, une collection de richeſſes d'autant plus pré-

---

ce fruit eſt ſans pepins & ſans noyaux ; tout ſe mange également.

L'*ikara-mouli* eſt une racine extrêmement chaude, bonne contre l'indigeſtion & le venin.

Le *taylan* eſt une eſpece de groſſes raves, qui flattent l'odorat & le goût.

Les *camotes* ſont des racines dont les Philippinois font une ſorte de pain, & que les Eſpagnols mangent crues comme des navets.

Les *glabis* ſont des plantes bulbeuſes, qui ont le goût des patates.

La *ſemencine* eſt une plante qui produit la fameuſe poudre à vers, connue ſous le même nom. La plante vient communément dans les prés, où la difficulté d'en cueillir la graine en augmente beaucoup le prix. Comme elle n'eſt bonne que dans ſa maturité, & que le vent en fait tomber alors une grande partie entre les herbes, où elle devient inutile, parce qu'on ne

cieuſes pour nous, qu'elles augmentoient infiniment nos reſſources.

---

peut la toucher de la main ſans la corrompre, les Indiens ont beſoin d'adreſſe pour cette moiſſon. Ils prennent deux paniers à anſes, avec leſquels ils marchent dans les prés, en remuant l'un de la gauche à la droite, & l'autre de la droite à la gauche, comme s'ils vouloient faucher l'herbe par le haut, c'eſt à-dire, par l'épi; & ces deux mouvemens oppoſés ſont tomber la graine dans les paniers. C'eſt dans le pays de Boutan & de Kerman qu'on recueille particuliérement la ſemencine.

La *molucane* eſt une plante qui s'éleve depuis trois pieds juſqu'à ſept; ſes feuilles reſſemblent à celles du ſureau; ſa fleur eſt ſemblable à celle de la citrouille, mais un peu plus grande. Sa ſeconde écorce & ſes feuilles ſont un puiſſant vulnéraire. Elles guériſſent les ulceres les plus invétérés, elles adouciſſent les douleurs, elles arrêtent le ſang. Les Indiens nomment cette plante le remede des pauvres & la ruine des Médecins, parce que ſes vertus ſont infinies. *Notes de l'Editeur.*

De notre côté, nous remplîmes parfaitement les vûes & les eſpérances

(*f*) Charles rapporta de ſa tournée, nos amis nous donnerent, ou le commerce nous procura pluſieurs autres ſortes d'animaux, d'arbres, d'arbriſſeaux, de plantes, de racines, &c. qui augmenterent conſidérablement la valeur de notre cargaiſon. Il nous ſuffira de noter ici quelques-unes de ces choſes : des chevaux de races & de grandeurs différentes; des chevres & des chats à poils longs & ſoyeux ; l'alafreira, arbre de la grandeur de notre prunier, dont la fleur jaune ſert aux mêmes uſages que le ſafran d'Europe, & qui a plus de bonté ; l'ateyra, de la grandeur du pommier, qui porte un fruit ſucré, dont l'odeur eſt celle de l'ambre & de l'eau roſe mêlés enſemble ; l'agoucla ou aloës des Indes ; l'angolan, arbre fruitier toujours vert, qui croît à plus de quatre-vingts pieds de haut ; le makarakau, bel arbre également utile par ſes racines & par ſon fruit ; le bananier, le goyavier, l'arbre de Saint-Thomas, dont les feuilles reſſemblent

de Mékaous ; car non seulement nous fournîmes son pays d'armes, de métaux & de quantité de choses utiles & commodes qui lui manquoient encore, & nous dressâmes ses soldats, nous instruisîmes ses Officiers, nous formâmes son armée, nous rendîmes les endroits où l'on pouvoit descendre, plus forts & plus respectables ; mais nous répandîmes dans l'Isle une foule

---

parfaitement à celles du lierre, & dont les fleurs sont autant de lis violets, d'une excellente odeur ; le *venan*, arbre épineux, recommandable par ses fleurs d'une odeur fort agréable, & par son fruit, dont le goût approche de celui du raisin ; le thé, si connu par l'usage qu'on fait par-tout de ses feuilles ; le *sionnanna*, autre arbrisseau dont les racines sont employées fort efficacement contre les fievres & les poisons ; la racine de quil ou de quilperle, qui a les mêmes vertus ; & le *talassa*, plante dont les feuilles s'emploient diversement dans les sauces.

de connoiſſances & de procédés importans, relatifs à l'adminiſtration, à l'agriculture, aux arts & au commerce : communication qui fit le bien des deux Peuples, & ſervit plus particuliérement au bonheur des Saméens. Enfin, nous gagnâmes ſi bien l'affection & l'eſtime du Prince & de la Nation, qu'après avoir demeuré avec eux un mois entier, nous emportâmes tous leurs regrets, quoique nous leur euſſions promis de revenir les voir auſſi ſouvent & de reſter auſſi long-temps qu'il nous ſeroit poſſible.

Nous n'éprouvâmes aucun accident à notre retour, & nous arrivâmes à notre Iſle pleins de joie & de ſanté, ramenant avec nous Guillaume, que nous avions repris, en paſſant chez les Negres amis, où il n'avoit pas eu moins de ſuccès & de ſatisfaction que nous en avions eu nous-mêmes à l'Iſle de Saméa.

Le premier voyage de Baptiſte n'eut lieu que dix mois après le nôtre. Il fut également heureux & lucratif ; mais ſon ſecond voyage entrepris ſix mois après celui-là, malgré les conſeils du Pere & d'Eléonore (qui voyant Baptiſte prodigieuſement changé ; vieilli même par la fatigue & les ſoucis, l'exhortoient à différer ſon départ), le ſecond voyage lui devint perſonnellement fatal. Nous ne dirons plus rien du premier, & nous ne parlerons que briévement de l'autre, pour paſſer au récit d'un accident dont le ſouvenir ne s'effacera jamais du cœur des Inſulaires.

Baptiſte fut à peine arrivé chez les Saméens, que cet homme imprudent & obſtiné tomba malade, comme on l'avoit prévu. Il voulut en vain braver ſon mal. Bientôt une fievre violente & du plus mauvais caractere, rendit ſon état ſi critique, que ſes enfans

alarmés, après lui avoir donné tous les soins & les remedes qu'ils pouvoient employer, se virent réduits à implorer le secours d'un étranger, qu'on leur dit être fort versé dans la Médecine. C'étoit un Hollandois que les Saméens avoient fait prisonnier, dans une expédition tentée contre l'Isle par une flotte envoyée de Batavia, expédition qui n'avoit pas réussi. Renfermé avec trois de ses compatriotes, dans une prison étroite, il y avoit trouvé le moyen de faire connoître sa capacité; car son Geolier, homme de considération, étant tombé dangereusement malade, le prisonnier avoit eu occasion de le traiter, & l'avoit guéri contre toute espérance. Le bruit de cette cure l'ayant fait appeler à la Cour pour donner ses soins à un Officier du Palais, qu'une maladie grave conduisoit au tombeau, il l'avoit également tiré du danger;

double ſervice qui lui avoit acquis plus de liberté & beaucoup d'eſtime. Ce fut d'après ſa réputation que nos Voyageurs eurent recours à lui.

M. Van-der-mur, c'étoit le nom du Hollandois, écouta d'autant plus volontiers leur priere, que déſirant ſavoir qui étoient ces Voyageurs & d'où ils venoient, il trouvoit, en les ſervant dans la perſonne de leur Chef & en les voyant familiérement, l'occaſion la plus favorable de ſatisfaire ſa curioſité. Il alla voir Baptiſte, & il lui parla de ſon mal en homme éclairé. Il le flatta de l'eſpoir de le guérir s'il vouloit ſuivre ſes conſeils, & gagna ſi bien ſa confiance, que l'ayant aſſuré qu'il ſeroit mieux à terre que ſur la barque, & lui ayant offert un lit dans ſa propre chambre, où il pourroit, lui dit-il, l'avoir ſans ceſſe ſous les yeux & lui donner tous ſes ſoins, le malade accepta ſa propoſition avec

reconnoiſſance, fit ce que le Médecin déſiroit de lui, & ſe remit entiérement entre ſes mains.

Baptiſte ne s'en tint pas là. Honteux d'avoir réſiſté à la voix de ſes parens, attendant, pour revenir auprès d'eux, qu'il fût entiérement rétabli, ſentant auſſi peut-être que ſa maladie ſeroit longue ou funeſte, &, dans le cas où il ſuccomberoit, ne voulant pas que ſes enfans fuſſent témoins de ſa mort, il prit la réſolution étrange de faire repartir la barque, & de reſter ſeul à Saméa. En conſéquence il les fit appeler auprès de lui. Il leur annonça ſa volonté, & leur enjoignit de s'en retourner directement à la Colonie.

» Partez, mes enfans, leur dit-il; nos affaires de commerce ſont à peu près terminées. Vos ſoins me ſont inutiles ici; ceux de M. Van-der-mur me ſuffiſent. Je m'en promets d'heureux

effets ; mais la maladie qui m'afflige ; ou du moins ma convaleſcence, peut avoir un terme éloigné, & je ne ſçaurois eſpérer de m'embarquer de long-temps. Cependant une trop longue abſence ne manqueroit pas d'alarmer nos chers parens & votre mere. Allez donc les dérober à ces cruelles inquiétudes ; &, ſans leur parler de l'état où je ſuis, dites-leur que mes affaires me retiennent à Saméa, où vous ne devez pas tarder à venir me reprendre pour me ramener dans ma famille «.

En vain ſes enfans, déſolés & baignés de larmes, lui firent des repréſentations ſur les dangers qui pouvoient ſuivre l'ordre qu'il leur donnoit. Il avoit pris ſon parti. Son caractere inflexible ne lui permettoit pas de changer de réſolution. Ses enfans furent forcés d'obéir, après avoir inſtamment prié M. Van-der-mur de

veiller assidument sur une tête si chere, & porté dans sa maison ce que leur tendresse inquiete avoit jugé plus convenable à la situation du malade. Nous verrons, dans la suite de ces Mémoires, quels effets eurent les soins du Hollandois, & quel fut le sort de Baptiste ; mais revenons à l'Isle inconnue, où les événemens, hélas ! les plus tristes, doivent fixer notre attention.

Quand les enfans de Baptiste se présenterent sans lui devant le Pere & Eléonore, nos parens, déjà fort inquiets à son sujet, furent alarmés de ne le pas voir ; mais ils le furent encore plus, lorsqu'on leur dit qu'il étoit resté seul des siens à l'Isle de Saméa. Notre mere ne put cacher son trouble ni retenir ses larmes. » Quelle raison assez forte, dit-elle, a pu l'arrêter loin de nous, lorsque ses enfans revenoient ? Pourquoi l'avez-vous

quitté ? «. Et quand on lui répondit qu'il reſtoit pour terminer certaines affaires, & que la barque n'étoit partie que ſur ſes ordres exprès & répétés, elle ſe plaignit douloureuſement de l'inſenſibilité de ſon fils ; puis regardant les voyageurs : » Ah ! dit-elle, ſi j'en crois mon cœur, ce n'eſt pas là la vraie cauſe de ſon ſéjour à Saméa «. Le Pere penſoit comme elle, & n'étoit pas moins affligé ; mais comme il ſavoit ſe modérer, & qu'il craignoit d'augmenter la peine de ſon épouſe en laiſſant voir ſon émotion, il fit ſemblant de prendre le rapport des voyageurs dans le ſens naturel qu'il offroit. Pour éloigner même les ſoupçons d'Eléonore, il s'empreſſa d'arrêter adroitement les interrogations embarraſſantes qu'elle leur faiſoit, en attribuant tout haut le ſéjour de Baptiſte chez les Indiens, au déſir trop ardent d'augmenter ſa fortune ;

motif qui paroiſſoit peu décent & peu réfléchi ; & pour prévenir toute explication, il renvoya les arrivans dans leur famille.

Mais en les éloignant de la préſence d'Eléonore, ſatisfait en apparence de leurs réponſes, il n'en étoit pas moins réſolu de les interroger ſecrétement ; & c'eſt ce qu'il fit le ſoir du même jour, après les avoir raſſemblés. » Mes amis, dit-il (en les abordant, & en leur voyant un air de triſteſſe & d'embarras qui perçoit dans leur maintien), mes amis, je viens vous demander les raiſons poſitives du ſéjour de votre pere à Saméa. Vous nous avez déjà dit que c'étoit pour y finir des affaires ; mais quelles ſont ces affaires ? c'eſt ce que vous ne nous expliquez point, & ce que je ſuis bien aiſe de ſavoir «. Les voyageurs, plus embarraſſés, héſiterent à lui répondre. Obligés par l'ordre de Baptiſte, de

taire ſa maladie, & dès leur enfance habitués à reſpecter la vérité, ils ne ſavoient ce qu'ils devoient dire, ni même s'ils devoient parler. Le Pere inſiſta ſur ce qu'il demandoit, & s'adreſſant particuliérement à Victor, l'aîné de la famille : » C'eſt de vous, dit-il, que j'attends la réponſe que je déſire. Pourquoi balancez-vous, mon fils, à m'apprendre ce que vous ſavez. — Pardonnez, je vous ſupplie, lui répondit Victor, ſi nous gardons encore le ſilence ſur une queſtion auſſi ſimple ; mais vous ſavez ce que nous devons à notre pere. Il nous a ordonné le ſecret, & nous lui avons promis de le garder. — Je louerois votre diſcrétion, répliqua le Pere, ſi c'étoit un autre que moi qui vous fît cette demande ; mais je ſuis en même temps le Pere & le Chef de la Société, & à ce double titre, j'ai droit à votre obéiſſance, puiſque votre pere lui-

même n'eſt pas diſpenſé de me la rendre. Vous avez pu, par ménagement, vous taire devant Eléonore; vous ne le devez pas avec moi «. Alors Victor, forcé de parler, lui fit le récit de la maladie de Baptiſte & de l'état où ils l'avoient laiſſé.

Cette nouvelle, que le Pere craignoit d'apprendre, fit ſur ſon cœur une vive impreſſion. Il blâma fortement l'imprudence de Baptiſte, & recommanda la diſcrétion à ſes enfans. » Je vous ferois repartir dès demain, leur dit-il, & j'irois moi-même à Saméa, ſi je ne craignois d'augmenter les ſoupçons & les alarmes de mon épouſe & de votre mere; mais vous devez y retourner dès que vous pourrez le faire ſans affectation. Un ſéjour de trois ſemaines ici vous ſera, je penſe, bien ſuffiſant. Préparez-vous à partir à la fin de ce délai. Si la bonté

céleſte nous a conſervé votre pere, & s'il oſoit s'offenſer d'un ſi prompt retour, vous lui direz qu'impatiens de le revoir, ſa mere & moi l'avons ainſi voulu «.

Lorſque le jour fixé pour le départ fut arrivé, & que les fils de Baptiſte prirent congé, le Pere les accompagna juſqu'à la barque, pour leur recommander très-expreſſément de ne s'arrêter à Saméa que le temps néceſſaire pour remercier les hôtes & les amis de Baptiſte, & pour le prendre à bord. » Penſez bien, leur dit-il, que nous allons compter les jours & les momens juſqu'à votre retour, & que vous acheveriez de nous plonger dans la plus affreuſe inquiétude, ſi vous tardiez à reparoître «.

Il revint enſuite pour conſoler Eléonore & Amélie, quoiqu'au fond il eût plus beſoin d'être conſolé lui-

même. L'idée de ſon fils malade, mourant peut-être dans une terre étrangere, l'obſédoit la nuit & le jour. Vainement il cherchoit à s'en diſtraire ; elle ſe préſentoit ſans ceſſe à ſon eſprit, & tourmentoit ſon cœur. Il étoit pourtant obligé de n'en rien faire paroître, & ſa peine, qu'il diſſimuloit, n'en devenoit que plus poignante.

Huit jours, qu'il croyoit néceſſaires aux voyageurs pour aller à Saméa & pour en revenir, ſe paſſerent dans cette inquiétude, qu'un reſte d'eſpérance adouciſſoit un peu ; mais quand ce temps ſe fut écoulé ſans que la barque parût, quand on vit pluſieurs jours encore ſe ſuccéder & finir dans une vaine attente, toute la famille fut en proie à la douleur, & celle du Pere étoit un ſupplice. Il ne ſe contentoit pas d'envoyer à l'obſervatoire pour épier le retour des voyageurs, il

y passoit lui-même la plus grande partie de la journée, & n'en descendoit qu'à la nuit. Cette sollicitude inquiete & paternelle, fut la cause du cruel désastre que nous allons rapporter dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE LI.

Accident qui arrive au Chevalier des Gaſtines ; ſa mort, ſuivie de celle d'Eléonore.

UN ſoir, le Pere, dont la vue s'étoit fatiguée à regarder long-temps le côté de la mer par où ſes fils devoient revenir, prit un petit nuage qui parut ſur l'horizon, pour les voiles de la barque. Comme il ne pouvoit pas diſcerner ce qu'il voyoit à cette diſtance, même avec la lunette, il crut qu'il le verroit mieux en montant ſur une crête plus élevée, qui l'approchoit de ſon objet. Le jour baiſſoit ; il n'y avoit pas de temps à perdre. Le Pere impatient ſe hâta d'y monter, malgré les repréſentations de Philippe & de

Henri qui l'accompagnoient. Il parvint au haut de la crête ; mais le nuage s'étant élevé, il reconnut son erreur ; & plein de triſteſſe, il ſe mit à même de redeſcendre. Cependant la lumiere devenant toujours plus foible & le chemin du retour en étant plus difficile, ſes deux fils voulurent le ſoutenir dans la deſcente, & il les refuſa. Hélas ! que n'avoit-il moins de confiance en ſes forces !

A peine a-t-il fait quelques pas, que dans un endroit ſcabreux & roide, ayant mis le pied ſur une groſſe pierre qui ne tenoit plus que par ſon poids au noyau de la montagne, cette pierre roule, & le Pere manquant d'appui, tombe tout à coup la tête la premiere à plus de trente pieds au deſſous, contre une pointe de rocher qui l'arrête dans ſa chute.

Philippe & Henri, glacés de crainte & pouſſant à la fois des cris de douleur,

se précipitent jusqu'à lui pour le secourir. Ils le trouvent couvert de sang, sans mouvement & sans connoissance. Que feront-ils dans cet horrible malheur ? s'arrêteront-ils où ils sont, pour lui donner les premiers soins qu'exige son état ? Mais ils manquent de tout ce qui pourroit lui être nécessaire, & la nuit s'obscurcit de plus en plus. Le porteront-ils dans sa maison ? mais il peut mourir en chemin, & d'ailleurs comment se présenter devant Eléonore ? Ils prennent le parti d'arrêter le sang en lui enveloppant la tête de quelques linges, & de l'emporter ensuite comme ils pourront. Ils déchirent leurs chemises pour en faire des compresses & des bandes, & lui mettant au plus vîte le premier appareil, ils le prennent entre leurs bras, & le voiturent ainsi doucement, mais en se hâtant néanmoins autant qu'ils peuvent.

Qu'on ſe peigne l'embarras & la douleur de ces deux tendres fils, du plus reſpectable & du meilleur des peres. Il n'étoit pas poſſible, il eût été même téméraire & dangereux de vouloir tenir caché l'accident funeſte qu'il venoit d'éprouver. Et quelle déſolation cependant ils alloient répandre dans toute la famille en le divulguant! quel coup affreux ils portoient au cœur ſenſible de la mere! Ils ne peuvent que former le deſſein d'entrer ſans être vus, d'appeler ſecrétement du ſecours pour viſiter les bleſſures du Pere & les panſer; & quand ils l'auront fait revenir à lui, de préparer adroitement Eléonore à recevoir la triſte nouvelle. Toutes ces ſages meſures furent inutiles.

Eléonore, inquiete de ne pas voir revenir ſon mari, avoit pris la réſolution d'aller, en ſe promenant, au devant de lui. Elle avoit prié de

Martine de l'accompagner, & ils sortoient ensemble de la maison, comme les deux freres, chargés de leur précieux fardeau, se présentoient à la porte. En ce moment Adélaïde entroit par hasard dans le sallon, avec un flambeau. Comme la porte extérieure étoit ouverte, la lumiere qui éclaira tout à coup une partie de la cour, rendit les deux freres visibles, & montra à Eléonore le Pere à demi mort dans les bras de ses enfans. A cet aspect terrible & inattendu, elle pousse un cri perçant, & tombe, comme frappée de la foudre, après avoir fait un vain effort pour se jeter sur le corps de son mari.

De Martine & les deux freres ne savent lequel du Pere ou d'Eléonore ils doivent plutôt secourir. Le danger est en quelque sorte le même des deux côtés ; ils ne peuvent suffire à les soigner en même temps : mais

Adélaïde & toutes les perſonnes de la maiſon, épouvantées du cri d'Eléonore, accourent en un moment, en apportant des lumieres. Chacun eſt ſaiſi de douleur & de crainte, en voyant l'état de nos chers parens; mais il ne ſuffit pas de les plaindre ni de s'abandonner à de vaines lamentations, il faut leur donner de prompts ſecours pour les rappeler à la vie. C'eſt ce que de Martine prit ſoin de repréſenter à tous les aſſiſtans.

Bientôt la nouvelle de ce double déſaſtre ſe répand dans la citadelle & dans le village. La plupart des Chefs de famille accourent tremblans & conſternés, & tous ſe déſolent en reconnoiſſant par eux-mêmes ce qu'ils ont à craindre pour les auteurs de leurs jours.

Cependant l'on porte Eléonore dans ſon appartement, & le Pere dans un autre; & tandis qu'Adélaïde & Dona Roſa

Rosa s'efforcent de rendre la connoissance à la mere, Henri, Philippe & de Martine s'occupent a visiter les blessures du Pere. Ils ôtent les bandes dont sa tête est enveloppée ; ils coupent les cheveux ensanglantés, & quand ils ont bassiné les parties offensées, ils trouvent que les tégumens sont déchirés en plusieurs endroits, & que le crâne est entamé au dessus & à côté de la tempe. De Martine consulté n'ose dire ce qu'il pense des suites de cette chute. Il déclare à la vérité qu'il n'apperçoit rien de mortel dans cette fracture, mais qu'il faut voir lever le second appareil pour pouvoir en parler plus positivement. L'on mit tous les moyens en usage pour tirer le Pere de son évanouissement ; mais ce ne fut que vers le point du jour du lendemain, qu'il revint à lui. Alors, ayant recouvré ses sens, éprouvant de vives douleurs, & se voyant dans son

lit entouré de toute sa famille, il demanda ce qui l'avoit mis dans l'état où il étoit; & pour lui en rappeler le souvenir, il fallut lui faire le récit de l'accident de la veille. Il s'informa si son épouse étoit instruite de ce malheur, & l'on fut obligé de lui apprendre la crise où l'avoit jetée la vue affligeante de son état. On lui dit qu'elle commençoit à reprendre ses esprits, & qu'on avoit évité de la mettre près de lui, de crainte d'augmenter le danger de la situation de cette femme sensible, en lui laissant voir son mari privé de sentiment, lorsqu'elle reviendroit à elle. Le Pere pria ses fils de le porter auprès d'Eléonore; mais on lui représenta qu'il étoit plus facile & moins dangereux de la porter elle-même auprès de lui; & c'est ce que l'on fit sur le champ, pour contenter également Eléonore, qui, en recouvrant la parole, avoit

inſtamment demandé qu'on la tranſportât dans la chambre de ſon mari.

Le Pere ne ſe diſſimuloit pas ce qu'on avoit à redouter des ſuites de ſa chute. Il en ſentoit mieux le danger qu'aucun de ſes enfans ; il vouloit pourtant avoir ſon épouſe pour témoin de ſon mal, non ſeulement parce qu'on déſire toujours d'être auprès de ce qu'on aime, & que c'eſt une douce conſolation dans les plus vives ſouffrances, mais parce que connoiſſant parfaitement le cœur de cette femme incomparable & l'excès de ſa ſenſibilité, il n'ignoroit pas que, ſéparée de lui, ſon imagination, qui voyoit au delà du péril, le lui repréſenteroit plus imminent qu'il n'étoit. D'ailleurs, comme il n'avoit rien perdu de ſon courage, il penſoit que la fermeté qu'il montreroit, ſe communiqueroit à l'ame d'Eléonore. Il ſe promettoit

de lui dérober de ſon mal tout ce qu'il en pourroit cacher.

Telles étoient ſes diſpoſitions, quand Eléonore entra dans ſa chambre, pâle, défaite, abattue, ſoutenue par deux de ſes fils, & ſuivie d'Adélaïde & de l'Eſpagnole. Elle avoit appris que ſon époux étoit ſorti de l'état cruel où elle l'avoit vu; qu'il demandoit à la voir; & ces heureuſes nouvelles, qui faiſoient luire à ſon cœur un rayon d'eſpérance, lui avoient donné la force de ſe rendre auprès du malade. Elle étoit bien réſolue de lui déguiſer la crainte qu'elle éprouvoit encore à ſon ſujet; mais lorſqu'elle approcha de ſon lit, & qu'elle vit ſon viſage meurtri, ſes yeux plombés & ſanglans, & ſes traits altérés par une fievre brûlante, elle ne ſut plus ſe contenir. Toute ſa réſolution ne put l'empêcher de répandre un torrent de larmes, &

de s'abandonner aux cris & aux ſanglots.

Le Pere voulut en vain la raſſurer par ſes diſcours. Le coup étoit porté. Il avoit pénétré juſqu'au fond du cœur, où il avoit attaqué le principe de la vie. Il lui prit ſoudain un grand tremblement ſuivi d'une ſueur froide. La fievre ſe déclara, & dès ce moment Eléonore prévit qu'elle ne ſurvivroit pas à celui qui poſſédoit ſa tendreſſe, & dont la perte étoit pour elle le plus affreux des malheurs.

Elle ſe fit dreſſer un lit tout près de celui du Pere, & en s'y mettant, elle lui dit : » Mon cher ami, je vous ai voué mon exiſtence & mes ſentimens juſqu'à la mort. Nous avons vécu toujours unis, toujours inſéparables. La mort ſeule rompra des nœuds que rien n'affoiblit jamais ; mais que dis-je ? la mort même ne nous ſéparera point. En tranchant votre

deſtinée, elle terminera la mienne. Si le Ciel diſpoſe de vos jours, j'eſpere de ſa bonté propice, que nous ſortirons enſemble de la vie, & que dans le même jour, la même tombe nous enfermera tous deux. Le Ciel entend mes vœux; c'eſt le plus ardent de mon cœur. J'ai toujours craint de reſter après vous; mais un preſſentiment dont j'accepte l'augure, me fait croire que je n'aurai pas à déplorer votre perte! «.

Le Pere crut devoir l'exhorter à ſe réſigner patiemment aux décrets divins. Il lui repréſenta l'inutilité de ſa prévoyance & de ſon affliction ſur ce qui devoit arriver. Du reſte, en s'attendriſſant ſur la derniere preuve d'amour & de dévouement que lui donnoit ſon épouſe, il lui témoigna combien il ſe trouvoit conſolé par ſa préſence.

» Vous ſavez bien, ajouta-t-il, ma chere amie, que nous ne ſommes pas

nés pour ne pas mourir. Soumis à la condition commune de tous les êtres vivans, il faut que nous rendions à la Nature ce que nous en avons reçu; mais en acquittant le tribut que tout mortel doit lui payer, nous n'aurons que des graces à rendre à la Providence. Aucun, peut-être, n'en reçut plus de bienfaits, & l'on en voit fort peu qui parcourent une si longue carriere «.

De Martine s'appercevant que l'entrevue & les discours de ces respectables vieillards leur causoit une émotion qui pouvoit leur être nuisible, les pria de se modérer & de garder le silence. Il fit sentir en même temps à leur nombreuse famille, dont l'affluence rempliſſoit & embarrassoit la chambre, qu'il convenoit, par la même raison, qu'il n'y restât que les personnes nécessaires pour les soigner; & ces avis prudens, quoique fâcheux,

furent exactement suivis. Les enfans qui ne demeuroient pas dans la maison du Pere, sortirent & s'en allerent pour ne rentrer qu'à leur tour ; & la mere se faisant violence, se tourna vers le côté de son lit le plus éloigné de celui du Pere, pour éviter de le voir & de lui parler.

Alors de Martine, profitant de la circonstance, avertit à voix basse ceux qui étoient dans la chambre, qu'il alloit lever l'appareil mis la veille sur les blessures du Pere, & prévint en même temps chacun de ce qu'il avoit à faire, tant pour l'aider dans cette opération, que pour distraire en ce moment l'attention d'Eléonore. L'on fit semblant d'arranger le malade pour lui donner une meilleure situation, & sous ce prétexte, on leva l'appareil sans qu'Eléonore s'en doutât ; mais le Médecin ne fut pas content de l'état des blessures, & il ne put cacher à

Henri, qu'il importoit de prévenir, qu'on n'en pouvoit tirer qu'un funeſte préſage. La ſuite des événemens ne juſtifia que trop ce malheureux pronoſtic. Malgré tous les ſoins & les remedes dont on put faire uſage, la fievre augmenta, l'état du malade empira viſiblement, & au bout de ſix jours il fut ſans eſpérance.

Nous ne devons pas oublier, dans ce triſte récit, deux circonſtances très-ſingulieres; c'eſt que la maladie & l'affoibliſſement d'Eléonore ſuivirent exactement les progrès de la maladie du Pere, & qu'après avoir l'un & l'autre paſſé ſucceſſivement d'un violent délire à une profonde léthargie, tous ces ſymptomes diſparurent le ſeptieme jour, pour faire place à ce calme des ſens, à cette raiſon lumineuſe qui caractériſerent toujours nos reſpectables parens; mais ce calme & cette raiſon étoient la derniere lueur

d'un feu qui consume, avant de s'éteindre, tout ce qui lui reste d'aliment, & qui ne paroît plus vif alors que pour s'évanouir sans retour.

Nos chers parens ne s'y tromperent point. Loin de se flatter de quelque espoir sur ce mieux apparent, ils jugerent qu'il étoit le signe avant-coureur de leur fin prochaine, & après nous l'avoir annoncé avec une sérénité digne de leur grande ame, ils se féliciterent mutuellement d'être arrivés au terme de leurs jours, & de sortir ensemble de la carriere de la vie. Cependant, vivement touchés de la douleur & de la désolation que leur perte alloit causer à toute la famille, ils ne se contenterent pas de consoler ceux de leurs enfans qui les entouroient, & de les exhorter à supporter avec courage & avec résignation le malheur qui les attendoit, ils voulurent aussi répandre les mêmes consolations

dans le cœur de tous les membres de la Colonie, &, en leur donnant leur bénédiction, leur faire leurs tendres adieux. Ils ordonnerent en conſéquence qu'on les avertît de l'état & de l'intention de leurs parens, & qu'on amenât auprès d'eux juſqu'aux enfans les plus jeunes. Mais le Pere faiſant réflexion que ſon appartement ne pourroit contenir l'affluence de tous les Inſulaires, & déſirant que perſonne ne fût privé de la derniere marque d'attachement qu'il leur vouloit donner, demanda là-deſſus l'avis d'Eléonore, & ils réſolurent enſemble de ſe faire porter hors de la maiſon, & dans un lieu ſpacieux & découvert, où tout le monde pourroit être admis, & où chacun auroit la liberté de les voir & d'en être vu.

Henri leur repréſenta triſtement le danger de ce tranſport dans un moment ſi critique; mais ſes diſcours

n'eurent point d'influence sur leur résolution. Après lui avoir répondu qu'il n'y avoit plus dans ce moment de danger à craindre pour eux ; & que l'opposition qu'ils trouveroient à leur volonté ne feroit que les affliger inutilement, Eléonore insista, & on lui obéit.

On les porta donc, avec toute l'attention & tous les ménagemens possibles, sur le préau de la citadelle, qu'ils avoient indiqué comme le lieu le plus voisin & le plus commode. On plaça leurs lits à côté l'un de l'autre, sous le feuillage de quelques arbres touffus, dont on épaissit l'ombre en y suspendant un pavillon ; & ils y étoient à peine arrangés, qu'on vit arriver successivement toutes les familles de l'Isle, dont les chefs éplorés menoient par la main ou portoient sur leurs bras leurs petits enfans, tandis que les grands les accompagnoient de l'air le plus triste.

Lorſqu'ils y furent tous réunis, le Pere les fit approcher ; puis faiſant effort pour parler : » Mes chers enfans, leur dit-il, voici le moment d'une ſéparation que depuis long-temps vous avez dû prévoir. Elle eſt dans l'ordre de la Nature. Votre mere & moi n'avons reçu la vie que pour la rendre à celui de qui nous la tenons. L'Auteur des êtres nous appelle à lui. Nous nous ſoumettons humblement à ſa volonté ſainte. Pourrions-nous murmurer de ce décret fatal, après tant de bienfaits dont il nous a gratifiés, & quand, dans ce jour même, il nous donne la plus touchante preuve d'affection ? Vous perdez votre pere & votre mere ; mais vous ne pouviez pas eſpérer qu'ils vivroient toujours, ni même ſi long-temps ; mais il vous reſte un Pere qui vous aime avec tendreſſe, & qui ne mourra point. Nous-mêmes, doux eſpoir ! nous ne

ceſſerons pas d'être ; nous ceſſerons ſeulement d'être viſibles à vos yeux ; & tandis que notre corps va retourner à la terre dont il eſt ſorti, notre eſprit, dégagé de cette dépouille groſſiere & périſſable, vivra ſans fin, & veillera ſur vous. Ne vous affligez donc pas avec excès d'un événement néceſſaire, & qui ne peut nous ôter rien qui mérite de juſtes regrets. Nous emporterons avec nous la conſolation de vous laiſſer auſſi heureux que vous pouvez l'être en ce monde, & d'avoir aſſis votre bonheur ſur la baſe la plus durable. Vous êtes un peuple de freres, une Société d'hommes unis pour vivre ſous des Loix juſtes, dont vous connoiſſez l'équité & que vous avez juré d'obſerver. La ſeule choſe qu'il nous reſte à vous ſouhaiter, c'eſt que vous viviez toujours d'accord, toujours fideles à ces Loix propices, toujours attachés à votre Chef, qui n'a d'auto-

rité que pour les maintenir. La seule chose que j'aye à vous demander, c'est que vous ne vous éleviez point contre cet ordre social qui vous protege & vous défend, & que vous ne pensiez jamais en savoir plus que la Nature qui vous l'a prescrit «.

La mere, qui s'étoit toujours montrée si tendre, & qui ne perdoit la vie que par un excès de sensibilité, parut dans ce dernier moment une créature céleste. Sa foiblesse avoit disparu. Supérieure à elle-même & maîtresse des mouvemens de son cœur, en laissant voir à ses enfans la tendresse qu'elle avoit pour eux & qui vivoit encore toute entiere dans son ame, elle eut la force de les encourager à supporter patiemment la séparation douloureuse qui se préparoit; elle exhorta sur-tout ses filles à ne pas se laisser abattre par ce malheur. » Ah! gardez-vous, leur dit-elle, de

vous abandonner à une douleur ſans meſure. La raiſon & la Religion vous preſcrivent également de la modérer. Nous vous le demandons auſſi comme un effort que vous devez à nos exemples & à notre mémoire. Nous avons toujours vécu dans l'exercice de la juſtice, de la modération, de la bienfaiſance. Ne devez-vous pas eſpérer que nous en trouverons le prix dans le ſein de la juſtice & de la bonté ſuprême ? Ne vous affligez donc pas ſur le ſort qui nous attend, puiſqu'il eſt ſi digne d'envie. Ne vous affligez donc pas, quand la faveur du Ciel me dérobe au malheur de pleurer mon époux, & aux infirmités croiſſantes d'une triſte vieilleſſe. Nous allons jouir d'une paix & d'un bonheur ſans nuages. Que des gémiſſemens & des regrets trop amers ne viennent pas troubler ce doux repos. C'eſt ici la derniere priere que nous vous faiſons. N'oubliez jamais

ces paroles, & ſouvenez-vous que l'ame de vos parens vivra toujours & ne ceſſera point de vous aimer «.

Le Pere dit à Henri : » Mon fils, vous allez être revêtu du pouvoir ſouverain. Souvenez-vous qu'il ne vous eſt donné que pour faire le bonheur de votre peuple. Faites régner les Loix, & vous goûterez la douce joie de le voir heureux. Je ne vous dirai pas d'être bon ; mais je vous exhorte à être juſte. La juſtice doit être la bonté des Rois «. Il lui témoigna enſuite le regret de n'avoir pas vu revenir dans l'Iſle les Inſulaires abſens, & lui dit que c'étoit le ſeul qu'il emportoit dans la tombe. Il lui recommanda les Européens, & le pria de les regarder comme Citoyens de l'Iſle, & de les doter d'une propriété pareille à celle des autres. Il exhorta Wilſon à ſe plier aux Loix & aux

mœurs de la Société qui l'avoit reçu dans ſon ſein, ſans chercher à lui en faire déſirer d'autres. Il aſſura de Martine de l'eſtime & de l'affection qu'il lui avoit inſpirée, & le pria de demeurer toujours attaché aux vrais intérêts de l'aîné. Enfin il conſola Dona Roſa, en lui promettant, de la part de tous ſes enfans, & particuliérement de Henri, tous les égards du reſpect & les ſervices de l'amitié.

Eléonore preſſa ſes filles de ſuivre toujours ſes exemples & ſes leçons. Elle leur recommanda d'aimer leurs freres, leurs maris, leurs enfans, & d'entretenir la paix & l'union dans leurs ménages. Elle dit à l'Eſpagnole, qu'elle l'avoit miſe dans ſon cœur au rang de ſes propres filles; qu'elle la laiſſoit avec elles comme avec ſes ſœurs, & qu'elle reſteroit également gravée dans ſon ſouvenir. Elle finit par lui ſouhaiter le ſort heureux que

méritoient ſes vertus & ſon aimable caractere.

Le Pere & Eléonore ſe ſentant affoiblir de plus en plus, implorerent ici l'aſſiſtance du Ciel avec la ferveur la plus pieuſe, & toute la famille ſe mettant à genoux, joignit ſes prieres aux leurs.

» O bonté divine ! dirent ces vénérables vieillards, pardonnez-nous les erreurs & les fautes d'une longue vie, oubliez nos foibleſſes & purifiez-nous par votre grace «.

Après toutes ces aſſurances, ces tendres exhortations & ces touchantes prieres, le Pere voulut que chacun de ſes enfans vînt lui baiſer la main & recevoir ſes adieux & ſa bénédiction, & ils ſe préſenterent à la file pour cette triſte & touchante cérémonie. La main défaillante de ce reſpectable vieillard, & celle de la mere la plus adorée, employerent encore le

peu de force qui leur restoit à donner à ces enfans chéris une derniere marque d'amour. Ces chers parens leur serrant doucement la main, & les remerciant de leur affection & de leur obéissance, faisoient des vœux pour que le Ciel daignât leur accorder les vertus les plus nécessaires & le bonheur qui doit les couronner.

Le Pere se tournant ensuite vers son épouse, & lui prenant la main, lui dit d'une voix foible : » Chere Eléonore, chere amie de mon cœur, je sens que mon heure approche, & je vois à vos yeux que la vôtre n'est pas loin. Nous voici au dénouement de la scene de la vie, à ce moment si redouté de tous les hommes. Il est touchant, il est lugubre peut-être, mais il n'a rien d'affreux pour nous. Que dis-je? nous y trouvons une nouvelle preuve de la bonté divine. Combien d'époux tendrement unis ont en vain désiré de ne

pas ſurvivre à l'objet de leur amour ; & combien eſt petit le nombre de ceux à qui le Ciel a permis de ſortir enſemble de ce monde ! Il nous fait aujourd'hui cette rare faveur, comme pour nous détacher, par ce dernier bienfait, de toute affection terreſtre. Témoignons-lui donc la juſte gratitude que nous en avons, & conſacrons-lui nos dernieres penſées.... «.

» Eſprit éternel, ô Dieu puiſſant & bon, s'écria Eléonore, reçois les expreſſions & les vœux de nos cœurs !... reçois nos ames pénétrées de reconnoiſſance & d'amour, dans ton ſein paternel, & conſole ces enfans affligés du malheur qu'ils ont de nous perdre..... «. Fixant alors ſes yeux preſque éteints ſur le Pere, qui pouvoit à peine l'entendre : » Cher ami, lui dit-elle, recevez ici la derniere aſſurance de ma vive tendreſſe, & .... cher époux ! adieu.... je me meurs.... «.

Elle lui ſerra la main, & à l'inſtant même elle expira, tandis que le Pere pouſſant une voix plaintive, rendit le dernier ſoupir.

O ! qui pourroit faire dignement le tableau de la déſolation où ſe trouva dans ce moment toute la Colonie ? Qui pourroit dire ce qui ſe paſſoit dans tous les cœurs ? Juſque-là chacun s'étoit fait violence autant qu'il l'avoit pu, pour retenir ſes larmes & les accens de ſa douleur profonde ; chacun s'étoit efforcé de cacher une partie de la peine qui l'accabloit, pour ne pas troubler par des marques d'affection trop indiſcrettes, les derniers momens de parens ſi chers ; mais dès qu'ils eurent rendu l'ame, on vit les Inſulaires, on les entendit de tous côtés, s'abandonner aux pleurs, aux ſanglots, aux gémiſſemens, avec des plaintes ſi tendres, ſi touchantes, que l'homme le plus dur & le plus féroce

Mort du Ch.er des Gastines et d'Eléonore.

n'auroit pu s'empêcher d'y être ſenſible, & que Wilſon lui-même ſentit ſes yeux humides. Quelques-uns alloient ſe proſterner devant les corps du Pere & de la mere, & fondant en larmes, leur adreſſoient les diſcours les plus tendres; d'autres les regardoient long-temps avec un mortel ſaiſiſſement, puis, levant les yeux & les mains vers le Ciel, ſe plaignoient amérement à la Providence de ce qu'elle leur enlevoit à la fois l'honneur & la gloire de la Colonie, & la conſolation de leurs jours; d'autres, abîmés dans leur douleur, les mains ſur leurs yeux & la tête penchée, demeuroient immobiles & comme privés de ſentiment. Les plus âgés s'écrioient: » O Dieu! nous avons trop vécu. Pourquoi ne tranchois-tu pas nos jours plutôt que ceux de ces perſonnes incomparables? Accoutumés depuis tant d'années aux témoignages de leur

bonté, de leur vigilance, de leur affection, qui nous consolera de les avoir perdus? Où trouvera-t-on jamais des amis si fideles, des parens si soigneux, des Chefs si capables & si sages? Malheureuse Colonie! familles éplorées! quel coup affreux que celui qui vous frappe aujourd'hui «!

Les jeunes gens disoient: » Hélas! le Ciel n'a fait que nous les montrer. Nos peres ont eu du moins le bonheur de vivre long-temps avec eux. Il ne nous restera que le regret d'en avoir été privés, lorsqu'il nous étoit plus doux & plus utile de les connoître «.

Toutes les meres, jalouses de graver le souvenir de ces chers auteurs de la Colonie dans l'ame tendre de leurs jeunes enfans, les menoient jusqu'au lit funebre, & les élevant sur leurs bras, leur crioient d'un ton pénétré: » Mes amis, voilà les restes de notre Pere & de notre mere à tous,

de

de ces parens qui furent si bons & si nécessaires à tous ceux qui les connurent. Vous ne les verrez plus, hélas ! Mais n'oubliez jamais que vous les avez vus ; & quand vous serez en âge de comprendre ce qu'on vous dira de leurs vertus, imprimez-les dans votre mémoire, & faites-vous une étude constante de les imiter «.

Après que chacun eut ainsi donné un libre cours aux expressions de sa juste douleur, Henri, qui succédoit au Pere, & qu'on avoit reconnu pour Chef de la Société, donna les ordres nécessaires dans la circonstance. Il falloit d'abord s'occuper des derniers devoirs à rendre aux corps de nos chers parens. Henri ne pouvant pas le faire par lui-même, pria de Martine & Dona Rosa de vouloir bien se charger de ces soins officieux ; & ces fideles amis des respectables Chefs, honorés de cette confiance,

quoique très-affligés de la perte commune, promirent de s'acquitter de ces fonctions trop pénibles pour des enfans aussi sensibles que malheureux. Ainsi finit cette triste journée, qui devoit préparer la Colonie à de nouvelles larmes.

CHAPITRE LII.

Enterrement des deux Fondateurs de la Colonie ; leur éloge funebre ; monument qu'on leur éleve. Serment fait par Henri à son Peuple ; serment prêté par le Peuple à son Chef.

LES corps des respectables Chefs de la Société resterent trois jours exposés & le visage découvert sur un lit de parade ; & pendant tout ce temps-là, le concours des Insulaires, qui venoient pleurer & prier auprès d'eux, ne cessa pas un moment. Henri ne se dispensoit pas plus que les autres de ce pieux devoir, lorsque des affaires pressantes ne le retenoient pas ailleurs. Il ne connoissoit pas l'étiquette ; & la représentation, qui n'étoit

pas pour lui un dehors emprunté, ne l'empêchoit pas d'obéir aux ſentimens de la Nature, comme ceux-ci ne le déroboient point aux importantes fonctions de Chef de la Colonie. Il ne rougiſſoit pas de céder aux mouvemens de la piété filiale ; mais il ſavoit, lorſqu'il le falloit, la faire céder à ſon tour à ſes premiers devoirs.

Il conſulta de Martine ſur l'exécution d'un deſſein qu'il avoit formé. C'étoit de dérober les reſtes de nos parens à la corruption, en les embaumant. De Martine, inſtruit des procédés que les Anciens & les Modernes ont employés pour embaumer les corps, lui dit que non ſeulement la choſe étoit poſſible, mais qu'il ſe croyoit en état de le ſatisfaire à cet égard ; & cette réponſe flatta le cœur de Henri d'une douce eſpérance. Il lui ſembloit qu'on alloit lui rendre, en quelque ſorte, ceux que la mort

venoit de lui enlever. Il s'empreſſa d'ordonner qu'on portât à de Martine les choſes néceſſaires à cette opération. En conſéquence toutes les poudres aromatiques, les baumes liquides, les différentes drogues que celui-ci demanda, lui furent abondamment & promptement fournies ; & l'embaumement, qui dura ſix ſemaines, eut tout le ſuccès que les ſoins aſſidus & l'habileté de l'opérateur pouvoient faire eſpérer.

Cependant, Henri régloit les préparatifs & l'ordre des funérailles de nos parens. Il concertoit avec Philippe & Vincent, le plan d'un monument funebre qu'il ſe propoſoit de leur élever. Il indiquoit la ſolennité de certains jours de prieres publiques. Il preſcrivoit un deuil général pour la Colonie, qui ne ſe bornoit pas à la forme ni à la couleur des habits ; mais qui étendoit ſa ſévérité juſqu'aux repas

& aux récréations. Le deuil étoit d'un an ; les habits devoient être d'une étoffe groſſiere & brune, les repas ſimples & modiques. Tous feſtins, tous plaiſirs bruyans étoient défendus. Le véritable deuil ſe portoit dans le cœur ; mais on ne vouloit pas & il ne convenoit point que rien démentît à l'extérieur cette triſteſſe profonde. Des enfans tendres & reconnoiſſans pourroient-ils, hélas ! trop manifeſter les ſenſibles regrets qu'ils doivent à un bon pere & à une digne mere ? Les ordres de Henri furent ponctuellement & fidélement exécutés.

Quand le jour de l'enterrement fut arrivé, tous les Inſulaires, avertis du moment de la cérémonie, du rang qu'ils y devoient prendre, & des fonctions que chacun devoit y remplir, ſe rendirent en habits lugubres, ſur le préau de la citadelle, où les corps des deux Fondateurs étoient expoſés.

Alors ces corps vénérables, placés dans une biere de bois de cedre, qu'on avoit renfermée dans un cercueil de plomb couvert d'un drap mortuaire noir & blanc, furent mis sur un char tiré par quatre chevaux, également couverts de houſſes noires & blanches. Les chevaux prirent à pas lents le chemin de l'eſplanade. Henri, que ſoutenoit de Martine, marchoit derriere le char, à quelques pas de diſtance, d'un air pénétré, la tête baiſſée & les yeux noyés de pleurs. Toute l'eſcorte le ſuivoit dans un ſilence qui n'étoit interrompu que par des gémiſſemens.

Parvenu juſqu'au bout de l'eſplanade, le char funebre s'arrêta devant l'autel, où l'on deſcendit le cercueil. Toute la troupe des Inſulaires l'environna, & l'on commença les prieres pour les défunts. Henri fut encore obligé, par le devoir de ſa place,

d'exercer, dans ce triſte moment, les fonctions de Pontife de la Colonie. Il devoit l'exemple du courage ; il rappela ſa fermeté, & faiſant taire ſa douleur, que les larmes & les ſanglots de l'aſſemblée renouveloient malgré lui, il s'acquitta de ſon auguſte miniſtere avec la plus grande décence & la plus tendre piété.

Au milieu du ſervice, le Pontife Roi ſuſpendit les prieres, pour faire en peu de mots l'éloge funebre des deux Fondateurs. Il monta ſur le marche-pied de l'autel, ſe tourna vers l'aſſemblée, &, pouſſant un grand ſoupir, après avoir gardé quelque temps le ſilence, les yeux baiſſés, il dit :

» Mes freres, mes concitoyens, mes amis ; quel touchant, quel triſte devoir que celui qui nous réunit ici ! & qu'il eſt pénible celui que j'y remplis en ce moment ! Au lugubre appareil

qui frappe nos regards, & à la profonde affliction qu'on voit ſur tous les viſages, il n'eſt aucun de nous qui ne ſente plus vivement la perte qu'il vient de faire, & la cruelle ſéparation qui va ſe conſommer. Mais combien peu, j'oſe le dire, ont parfaitement connu toutes les vertus de ceux qu'ils pleurent, & l'étendue de leur eſprit, & la profondeur de leurs connoiſſances, & les tréſors inépuiſables de leur bonté, & la hauteur de leurs ames ſublimes !

» J'ai eu le bonheur de les voir & de les entendre plus ſouvent que nul autre, & rien ne peut ajouter à l'idée que je m'en ſuis faite. Hommes, époux, parens, Chefs de Société, ils ont rempli, dans tous ces états, tous les devoirs que la Nature, la Religion & la Politique leur preſcrivoient. Les Mémoires que le Pere nous a laiſſés comme un précieux héritage, ſont un

monument authentique de leurs vertus civiles & domeſtiques. Avec quelle ſoumiſſion & quelle reconnoiſſance ils ont reçu les avis & les conſeils de leurs parens ! avec quelle exactitude & quel zele ils ont ſuivi leurs volontés ! avec quelle candeur & quelle innocence ils ont paſſé leur jeuneſſe dans une Société dépravée ! Qui montra jamais plus de conſtance dans l'adverſité, plus de reſſources dans le beſoin, & plus d'ardeur pour le travail ? Quels époux furent jamais plus unis, plus tendres, plus prévenans & plus ſoigneux l'un pour l'autre ? Où vit-on des parens plus attentifs, plus vigilans, & qui ayent chéri tous leurs enfans avec tant d'affection ? Enfin, où verra-t-on ailleurs des Chefs de Société plus inſtruits, plus juſtes, plus bienfaiſans, & plus empreſſés à faire régner l'ordre, la concorde, la paix parmi leurs ſujets, à les faire

jouir de tous leurs droits d'hommes & de citoyens, à les rendre aussi heureux qu'ils peuvent l'être ?

» Et c'est ici, mes freres, que vous devez remarquer plus particuliérement les talens rares & le mérite incomparable du Pere, la raison profonde & éclairée de notre mere. Ils savoient, & ils vous l'ont appris, que l'homme est né pour vivre en société ; qu'il ne peut rien, ou presque rien, sans le secours & la force des autres ; que ses lumieres, ses droits, ses moyens, ses jouissances augmentent à mesure qu'il voit étendre ses relations, & que tout le bonheur dont il peut jouir sur la terre, il le trouve dans une Société policée, fondée selon les plans de la Nature.

» D'après ces connoissances, ils conçurent le hardi, le généreux dessein de composer de leur famille une pareille Société, de réunir toutes les

volontés dans la perſonne d'un Chef, pour le bien commun & particulier, & en faiſant ainſi le bien de leurs enfans, d'aſſurer pour les ſiecles celui de leur poſtérité. Ce deſſein ſi magnifique, ſi grand, & ſi important à la fois par les ſuites qu'il devoit avoir, ils l'ont exécuté avec une conſtance & un courage inébranlables, avec le ſuccès le plus complet.

» Ouvrez l'Hiſtoire, & interrogez-la ſur la conſtitution & le gouvernement des Empires & des Républiques qui ne ſont plus. Jetez les yeux ſur les Etats qui ſubſiſtent encore, & vous verrez que leurs Fondateurs ont preſque tous méconnu les Loix proſperes de l'ordre ſocial, ou que leurs ſucceſſeurs les ayant mépriſées pour y ſubſtituer des Loix humaines & arbitraires, les abus, les vices, les déſordres produits par ces erreurs, ont cauſé les malheurs & les révolutions

de ces Etats, ou qu'ils préparent leur décadence & les amenent à leur ruine. Graces aux soins de nos Fondateurs, nous pouvons éviter un pareil sort.

» Que serions-nous, mes amis, dans ce coin de terre, séparés des grandes Sociétés, si, contens de nous avoir donné la vie & les moyens de la subsistance, nos respectables parens n'avoient pas étendu les soins de leur prévoyance sur le sort futur de l'Isle; si chacun de leurs enfans, dans une entiere indépendance, ne vouloit prendre pour regle que les caprices de sa volonté; si toutes les familles, formant autant de petites Républiques, détachoient leurs intérêts de celui des autres, & si elles ne reconnoissoient pas un supérieur pour être le lien des volontés & des intérêts communs, pour faire parler & maintenir les Loix? Nous ne formerions pas un Peuple. Comme nos malheu-

reux voisins, nous ne serions bientôt qu'une horde sauvage. A mesure que les liens de la parenté se relâcheroient, l'affection & les égards, qui attachent chaque individu à un autre, chaque famille à une autre, tomberoient, & l'anarchie s'étendant sur toute la Colonie, y feroit croître le désordre & la désolation qu'elle traîne toujours après elle. Que serions-nous enfin, si notre constitution n'étoit pas fondée sur les Loix immuables de l'ordre naturel? Une Société comme tant d'autres, où la cupidité, favorisée par l'ignorance, viendroit égarer le Gouvernement, où l'intrigue & la rapacité feroient impudemment d'immenses fortunes, où la vénalité & la corruption porteroient la gangrene & la mort jusqu'au cœur de l'Etat «.

Henri descendit ici de l'autel, s'avança jusqu'auprès du cercueil, & lui tendant les bras, après s'être

incliné profondément devant lui, il reprit ainſi :

» O ! chers & reſpectables auteurs de nos jours & de notre proſpérité ! Chefs inimitables & ſans modele ! que d'obligations vous avez impoſées à nos cœurs reconnoiſſans ; & quels exemples vous nous laiſſez ! Qui de nous pourroit oublier ce que vous avez fait pour lui, & ſe retracer votre idée ſans être ému juſqu'au fond de l'ame ? Non, jamais, jamais nous ne perdrons le ſouvenir de vos ſoins paternels, de vos bienfaits, de cet amour ſi tendre que vous aviez pour nous, ni des ſages conſeils que vous nous avez donnés. Point de membres de la Société, qui ne les ait gravés dans ſon cœur, qui ne ſe faſſe un devoir de les tranſmettre à ſes enfans, pour en étendre la mémoire juſqu'aux dernieres générations, & qui, en leur racontant les événemens de votre vie

& tous les faits mémorables dont elle eſt pleine, ne prenne plaiſir à les inſtruire de ce qu'ils vous devront un jour.

» En nous exhortant à obéir aux Loix, vous m'avez recommandé de les faire exécuter & d'être toujours juſte. Elevés ſous vos yeux, formés par vos leçons, pourrions-nous, hélas! nous en écarter ? Pourrions-nous vouloir troubler cette Société qui vous fut ſi chere, & ſur laquelle vous veillez encore, du ſéjour heureux que vous habitez ? J'oſe croire qu'il n'eſt aucun de nous qui ne leur ait voué dans ſon cœur la plus grande ſoumiſſion, qui ne ſe regardât comme coupable envers vous & envers le Ciel, s'il venoit à les tranſgreſſer. Quant à moi, ô mon Pere! dont j'implore ici l'aſſiſtance, chargé de la pénible tâche de gouverner après vous ce nouveau Peuple, je me conſacre tout entier à faire

obſerver ces Loix qui le protegent, & je fais, en votre préſence, le ſerment ſolennel de n'uſer du pouvoir qu'elles me donnent, que pour défendre les droits, la propriété, la liberté de chaque citoyen, que pour maintenir l'ordre, le bonheur & la paix dans la Colonie «.

Après ce diſcours de Henri, qui fit couler de nouveaux pleurs des yeux de l'aſſemblée, tous les chefs de famille ſortirent de leurs places & vinrent ſe ranger devant lui, pour lui rendre un hommage public & lui prêter ſerment de fidélité, tant pour eux que pour leurs femmes & leurs enfans. Ils le firent en mettant la main gauche ſur leur cœur, & en poſant la droite ſur le code des Loix, qu'on avoit eu ſoin de porter pour cette cérémonie. Voici la formule du ſerment qu'ils prononcerent à haute voix.

» Vous, que la Loi nous donne

pour Souverain, & dont nos cœurs auroient fait choix si elle nous l'eût permis, nous vous reconnoissons au nom & comme représentans du peuple de cette Isle, pour Chef suprême de la Société. Persuadés que vous suivrez vous-même ce que la Loi vous prescrit, nous mettons en vous toute notre confiance ; nous promettons de vous obéir, de contribuer en tout temps, de nos biens & de nos personnes, à rendre votre protection toute puissante pour faire régner l'ordre & la justice, & nous vous jurons solennellement la fidélité la plus inviolable «.

De Martine & Dona Rosa vinrent prêter à leur tour le serment d'obéissance & de fidélité entre les mains du nouveau Chef, qui promit de les regarder comme membres de la famille ; mais Wilson ne se présenta point. Il dit à Philippe, qui se trouvoit près de lui : Qu'il n'avoit pas

encore réſolu de finir ſes jours dans la Colonie ; qu'il étoit membre d'une autre Société à laquelle, loin ou près, il vouloit demeurer attaché. » A la bonne heure, lui répondit Philippe ; mais ſi vous ne voulez pas être compté parmi les membres de la Colonie, vous ne devez pas non plus eſpérer de participer à ſes avantages, & le Chef ni la Société ne vous doivent déſormais que les ſimples égards qu'exige votre qualité d'Etranger «. » Eh bien, ſoit, repartit Wilſon, ces ſimples égards me ſuffiſent. Je vis ſans crainte parmi vous ; mais toute propriété m'y deviendroit inutile, ou, pour mieux dire, embarraſſante. Je ne veux pourtant pas vous être à charge. Soit dans la guerre, ſoit dans le commerce, je vous ſervirai de mon bras & de mes conſeils : je crois que je puis payer ainſi l'hoſpitalité que vous m'accordez «.

Philippe ne répliqua pas ; mais il fut très-peu satisfait de cette affectation d'indépendance de la part d'un homme qui devoit tant à la petite Société, & qui se faisoit un droit de la bonté qu'elle lui montroit, pour mépriser ses bienfaits. Tous ceux qui l'avoient entendu prirent de son caractere une idée peu favorable ; mais ils garderent le silence ; & quant à Henri, il étoit alors trop occupé de ses fonctions importantes, pour arrêter son attention sur la conduite peu décente & sur les discours de l'Anglois. Il finit les prieres qu'on avoit interrompues ; puis, à la tête de tout le cortége, il accompagna les vénérables corps jusqu'au monument funebre où ils devoient reposer.

Ce fut là que toutes les plaies du cœur se rouvrirent, que toutes les douleurs se renouvelerent. Lorsqu'on descendit le cercueil dans le tombeau,

chacun des Insulaires crut perdre encore une fois ces parens si bons & si tendres. L'on n'entendit de toutes parts que des sanglots & des gémissemens, & le nouveau Chef, déchiré jusqu'au fond de l'ame par sa propre douleur & par celle des assistans, fut obligé de presser la fin de la cérémonie, pour se dérober à ce spectacle désolant, & s'arracher d'un lieu également cher & terrible à cette famille éplorée.

Que le triste souvenir de ce cruel moment, & que les larmes qui coulent encore de nos yeux en retraçant cette peinture, ne nous empêchent pas de remplir ici les pénibles fonctions d'Historien, & de parler du mausolée qu'on élevoit aux Fondateurs.

Ce monument, auquel on devoit joindre une longue suite de monumens semblables, qu'on se proposoit

d'élever à la mémoire de tous les bienfaiteurs de l'Isle, & qui n'étoit pas encore bien avancé quand les corps des Fondateurs y furent portés, étoit placé en avant & au côté droit de l'autel & de la pyramide, à cent pas de celle-ci. Il ne consistoit alors que dans des fondations élevées de quatre pieds au dessus de terre : commencement d'un édifice sépulcral, dont la forme intérieure, demi-circulaire, considérée du milieu de l'esplanade, comprenoit trois entre-colonnemens du péristile qui le précédoit.

Les dimensions de cet édifice, achevé depuis, sont pour le mausolée trente pieds de hauteur du sol jusqu'à la voûte, vingt-cinq pieds de largeur, prise parallelement à la longueur du péristile, & seize pieds de profondeur, du seuil de l'entrée jusqu'au point de l'intérieur du mur le plus éloigné. Le péristile a vingt-quatre

pieds de largeur, & ſa longueur, proportionnée à la largeur du mauſolée, doit s'étendre & devenir une longue galerie à meſure qu'on bâtira d'autres monumens à côté de celui-ci.

L'entrée du mauſolée eſt décorée de quatre colonnes, ou plutôt de quatre palmiers, accolés deux à deux; & quatre autres colonnes figurées en palmiers, qui répondent aux premieres, ſoutiennent & décorent la partie antérieure du périſtile, qui eſt exhauſſé d'un pied & demi au deſſus du ſol. On voit au pourtour du mauſolée, ſix autres colonnes ſemblables aux premieres, dont le chapiteau ou plutôt les branches ſe courbant en ceintre vers le milieu de l'édifice, forment naturellement le lambris, & couvrent le tombeau des deux Fondateurs. Le fût des colonnes ou tronc des palmiers, ainſi que les branches, imitent le naturel par la couleur qu'on leur a donnée.

On apperçoit du dehors au centre du demi-cercle intérieur, le tombeau isolé. L'espace que laissent les colonnes entre elles, & celui qui se prolonge & s'étend derriere le tombeau, donnent passage à la vue jusqu'au fond du mausolée, & permettent ainsi de lire les inscriptions gravées sur des tables de marbre blanc, dont les murs sont revêtus dans les entre-colonnes.

Le tombeau, imité de l'antique, est de marbre noir. Il a en dessous la forme ronde d'une nacelle portée sur deux consoles, qui l'embrassent de chaque côté, jusqu'au bord du couvercle. Elles sont ornées de cannelures, & leurs bases, qui ont pour ornement des pieds de lion, posent sur un beau socle de breche d'Alep (*a*).

(*a*) Vincent & la plupart de ses fils, qui cultivent avec succès tous les Beaux-Arts, en cherchant soigneusement dans tous les

Ce

Ce ſarcophage, couvert carrément, ſert de ſupport au groupe des figures du Pere & de la mere. Elles ſont de la main de Vincent, & parfaitement reſſemblantes. L'Artiſte les a repréſentés debout, tournés du côté du périſtile & ſe tenant par la main, tandis qu'ils ſemblent tendre l'autre à ceux qui les regardent. On ne peut voir leur attitude & leurs traits, ſans reconnoître l'expreſſion de cette bonté majeſtueuſe qui brilloit ſur leurs viſages, & ſans être vivement ému de la tendre affection qu'ils paroiſſent témoigner encore à leur famille.

---

cantons de l'Iſle des matieres propres à la Sculpture, firent la découverte de pluſieurs ſortes de pierres & de marbres précieux, dont quelques-uns reſſemblent parfaitement aux marbres les plus eſtimés en Europe, & particuliérement à celui qu'on appelle breche d'Alep, qui vient des environs de cette ville de Syrie.

Le ſocle du ſarcophage poſe ſur une eſpece de ſtylobate (*a*), qui fait un ſoubaſſement large à ce tombeau, élevé de trois pieds au deſſus de quatre gradins de marbre blanc; & ce large ſtylobate porte ſur ſes angles autant de figures allégoriques avec leurs attributs reſpectifs. Celles qui ſe préſentent du côté de l'entrée, ſont la Juſtice & l'Agriculture; celles qui décorent les angles oppoſés, ſont le Commerce & l'Inſtruction.

La premiere tient un niveau d'une main & un ſceptre de l'autre. Elle preſſe du pied droit une hydre, dont les têtes renverſées & les langues pendantes annoncent les abois. La Cupidité aux mains crochues, l'Aſtuce couverte d'une peau de renard, l'Envie

(*a*) Terme de Sculpture & d'Architecture, tiré du grec, qui veut dire piédeſtal. *Note de l'Editeur.*

décharnée, dont un ſerpent mord le ſein, & la Fureur homicide, l'œil farouche & la bouche écumante, armée d'un poignard & d'un tiſon ardent, fuient les regards pénétrans de la Déeſſe.

Autour de la ſeconde, qui, d'une corne d'abondance, verſe les tréſors de Cérès & de Pomone, on voit des charrues, des vans, des herſes, des bœufs, des chevaux, des brebis, &c. Elle s'appuie ſur un olivier, ſymbole de la paix, qui lui eſt ſi néceſſaire.

La troiſieme, portant un caducée & une bourſe, emblêmes des traités & des échanges, eſt aſſiſe ſur une balle de marchandiſe, entre une charrue & une ancre, ſurmontée du chapeau de la Liberté. A ſes pieds paroiſſent un chameau chargé & une proue de navire.

La quatrieme, telle qu'on nous peint Minerve, inſtruit un jeune

adoleſcent, qui paroît écouter avec attention les leçons qu'elle lui donne. Il tient à la main un livre ouvert, dont la Déeſſe lui montre le titre, contenant ces mots écrits en gros caracteres : *Droits & devoirs de l'homme & du citoyen.* On lit ſur le dos de pluſieurs autres livres, placés aux pieds des deux figures : *Loix naturelles & civiles ; Cauſes des révolutions des Sociétés; Economie rurale & politique; les Aventures de Télémaque, fils d'Ulyſſe ; l'Ami des hommes*, &c. &c. &c. Autour du groupe, ſont répandus divers inſtrumens des Sciences & des Arts, & pluſieurs Cartes géographiques & céleſtes.

Le bas de l'entre-colonnement du fond, derriere le tombeau, offre une large peinture, qui montre dans une ſuite d'Allégories, que l'agriculture eſt la mere de la population, des Arts & des plaiſirs & qu'elle doit elle-

même sa naissance aux avances & aux travaux constans de l'homme instruit & laborieux.

On y voit un champ cultivé & séparé par un large fossé d'une lande stérile & déserte, qui s'étend dans le lointain jusqu'à des montagnes arides. D'un côté du champ, les sillons couvrent la terre; de l'autre, la herse les applanit. Un Laboureur y seme des grains; & sous ses mains prosperes, ces grains, comme les dents du dragon de Cadmus, produisent des hommes qui portent chacun le symbole d'un Art, & qui fournissent au cultivateur des compagnons & des secours. Cette nouvelle génération sort du milieu des glebes écrasées. Derriere le Laboureur, sont, dans de vastes corbeilles, les grains qu'il doit répandre, & tout auprès, les restes d'un repas qu'il vient de faire; des glands, des châtaignes, des noix, &c. productions naturelles &

ſpontanées de la terre vierge, & nourriture précaire de l'homme, avant qu'il eût forcé la terre à ſe charger de moiſſons.

A côté & ſur le même plan, on découvre une campagne riante, entremêlée de bois, de prés, de vignobles, de vergers, & embellie par les habitations éparſes des cultivateurs. Ici l'on voit flotter au gré du zéphyr, ſur le dos de la plaine, les blés déjà mûrs. Des troupes de moiſſonneurs armés de faucilles, s'empreſſent à les couper, les lient en gerbes dont ils font de grands tas; & de longs chariots, traînés par des bœufs, les portent juſqu'à l'aire où les coups redoublés du fléau les ſéparent de la paille. Là, ce ſont des Bergers couchés nonchalamment à l'ombre des ſaules ſur le bord d'un ruiſſeau. Ils font réſonner leurs chalumeaux & leurs muſettes de chanſons ruſtiques, tandis

que les bœufs, les taureaux, les géniſſes qui ſont ſous leur garde, paiſſent dans le bas de la prairie, bondiſſent ou s'ébattent en mugiſſant, & que les chevres & les moutons bêlans broutent le ſerpolet & le thim des collines. Plus loin & ſur le penchant des côteaux, des vendangeurs dépouillent de ſes fruits délicieux la vigne, qui ploie ſous le poids de la grappe ambrée, & les voiturent au preſſoir où coulent des flots de vin. Les ris folâtres & la joie douce & pure ſuivent par-tout ces hommes paiſibles, animent toute la ſcene, & ſe font voir ſur-tout dans les danſes qu'ils forment à la fin de la journée au retour de leurs travaux.

Au deſſus de cette peinture & ſur une table de marbre noir, eſt gravée en lettres d'or, l'épitaphe des deux Fondateurs. L'inſcription formée en gros caracteres, plus élevée que le groupe du ſarcophage, ſe voit du

milieu de l'esplanade, & ceux qui parcourent la galerie peuvent la lire facilement. Elle est conçue en ces termes :

De deux époux unis par le sort, par l'amour,
Au sein de ce tombeau sont les précieux restes.
Leurs travaux, leurs vertus célestes,
Ont fait de ce désert un fortuné séjour.

Fondateur généreux d'un Peuple leur ouvrage,
Législateur de leurs enfans,
Si ce Peuple est heureux & sage,
Il le doit à leurs soins tendres & bienfaisans.

Héritiers de leur nom, imitons leur exemple.
Vivons pour être vertueux ;
Et pour nous montrer digne d'eux,
Que ce tombeau pour nous soit désormais un temple.

CHAPITRE LIII.

Cérémonie de l'inauguration du nouveau Souverain de l'Isle ; discours prononcés à cette occasion. Grande fête agricole, & réjouissances publiques.

LE temps du deuil se passa dans un profond sentiment de tristesse. Henri, pendant ce temps-là, se contenta de gouverner la Colonie suivant les plans du premier Chef, & de la maintenir sans innover, dans l'état de prospérité où il l'avoit trouvée. Chacun s'occupa en silence de la culture de son domaine, & du soin intérieur de sa maison. La seule famille de Baptiste, dont les fils, revenus dans l'Isle, avoient ajouté à la douleur publique, en apportant la nouvelle de la mort

de leur pere, & qui, d'après ce malheureux événement, auroient dû, ce semble, se tenir plus retirés & plus circonspects, la seule famille de Baptiste franchit les bornes de la modestie & des égards qu'elle devoit respecter dans ces circonstances. Wilson, qu'elle avoit adopté & logé depuis peu chez elle comme un homme d'un rare mérite, lui ayant remis sous les yeux les profits considérables qu'elle avoit faits dans ses voyages précédens, sut la persuader d'en entreprendre de nouveaux pour se rendre toujours plus puissante. Elle céda sans prudence aux insinuations de cet Etranger, & fit plusieurs expéditions aux Isles d'Emoï & de Saméa; tant la soif ardente des richesses, & l'espoir de la satisfaire, peuvent écarter de la bienséance des esprits ambitieux & cupides.

Lorsque l'année du deuil fut révolue, les principaux de l'Isle assemblés,

prierent Henri d'ordonner la cérémonie de ſon couronnement, de fixer le jour de l'inauguration, & de permettre qu'en ce jour ſolennel les citoyens lui donnaſſent une fête, comme un témoignage de la joie que cet événement leur inſpiroit. Henri les remercia, & cédant à leurs déſirs, donna les ordres qu'ils ſollicitoient, nomma quelques-uns de ſes freres pour préſider aux fonctions importantes de cette auguſte cérémonie, & leur laiſſa la liberté de ſe faire aider dans leur miniſtere, par ceux de leurs fils ou de leurs neveux qu'ils jugeroient les plus propres à les ſeconder.

En conſéquence, le lieu fut choiſi ſur la partie de l'eſplanade la plus éloignée de la pyramide, le jour indiqué à un mois, & les préparatifs néceſſaires déjà concertés, furent faits ſoigneuſement & avec diligence.

Le matin du jour aſſigné, au

moment où le ſoleil parut ſur l'horizon, le canon des remparts de la citadelle annonça la ſolennité. Tous les Inſulaires au deſſus de quinze ans, vêtus d'habits uniformes de drap de coton blanc, avec des paremens & des revers de ſoie pourpre, & chauſſés en brodequins, s'aſſemblerent en armes ſur la place du village, ſe formerent par compagnies en troupe réguliere, & commandés par leurs Officiers, marcherent dans le meilleur ordre, drapeaux déployés & précédés d'une muſique guerriere, juſqu'à la porte du palais du Souverain de l'Iſle. En arrivant, ils étendirent leur front, firent différentes évolutions, & s'étant diviſés, ſe placerent en haie, depuis la porte du palais juſqu'à celle de la citadelle.

Henri ſortit peu de momens après, revêtu d'une longue robe de coton pourpre à plis ondoyans, bordée d'une

grande frange de soie blanche, nu-tête, & les cheveux flottans sur les épaules. Il étoit précédé de six de ses freres, Guillaume, Charles, Vincent, Philippe, Etienne & Joseph, qui portoient chacun sur les mains les ornemens de la royauté, couverts d'une étoffe de soie. Henri monta sur un char découvert, attelé de six chevaux, & les six freres s'étant placés à côté de lui, le char s'avança lentement du côté de l'esplanade, accompagné de la troupe militaire divisée en deux corps & suivie de tout le peuple, paré de ses plus beaux habits, qui faisoit retentir les échos d'alentour des cris de *vive Henri, notre Prince & notre Pere !*

Arrivé à l'endroit préparé pour la cérémonie, Henri descendit du char. Deux de ses freres le soutinrent par dessous les bras, pour l'aider à monter les gradins d'une sorte d'estrade faite

en amphithéatre, sur laquelle il devoit être couronné à la vue de tout le monde. Dès qu'il y fut monté, il se mit à genoux & fit à haute voix, à l'Etre suprême, une courte priere, où il lui demanda la force & la sagesse nécessaires pour s'acquitter dignement de ses pénibles devoirs. Quand il se fut relevé, Etienne & Vincent lui mirent sur les épaules un long manteau de satin blanc, bordé d'une frange violette. Philippe lui posa sur la tête une couronne d'argent, ornée d'épis de blé d'or entrelacés. Guillaume lui présenta pour sceptre une houlette; Charles lui donna successivement à tenir le manche d'une charrue, le code des Loix, & un encensoir, & Joseph lui ceignit un glaive. Les six freres s'étant réunis & l'élevant sur leurs bras, le placerent sur un trône, qui n'étoit autre chose qu'une pile

de gerbes, puis ils s'inclinerent devant lui pour lui témoigner leur respect & leur obéissance.

Philippe prenant ensuite la parole, lui dit au nom de tous & d'une voix élevée : » Souverain, ou plutôt Pere de ce Peuple, souvenez-vous bien des devoirs que vous vous imposez en vous engageant à le conduire. Les ornemens qui vous entourent & qui décorent votre front, vous les retracent vivement sous les symboles les plus simples. La houlette qui vous sert de sceptre, vous avertit que vous êtes Pasteur, & que vous devez veiller avec tendresse sur votre troupeau. Le trône de gerbes & la couronne d'épis, que votre puissance est fondée sur l'agriculture, & que votre gloire dépend de sa prospérité ; le manche de la charrue, que votre Peuple attend de vous l'exemple de l'amour & du respect pour ce premier des Arts ; le

code des Loix, que l'Art nourricier ne peut exiſter, non plus que la Société, s'il n'eſt protégé par la juſtice; l'encenſoir, que vous êtes pour ce moment Miniſtre de morale, Pontife de la Religion, & à ce double titre, chargé non ſeulement de maintenir les rites ſacrés, mais de montrer à vos ſujets le chemin des vertus les plus ſublimes, de porter leurs vœux au Ciel, & de lui rendre graces pour les bienfaits qu'ils en ont reçus; le glaive enfin (emblême du pouvoir que la Société vous donne, en vous faiſant le centre des volontés & des forces de tous), que vous devez tout employer pour protéger & défendre leurs perſonnes & leurs propriétés «.

Henri, de l'aveu de qui Philippe venoit de parler ainſi, remercia d'abord ſon frere d'avoir pris ſoin de lui rappeler ſes devoirs de Souverain, & le priant de lui dire toujours la

vérité avec cette franchiſe patriotique, l'aſſura qu'il l'écouteroit toujours avec autant de docilité que de reconnoiſſance. Enſuite voulant faire voir que ſon déſir le plus ardent étoit de ſe montrer digne du rang ſuprême où l'élevoit ſa naiſſance, il fit du haut du trône un diſcours à l'aſſemblée, ſur les intérêts qui doivent unir les Sujets & le Souverain.

» Je m'acquitte aujourd'hui, continua-t-il, d'une des principales fonctions de ma place, comme premier Inſtituteur, en vous remettant ſous les yeux le pacte indiſſoluble qui lie le Chef de la Société aux membres qui la compoſent. Le Souverain ne ſeroit rien ſans doute ſans la Société, puiſqu'il exiſte par elle & pour elle. Mais la Société elle-même ne ſçauroit ſubſiſter, diſons mieux, ne ſe formeroit pas, ſi elle n'avoit dans la perſonne du Souverain une autorité

consentie, assez puissante pour faire régner l'ordre & la paix dans l'intérieur de l'Etat, pour défendre les propriétés publiques & privées des attentats de la cupidité & de l'injustice armée. Mais elle ne parviendroit jamais à une grande prospérité, si, par la faute ou l'impuissance du Chef, les Citoyens ne jouissoient pas de la plénitude de leurs droits; si l'instruction qui doit les enseigner étoit nulle ou même insuffisante; si enfin, le revenu public & le patrimoine commun étoient mal ou abusivement administrés. En deux mots, point de Société sans Chef; point de Société prospere & durable, sans l'union intime des volontés & des forces privées dans sa personne.

» Il est donc indispensable que le Souverain montre une attention & une vigilance continue à remplir ses devoirs, & que les Sujets lui four-

niſſent les moyens de s'en acquitter d'une maniere convenable ; qu'ils lui payent exactement la part que la Souveraineté doit prélever ſur leurs revenus en raiſon de leur quotité ; enfin, qu'ils l'aident de leurs lumieres & de leurs bras toutes les fois que les circonſtances & le bien commun le demandent.

» Je n'inſiſterai pas, mes chers enfans, ſur ces devoirs réciproques ; puiſque l'inſtruction que vous avez reçue, & les Loix qui vous régiſſent, vous éclairent depuis long-temps ſur leur importance, & que vous ne pouvez douter que la ſûreté perſonnelle, la tranquillité publique & l'exiſtence même de la Société ne repoſent ſur cette baſe. Mais je vous conjure de vous en pénétrer vivement, & d'être toujours d'accord & d'intelligence avec celui qui vous gouverne, & je vous y engage par la conſidération de votre

propre intérêt, de celui de vos freres; & par le ſentiment de reconnoiſſance que vous me devez. Je n'ai pas les talens ſublimes de notre Pere; mais je ne lui cede en rien dans les ſentimens que j'ai pour vous. Mon Peuple ſera toujours le premier & le plus cher objet de mes affections. Je n'aſpire à d'autre bonheur qu'à celui de le rendre heureux; & toutes mes forces, tous mes talens ſeront employés à ce noble deſſein juſqu'à la fin de ma vie «.

Cette touchante exhortation, que l'accent du cœur & le geſte rendoient plus éloquente, fit couler de tous les yeux des larmes d'attendriſſement, & toute l'aſſemblée y répondit par de nouveaux cris de *vive Henri notre Pere.*

Au milieu de ces acclamations répétées, Henri deſcendit de ſon trône & de l'eſtrade, & ſe rendit à pied au champ royal, qui n'étoit pas éloigné,

avec tous ſes Officiers & ſuivi de la foule des Inſulaires. Là, s'étant mis à genoux, & proſterné la face contre terre, il remercia le Maître de tous les biens, au nom de ſon Peuple, des nouveaux fruits qu'il avoit fait croître, & lui en offrit les prémices; enſuite il ſe dépouilla de ſon manteau & de ſa longue robe, prit une faucille qu'on lui préſenta, & commençant la moiſſon, coupa une gerbe de blé, qu'il lia lui-même. Ses Officiers, armés de faucilles, ſuivirent à l'envi ſon exemple, & couperent les blés de pluſieurs ſillons. Tous les aſſiſtans mirent enſuite la main à l'ouvrage, de ſorte que le champ fut bientôt moiſſonné.

En ſortant du champ royal, Henri s'occupa d'une fonction non moins importante que celle qu'il venoit de remplir. Les jeunes gens des deux ſexes, en âge de devenir chefs de

famille, & dont les parens approuvoient l'union, s'étant assemblés tout près du champ pour demander au Souverain qu'il légitimât leurs accords, & les parens, qui l'avoient déjà prévenu de leurs intentions, l'ayant prié de bénir leurs enfans, il unit solennellement & avec beaucoup d'appareil ces jeunes couples; douce espérance de la Société présente, & présage flatteur de la prospérité des races à venir.

Cependant quelques Insulaires chargés des détails de la fête, préparoient & portoient sur l'esplanade un repas rustique, qui se trouva servi lorsque la cérémonie des mariages fut achevée & que les moissonneurs eurent fini leur travail. Il étoit dressé sur une table immense en fer à cheval, ombragée par de vastes pavillons ouverts de tous côtés. Henri, comme Chef & Pere de cette grande famille,

ſe mit au bout de la table ; les principaux de l'Iſle ſe rangerent à ſes côtés, & tout le reſte du Peuple y prit ſa place après eux. Le repas ſimple, mais abondant, ſe fit avec la gaîté la plus décente. L'affection qui lioit tous les convives, le lieu, les circonſtances épanouiſſoient tous les cœurs, animoient tous les eſprits. Ce fut un vrai feſtin de Patriarche.

On y chanta, en chœur, le bonheur des hommes qui vivent paiſiblement unis, ſelon le vœu de la Nature, ſur une terre qui récompenſe libéralement leurs travaux. On chanta le retour du printemps, paré de fleurs & de verdure, les délicieuſes ſoirées de l'été, la douce joie du Laboureur, en voyant la dépouille de ſes guérets remplir ſes granges, & les fruits variés de Pomone, & les doux préſens de Bacchus. De jeunes couples chanterent auſſi l'amour pur & chaſte,

charme de la vie de deux époux ; consolateur des peines, & soutien des familles.

Après le dîné, qui avoit commencé tard & que le plaisir avoit prolongé bien avant dans le jour, les convives, précédés d'une brillante musique, se rendirent dans un endroit spacieux & uni, revêtu d'une molle pelouse, où des danses vives & variées commencerent aussi-tôt. Henri ni Adélaïde ne danserent point ; mais Louis leur fils aîné, & sa sœur Elise, ouvrirent le bal à leur place. Tous les jeunes gens des deux sexes, exercés depuis le bas âge dans l'art agréable de se mouvoir en cadence au son des voix & des instrumens, se partageant en plusieurs bandes, firent preuve de légéreté, de souplesse, de grace & de précision dans leurs mouvemens.

Lorsque les contredanses ordinaires furent achevées, ils formerent entre eux

eux des ballets, où ils figurerent différens événemens de l'Hiſtoire de l'Iſle. Un danſeur & ſa compagne exécuterent d'abord un pas de deux, & repréſenterent par leurs attitudes, leurs geſtes & leur action, l'embarras & la peine de nos chers parens à leur arrivée ſur cette terre déſerte, leurs travaux, leurs voyages, leur union contractée en préſence du Ciel. D'autres retracerent l'avénement de la famille, ſa multiplication, & les occupations diverſes & continues de tous ſes enfans. D'autres enfin, la fuite de Baptiſte & de Guillaume, la rencontre des Negres ſauvages, & les guerres périlleuſes de la Colonie contre ces hordes féroces. Ces ballets parfaitement deſſinés, firent le plus grand honneur aux talens de Vincent, qui les avoit compoſés, ainſi qu'aux acteurs qui les avoient

exécutés avec beaucoup de nobleſſe & de vérité.

Tous les acteurs & les ſpectateurs ſe prenant enſuite par la main, pour marque d'union & d'égalité ſous un Roi juſte, formerent une vaſte enceinte, au milieu de laquelle étoient placés Henri & Adélaïde. Puis tournant en cadence autour de leurs Chefs, tantôt avec vivacité, tantôt d'un pas grave & lent, en s'inclinant quelquefois pour leur rendre hommage, d'autres fois en ſe diviſant pour ne former qu'une longue chaîne qui ſe dérouloit, ſe replioit, ſerpentoit, & dont les deux bouts venoient ſe rejoindre auprès d'eux & les renfermoit dans le cercle qu'elle décrivoit encore, ils offroient ainſi le tableau mouvant du cercle de la Société, dont le Souverain eſt le centre, & qui, interrompu & ſubverti par les

déſordres, ne peut ſe rétablir ni ſe réformer que ſous ſes auſpices & ſous ſes yeux.

Il étoit déjà nuit quand les danſes ceſſerent. Alors le canon avertit qu'on alloit jouir d'un autre ſpectacle. Des fuſées partirent du fond de l'eſplanade, & tous les yeux s'étant tournés de ce côté-là, l'on vit s'allumer ſucceſſivement toutes les parties d'un feu d'artifice, qui, au milieu de l'obſcurité, montroit une magnifique décoration.

L'ordonnance de ce feu, comme toutes les autres parties de la fête, étoit allégorique & relative à la protection dont a beſoin l'agriculture. Le théatre repréſentoit le penchant d'un côteau, ou plutôt un tertre qui contenoit un champ de blé, dont la moitié étoit encore ſur pied, & dont l'autre moitié déjà moiſſonnée offroit pluſieurs rangs de gerbes poſées debout.

On voyoit autour du champ différentes eſpeces d'arbres chargés de fruits ; & vers le haut du tertre pluſieurs ceps de vigne, dont les jets ſuperbes s'élançant juſqu'à la cime d'autres grands arbres, montroient à travers les feuilles leurs grappes pleines & pendantes.

Un petit fort triangulaire, conſtruit ſur le ſommet de la hauteur, avec autres deux petits forts placés ſur les côtés, & en avant du tertre, renfermoient entre eux le champ & les vergers, & leur ſervoient de défenſe. Les terraſſes de ces petits forts portoient chacun une aſſez grande pyramide. Celles qui faiſoient les deux coins du devant du théatre, tournoient ſur un pivot. La pyramide du fort le plus élevé étoit immobile. L'écuſſon des armes de l'Iſle (qui ſont trois gerbes d'or en champ d'azur), orné de palmes & de branches d'olivier, en décoroit la face antérieure. Deux

fontaines de feu jailliſſantes, accompagnées chacune de deux aigrettes lumineuſes, en garniſſoient les côtés, & le ſommet étoit couronné d'un globe plein d'artifice, ſurmonté d'un de ces grands ſoleils qu'on appelle gloire.

Dès qu'on eut tiré les fuſées qui partoient de derriere cette pyramide, d'autres fuſées préparées pour porter le feu à diverſes parties du théatre, s'élancerent du devant, & allerent allumer à vol de corde toutes les lances à feu qui le bordoient ou décoroient les pyramides, enſuite les blés du champ, les gerbes, les fruits & les feuilles des arbres. On vit en un moment tous ces objets briller de leurs couleurs naturelles. L'écuſſon des armes du Souverain, les fontaines & le grand ſoleil s'allumerent en même temps, & jeterent un grand éclat ſur toute la ſcene.

Alors une troupe de Sauvages, armés de maſſues enflammées, s'avancerent pour piller les fruits & brûler les moiſſons ; mais à leur approche, il ſortit, du milieu de l'écuſſon des armes du Prince, de nouveaux artifices, qui, volant horizontalement, mirent le feu à ceux des trois forts, d'où il partit auſſi-tôt des pots à feu, des bombes, des grenades, qu'on vit tomber de toutes parts ſur ces ennemis, & dont l'exploſion, la lumiere & le fracas étonnerent les ſpectateurs, charmés d'ailleurs de leur bel effet. Les Sauvages, obligés de reculer, revinrent encore à la charge ; mais accablés par un nouveau déluge de feux, ils tomberent & ils diſparurent. Enfin, en ſigne de victoire, pluſieurs trophées parurent à la fois en feu, & jeterent une multitude de gerbes de fuſées, qui terminerent le ſpectacle.

Henri ſe montra fort ſatisfait de

la fête. Il en loua l'ordonnance & l'exécution, en remercia tous les chefs de famille, puis s'en retourna dans le même ordre qu'il étoit venu. Les citoyens, qui l'avoient accompagné jusqu'au palais, s'en allerent gaîment & paisiblement chacun chez soi, le cœur plein de la plus douce confiance en leur Souverain, & se rappelant avec attendrissement toutes les preuves d'affection qu'il venoit de leur donner. Ainsi finit cette fête agricole & paternelle, bien digne de trouver place dans les annales de l'Isle.

CHAPITRE LIV.

Conduite répréhensible des Ardent ; leur caractere, leurs passions. Wilson, qui cherche à les rendre les instrumens de la vengeance qu'il médite contre Dona Rosa & le jeune Robert, & qui, pour en venir à bout, veut mettre la division dans la Société, flatte & gagne les Ardent, leur donne des conseils perfides, & leur inspire de funestes résolutions.

L'IMPARTIALITÉ que nous devons garder en rédigeant ces Mémoires, nous oblige de dire ici que les témoignages flatteurs de zele & de reconnoissance, donnés à Henri le jour de son couronnement, ne furent pas universels. Tous les hommes de la

nombreuſe famille de l'Ardent, en âge de ſe préſenter dans la Société, pluſieurs jeunes gens d'autres familles, ni l'Anglois Wilſon, qui leur étoient attachés, ne parurent point à cette fête. Ils avoient cru pouvoir s'en diſpenſer, ſous prétexte que les affaires de leur commerce les appeloient hors de l'Iſle. Ils en étoient partis quelque temps avant la cérémonie, & ſe trouvoient en mer lorſqu'elle eut lieu. Le même prétexte avoit empêché les chefs de cette maiſon de paroître aux funérailles des deux Fondateurs, & de garder la retraite & la modeſtie que le deuil de nos chers parens, & celui de leur propre pere, exigeoient d'eux particuliérement.

Cette étrange conduite avoit tourné ſur eux les regards du reſte des Inſulaires. Elle s'éloignoit trop de celle de la plupart des autres familles, & leur donnoit un exemple trop dan-

gereux, pour n'être pas remarquée & même censurée. On voyoit cette maison active, travailler avec une ardeur infatigable à sa fortune ; on voyoit tous les jours ses richesses grossir d'une maniere étonnante, & l'on étoit surpris & en quelque sorte honteux pour elle, qu'elle montrât si peu de modération après tant de succès. Quelques personnes la taxoient d'avarice ; d'autres la soupçonnoient d'être encore plus ambitieuse, fondées sur ce que les principaux de cette famille faisoient beaucoup de libéralités aux jeunes gens qu'ils vouloient s'attacher, & que cette affectation de libéralité tendoit à augmenter le nombre de leurs partisans.

Baptiste avoit eu l'administration supérieure des travaux & des revenus publics ; Victor, son fils aîné, en avoit la recette & le maniement. Tout cela lui donnoit beaucoup de crédit & des

émolumens considérables, qui, ajoutés aux revenus de ses biens fonds, soigneusement cultivés, & aux profits immenses d'un commerce très-actif, le rendoit le particulier le plus riche de la Colonie. Wilson n'oublioit rien pour donner à cette maison toute la splendeur & l'élévation qu'elle pouvoit acquérir, & il le faisoit, non par attachement pour elle, mais pour satisfaire les dangereuses passions qui régnoient dans son cœur, & remplir les desseins perfides qu'elles lui inspiroient. Il en avoit ourdi la trame avec le secret & la pénétration du fourbe le plus profond, & tout sembloit concourir à le favoriser.

En traçant ici le portrait de Wilson, d'après ses odieuses manœuvres & les écrits qu'on lui a trouvés, nous le faisons à regret ; mais ce qu'exigent de nous la vérité & l'instruction de nos descendans, nous font un devoir

de le peindre tel qu'il s'eſt montré.

Cet Etranger réuniſſoit en lui les qualités les plus nuiſibles à la Société. Il n'avoit aucun fond de morale ni de Religion ; il ne connoiſſoit de regles de conduite & de loix ſociales, que les conventions humaines appuyées de la force. Il penſoit que la différence du juſte & de l'injuſte n'exiſtoit dans l'idée des hommes, que d'après celle qu'en avoient faite les premiers Légiſlateurs ; que ceux-ci, qui connoiſſoient leur foibleſſe naturelle, & craignoient la méchanceté innée au cœur humain, profitant de l'aſcendant que leur éloquence & leur dextérité leur donnoient ſur les eſprits, avoient inventé le culte & les Loix, & les avoient établis pour aſſervir les opinions, & contenir les plus forts & les plus adroits, qui, ſans ces barrieres, poſées par une prévoyance artificieuſe, étoient en droit d'employer

à leur plus grand avantage la supériorité de leurs moyens. Il étoit aussi persuadé que, par l'institution de la Nature, tout étant commun à tous, & chacun ayant le droit de faire sa part la meilleure qu'il peut sans s'embarrasser des autres, ces conventions & ces loix ne lioient les hommes qu'autant qu'ils y consentoient, ou qu'une force majeure les ployoit à l'obéissance.

D'après ce malheureux système, enfant de l'orgueil & de la cupidité, chérement accueilli par l'ambition, & qui n'est encore, hélas ! que trop suivi, Wilson ne respectoit les Loix divines & humaines, ni l'autorité suprême du Souverain, que lorsqu'il trouvoit son intérêt à leur demeurer soumis. Il cherchoit d'ailleurs à s'y soustraire de tout son pouvoir, lorsqu'elles vouloient mettre un frein à ses passions indomptées. Le fond de

ſon caractere étoit un orgueil ſans meſure, qui, rapportant tout à lui, le rendoit un homme abſolument perſonnel. Choquer cet orgueil intraitable, s'oppoſer ou nuire à ſes déſirs, obtenir ſur lui des préférences, c'étoit allumer dans ſon cœur la jalouſie la plus vive, la haine la plus animée; c'étoit mériter de ſa part tous les traits de la vengeance.

Il n'avoit quitté furtivement ſes compatriotes, comme nous l'avons ſu depuis, & ne s'étoit réfugié aux Philippines, que pour ſe ſouſtraire à la peine que ſon orgueil injuſte méritoit. Il avoit voulu s'approprier, dans les dépouilles des Eſpagnols, une part plus conſidérable qu'il ne devoit prétendre. Les reproches du Commodore Anglois n'avoient eu d'autre effet que d'élever entre eux une vive querelle, où Wilſon s'étoit permis d'inſulter publiquement cet Officier, ſon ſupé-

rieur. Celui-ci l'avoit fait mettre aux arrêts, en déclarant qu'à leur retour en Europe ce manquement seroit jugé par un Conseil de guerre. Pour éviter le sort qui l'attendoit, le coupable ayant trompé ses gardes, étoit sorti de prison pendant la nuit, sous l'habit d'un Espagnol. Il avoit ensuite jeté à la mer ses vêtemens chargés de matieres pesantes, pour laisser croire qu'il s'y étoit jeté lui-même, & l'équipage qui l'avoit cru, l'avoit mis à terre sans le reconnoître, avec une partie des prisonniers.

A la vue de Dona Rosa, il s'étoit subitement passionné pour elle; & Don Pedro, qui lui ôtoit l'espoir de toucher le cœur de cette belle Espagnole, lui étoit devenu par-là si odieux, que quoiqu'il fût obligé de déguiser ses sentimens & qu'il s'efforçât de les cacher, il ne pouvoit souvent s'empêcher de les laisser paroître.

Il s'étoit ſecrétement ſervi de tous les moyens pour traverſer les prétentions & le bonheur de ſon rival ; & l'on a vu que celui-ci commençant à s'appercevoir de ſes pernicieux deſſeins, en ſuccombant à ſa maladie, l'avoit ſoupçonné d'être l'auteur de ſa mort. Ses ſoupçons, à la vérité, pouvoient être ſans fondement ; mais du moins ils laiſſent voir de quoi dès-lors on le jugeoit capable. Sa conduite poſtérieure ne les a pas rendus plus légers.

Wilſon avoit fondé de grandes eſpérances ſur la mort de Don Pedro, & il ſe félicitoit au fond du cœur, de voir tomber ainſi le ſeul obſtacle qu'il croyoit trouver à ſes déſirs. Mais fruſtré dans ſon attente, en remarquant l'horreur que ſa préſence inſpiroit à l'Eſpagnole, & reconnoiſſant qu'il tenteroit en vain de lui inſpirer d'autres ſentimens, le profond dépit qu'il

en conçut changea tout à coup l'amour ardent qu'il lui portoit, en une haine implacable. Un homme tel que Wilson, ne pouvant être heureux dans la personne qu'il aime, veut en faire tout le malheur. Il résolut donc de se venger de Dona Rosa, & il attendoit que le temps & les circonstances lui en fourniſſent l'occasion, lorsqu'il découvrit qu'il avoit un rival dans Robert, & crut s'appercevoir que les attentions & les vœux de ce jeune homme, vertueux & modeste, n'étoient pas reçus de l'Espagnole avec indifférence.

Ce n'étoit, quant à ce dernier point, qu'une imagination de la jalousie de l'Anglois, car le cœur de cette jeune personne resta long-temps fermé à de nouveaux sentimens de tendresse. Elle ne recevoit alors Robert que comme le fils de ses protecteurs, ne lui montroit que les complaisances

de l'amitié ; & Robert n'avoit encore fait parler que ſes ſoins & ſes empreſſemens, ſans avoir permis à ſa bouche d'expliquer plus clairement les ſentimens de ſon cœur.

Il ſeroit néanmoins bien difficile de ſe faire une idée de la haine & de la fureur dont Wilſon ſe ſentit animer contre Dona Roſa, & ſur-tout contre Robert. Il jura, dans le fond de ſon ame, de tirer une vengeance mémorable de ce qu'il appeloit un outrage, & il ne ſongea plus qu'à trouver & à préparer les moyens de ſe ſatisfaire. Cependant, comme Robert étoit fils du Souverain, chéri de ſes parens, eſtimé de la Colonie, & que, par ſes manieres & ſon caractere, Dona Roſa s'étoit attiré l'affection & le reſpect de tout le monde, il jugea devoir prendre de grandes précautions & uſer même d'artifice pour ne pas ſe compromettre.

Le caractere de Henri étoit celui d'une bonté ferme & conſtante. Exact à remplir ſes devoirs, ſévere à lui-même, il ſe montroit ſans défiance à l'égard des autres ; toujours indulgent pour leurs fautes, toujours prêt à les excuſer, s'ils en témoignoient le moindre repentir. Il s'étoit apperçu de l'amour de Robert pour l'Eſpagnole, & il ne l'avoit point déſapprouvé, lors même que celui-ci lui en avoit fait l'aveu & l'avoit prié de légitimer ſes démarches. Mais pour connoître ſi l'amour de ſon fils ne venoit pas plutôt de l'ardeur des ſens & de la fougue de la jeuneſſe, que d'une inclination fondée ſur l'eſtime, ſi ce n'étoit pas enfin une folle paſſion, il l'avoit mis à l'épreuve en ne lui donnant pas d'abord ſon conſentement, & en l'emmenant avec lui dans le dernier voyage qu'il avoit fait à Saméa. Mais Robert, toujours docile aux

volontés de ſon pere, s'étant ſoumis ſans réſiſtance à ce qu'il exigeoit de lui, Henri avoit été convaincu, par cette prompte obéiſſance, de la pureté des ſentimens de ſon fils, & il les avoit approuvés.

Ce conſentement de Henri étoit un ſecret entre le pere & le fils, qui n'eſt venu que long-temps après à la connoiſſance du public : cependant Wilſon, qui habitoit alors le palais du Prince, & qui épioit ſans ceſſe les démarches & les diſcours de Robert, avoit reconnu que ſon rival ne faiſoit pas ſa cour à l'Eſpagnole ſans y être autoriſé par Henri ; & cette découverte achevant de l'enflammer de courroux, lui avoit fait étendre ſes projets de vengeance contre la maiſon & l'autorité du Souverain, qui, tant qu'elle exiſteroit, ſeroit pour ſes eſpérances un obſtacle inſurmontable

Dans la poſition & les circonſtances

où étoit Wilson, c'étoit une chose bien affreuse qu'il cherchât à faire tomber les coups de sa méchanceté sur la famille de Henri, qui lui donnoit encore un asile, & où les chefs le traitoient, non pas comme un étranger, mais comme un enfant de la maison. C'étoit en même temps une hardiesse bien téméraire dans une Société, où l'ordre & l'union avoient régné jusqu'alors avec tant d'harmonie. Mais que n'ose pas tenter & se promettre un homme pervers, audacieux & opiniâtre, qui, dédaignant tous les principes d'honneur & de morale, ne connoît rien qui le retienne, ni qu'il doive respecter lorsque les passions commandent?

Wilson voyoit toutes les difficultés qui s'opposoient à ses projets. Mais loin de le décourager, elles ne servoient qu'à l'affermir dans sa résolution. Il n'en trouvoit que plus de

gloire & de satisfaction à les vaincre. Il fondoit l'espoir du succès sur la famille de l'Ardent, dont les richesses, le crédit & le caractere de la plupart des membres étoient propres à lui fournir les moyens qui lui manquoient. Il avoit observé qu'à l'exemple de Baptiste, leur premier Chef, les fils de cette maison nombreuse & puissante avoient tous, & particuliérement Richard, le second, un amour-propre excessif, qu'un rien blessoit profondément; qu'ils pardonnoient rarement à ceux qui l'offensoient, & que voulant prévaloir en tout sur les autres, ils étoient, par cela même, très-susceptibles d'envie, de jalousie, de cupidité, d'ambition, & devoient mettre autant d'obstination que d'activité dans toutes leurs entreprises.

Il s'attacha en conséquence à flatter ces esprits superbes, à leur offrir de nouveaux moyens de s'élever, à

leur inſpirer le goût des voyages, où il pourroit déployer à leur ſervice, leur diſoit-il, les connoiſſances & les talens qu'il avoit acquis dans la marine; à leur perſuader enfin qu'il leur étoit non moins attaché que néceſſaire; & il vint à bout de les gagner, de les mener, de les maîtriſer à ſa guiſe.

Il n'oſa d'abord leur propoſer rien de directement contraire à l'intérêt de la Colonie, ni à l'obéiſſance qu'ils devoient aux Loix & au Souverain. Il ſe contenta de les en détourner d'une maniere inſenſible; mais lorſqu'il eut bien connu tout l'aſcendant qu'il avoit pris ſur eux, il s'expliqua plus ouvertement, & il ne les trouva malheureuſement que trop diſpoſés à ſuivre ſes perfides leçons.

Il ne leur parla, dans les commencemens, que de l'intérêt de leur fortune, des ſpéculations qui pouvoient

l'augmenter, ne leur fit entrevoir que l'aise & les commodités qu'ils en retireroient. Il attendit à leur présenter d'autres considérations, que les succès de leurs entreprises & les jouissances du luxe, leur donnant une plus haute idée de leur mérite, & les portant à mépriser l'esprit de décence & d'égalité qui régnoit dans la Colonie, leur attirât quelque semonce de la part du Souverain. Il ne doutoit pas qu'une réprimande, faite même avec douceur, ne révoltât leur amour-propre & ne leur fît détester l'autorité qui l'offensoit. Il se réservoit de tirer parti de ces dispositions.

Ce que Wilson prévoyoit ne manqua pas d'arriver, & justifia ses espérances. A mesure que les Ardent devenoient plus riches, ils s'eloignoient de la simplicité de nos mœurs; ils avoient moins d'égards & de modestie; ils affichoient le luxe & l'ostentation;

tentation ; ils se montroient plus susceptibles ; ils devenoient insolens. L'on murmuroit de cette conduite. Henri, qui, dans sa place, ne pouvoit la tolérer sans montrer de la foiblesse, les fit appeler devant lui, & leur rapporta les plaintes qu'on élevoit à leur sujet ; il leur reprocha de n'avoir point observé les pieux usages que la décence exigeoit d'eux pour le deuil de leur Pere, & de s'être dispensés de paroître aux funérailles des Fondateurs & à la fête du couronnement. Il leur dit ensuite que de tels exemples ne pouvoient que scandaliser les gens vertueux, & porter le relâchement dans les ames foibles ; enfin il les exhorta, d'un ton doux & plein d'affection, à se comporter différemment. Mais ces remontrances, où la bonté paternelle du Chef se montroit à découvert, & où tout autre Citoyen que les Ardent eût trouvé de nouveaux motifs de le chérir, ne parut

à ceux-ci qu'une humiliation d'autant plus cruelle, que les préventions orgueilleuſes, qui les aveugloient ſur eux-mêmes, ne leur permettoient pas de penſer qu'ils l'euſſent méritée, & qu'ils ne pouvoient d'ailleurs témoigner au Souverain le vif reſſentiment qu'elle leur inſpiroit. Cependant ils lui répondirent, qu'ils n'avoient fait qu'uſer de la liberté que les Loix accordoient à tout Citoyen d'employer ſa perſonne & ſes propriétés à ſon plus grand avantage.

Henri leur répliqua, qu'à la vérité ils n'avoient pas manqué préciſément aux Loix, qui ne peuvent défendre que les actes viſiblement nuiſibles à la Société; mais qu'ils avoient manqué aux mœurs, c'eſt-à-dire, aux habitudes acquiſes d'après l'opinion générale & le ſentiment intérieur que chacun a des choſes d'honnêteté & de décence. » Les mœurs, ajouta-t-il, ſont

le ſupplément des Loix, & ne peuvent par conſéquent être jugées par les Loix. Les infractions graves faites à celles-ci, ſont des crimes qui doivent être punis par des peines juridiquement prononcées ; mais les manquemens eſſentiels & fréquens aux mœurs, ſont des vices qui encourent la perte de l'eſtime publique, & méritent, quand on les commet ſciemment, les remontrances & les avis charitables des Supérieurs «. Les Ardent, qui ne virent dans cette réprimande qu'un acte d'autorité purement arbitraire, ſe retirerent honteux & mécontens, ſe promettant bien de ne pas l'oublier.

En leur faiſant cette douce rémontrance, Henri avoit pris la précaution de n'avoir pas de témoins, pour ménager la délicateſſe & l'amour-propre de cette famille ; & elle avoit trop d'orgueil pour la divulguer : mais le cœur de Richard, plus ſuſceptible

encore que celui de ſes freres, étoit trop plein du ſentiment de cette injure imaginaire, pour ne pas chercher à s'épancher. Il alla ſur le champ trouver Wilſon, l'aborda le viſage encore ému, l'œil courroucé. Il lui rapporta ce qui venoit de ſe paſſer, &, par le ton & la maniere dont il lui fit ce récit, par les réflexions qu'il y ajouta, lui laiſſa voir à découvert tout le reſſentiment que lui & ſes freres en avoient conçu.

Wilſon eut une grande joie de cette nouvelle; mais il n'en fit rien paroître. Il n'en étoit pas au point où il vouloit arriver. Il loua la ſenſibilité de Richard, & celle de ſes freres dans cette occaſion, comme une marque non équivoque de leur délicateſſe, & de la nobleſſe de leur caractere. Cependant il prit un air de modération pour dire à Richard que, quoique le Souverain, en cenſurant leur conduite

domeſtique, excédât ſans doute ſes droits, il n'avoit pas eu peut-être intention de les offenſer; qu'il ne falloit pas juger par cette ſeule démarche de Henri, de ſa bonne volonté pour eux; qu'ils auroient d'autres occaſions de s'en aſſurer, & qu'ils devoient ſuſpendre juſque là leur jugement & leur colere. Que ſi, dans la ſuite, il ſe montroit contraire à leurs deſſeins, il faudroit alors convenir qu'il en prenoit ombrage, qu'il les jalouſoit, & vouloit arrêter le cours de leur proſpérité; mais que s'il les approuvoit, on devoit oublier ce qui venoit de ſe paſſer.

» L'attachement & la reconnoiſſance, ajouta-t-il, me lient à votre maiſon; & l'inclination particuliere que je vous porte, me fait embraſſer vos intérêts à l'excluſion de tout autre. Mon unique but eſt de vous être utile. Mes conſeils & mes ſervices ont pu vous en donner

une preuve; mais la suite vous montrera mieux ce que je veux faire pour vous.

» Par ses richesses & son crédit, votre famille est déjà la seconde de l'Isle. C'est beaucoup, mais ce n'est pas assez. Si vos freres veulent me croire, elle égalera bientôt celle du Souverain même, par sa fortune & sa splendeur; mais c'est par l'usage qu'elle en fera, qu'elle doit s'élever au degré de puissance & d'autorité qui lui manque. La considération & le pouvoir sur les esprits, sont une suite de la bonne opinion qu'on donne aux autres, des moyens & du désir qu'on a de leur plaire & de les servir. Ces moyens sont dans vos mains; employez-les à gagner le Peuple.

» Le juste sentiment que vous avez des grandes qualités qui vous distinguent du reste des Insulaires, vous a peut-être fait négliger le soin de caresser leur amour-propre, de les mettre

dans votre dépendance par vos manieres & vos largeſſes. Vous avez fait en ce genre des avances à quelques-uns ; mais ces attentions mêmes & ces libéralités ont excité l'envie de ceux qui n'en étoient pas l'objet. Appaiſez la jalouſie, flattez les paſſions, montrez-vous prodigues, perſonne ne vous réſiſtera. Vous ne ſerez pas ſeulement alors au deſſus de tous les reproches ; devenus, dans l'Iſle, le refuge & l'appui des petits & des foibles, accrédités & chéris au dehors, le Chef lui-même ſera forcé de vous ménager, de vous conſidérer, de ne rien faire en quelque ſorte ſans votre aveu. Et que ſavons-nous ce que cette conduite & les événemens vous préparent de grandeur ? Tel eſt le plan général de politique que vous devez tous ſuivre de concert, & avec une ardeur unanime.

Quant à ce qui vous regarde perſonnellement, je penſe que vous devez

ſonger à vous choiſir une épouſe, qui, en vous donnant un nouveau luſtre, puiſſe aſſurer le bonheur de vos jours. S'il m'eſt permis de lire dans votre cœur, je crois que la jeune étrangere ne vous eſt pas indifférente. J'ai vu ſouvent vos regards s'attacher ſur elle avec complaiſance. Rien de plus aimable que cette jeune perſonne, dont la beauté ſéduiſante eſt le moindre charme. Vous connoiſſez l'élévation de ſon eſprit, l'aménité de ſon caractere, &, par l'hiſtoire de ſes malheurs, quel eſt ſon courage & ſa conſtance; mais, comme le reſte des Inſulaires, vous ignorez qu'elle peut faire la fortune de l'homme qu'elle épouſera. Je ſais, par un effet du haſard, qu'elle a ſauvé de ſon naufrage des pierreries d'un très-grand prix. Cette conſidération n'eſt pas à mépriſer dans un pays où la dot des femmes n'eſt rien, ou du moins que très-peu de choſe.

» Tous les cœurs volent au devant de Dona Rosa, tous désirent ardemment de pouvoir la consoler. Si le vrai mérite peut rouvrir son cœur à des sentimens tendres, c'est à vous sans doute qu'est réservé ce bonheur. J'ai, je vous l'avoue, éprouvé, comme tant d'autres, le pouvoir de ses charmes; je lui ai rendu des soins, & je me flattois de l'espoir de la rendre sensible & de la lier à mon sort. Mais sa longue tristesse, cause de sa froideur, la disproportion de nos âges, le goût de la liberté, & plus que tout cela, vos sentimens pour elle, les convenances qui vous rapprochent l'un de l'autre, & ce que je dois à l'amitié, me font renoncer à mes poursuites. Je vous fais le sacrifice de mon amour, je vous cede mes droits & mes espérances; & quand je me retire devant vous, je pense que vous ne devez craindre aucun de vos concurrens «.

Séduit par son orgueil, Richard avaloit à longs traits le poison de ces flatteries & de ces trompeuses insinuations. Cupide, ambitieux, secrétement épris des charmes de l'Espagnole, il voyoit avec transport la perspective riante que Wilson lui présentoit.

» Cher ami, lui dit-il en l'embrassant, vous me donnez ici la preuve d'un attachement bien rare, & vous acquérez de grands droits à ma reconnoissance. Que vous connoissez bien mon cœur! vos réflexions me consolent, vos conseils m'encouragent; le sacrifice que vous faites en ma faveur me touche sensiblement; & quels objets vous présentez à mes espérances! L'honneur & la gloire de ma maison, l'établissement de ma fortune, & la possession de ce que j'adore. Oui, cher Wilson, vous m'avez deviné. Je vous dois une confidence qu'une fausse discrétion ne m'a pas permis de vous faire.

» J'étois absent de l'Isle quand Dona Rosa y est arrivée. Je l'ai trouvée à mon retour dans l'excès de la douleur. Mais ses pleurs & son abattement ne la rendoient que plus touchante. Je n'ai pu la voir sans l'aimer, & sans brûler du désir de la posséder un jour. Cependant, je vous l'avoue, j'ai craint de lui montrer mes sentimens, lorsque ses larmes couloient encore; j'ai craint ensuite de lui faire vainement l'hommage de ma liberté, en voyant que tant d'autres qui m'avoient prévenu n'étoient pas écoutés. Le silence m'étoit pénible; un refus eût été pour mon cœur un coup mortel. J'attendois que le temps me fournît une occasion favorable pour me déclarer, ou qu'il éteignît le feu qui me consume. Quelle activité l'espoir que vous me donnez va lui communiquer! & cependant que faut-il que je fasse? quelle conduite ai-je à tenir avec Dona Rosa? quelles

meſures dois-je prendre à l'égard de mes rivaux ? Enfin, à quoi me déterminer, ſi le Chef de la Colonie n'approuve pas mes démarches ? Je ne dois pas vous diſſimuler que mes prétentions, une fois annoncées, ma délicateſſe naturelle ne me laiſſeroit pas ſouffrir impunément d'outrageantes oppoſitions «.

Wilſon loua beaucoup cette façon de penſer, bien digne, ſuivant lui, de la fierté d'une ame élevée. Puis il lui dit, qu'avant de ſe déclarer ouvertement, il devoit tâcher de gagner la confiance de Dona Roſa par ſes manieres & ſes diſcours, lui faire une cour aſſidue, & n'avoir l'air de s'appercevoir des pourſuites de ſes rivaux que pour redoubler d'attention & de complaiſance auprès d'elle. » Quand vous verrez, ajouta-t-il, qu'elle déſire votre préſence, qu'elle vous écoute avec plaiſir, alors expliquez-lui vos

ſentimens & vos intentions ; & ſi ſon cœur penche en votre faveur, comme je n'en doute point, il ne vous ſera pas difficile d'en obtenir l'aveu. Dans ce cas, le Souverain ne ſçauroit s'oppoſer à votre union, ſans ſe montrer contraire à l'honneur de votre maiſon, & à votre fortune particuliere : abus de pouvoir qu'il doit éviter, de peur de mécontenter toute la Colonie, à qui d'ailleurs cet acte de deſpotiſme rendroit vos intérêts plus chers. Voilà ce que mon attachement & mon expérience me ſuggerent pour vous & pour vos freres. Rendez-leur, je vous prie, cette converſation, & faites-en ſurtout votre profit «.

Le but de Wilſon, dans ſes perfides conſeils, étoit de diriger à ſon gré cette famille, d'augmenter la bonne opinion qu'elle avoit d'elle-même, d'étendre ſes prétentions & ſes entrepriſes, & de la pouſſer à des démarches,

qui devant néceſſairement trouver des obſtacles inſurmontables dans le Chef de la Société, ainſi que dans Robert & dans Dona Roſa, ne pouvoient manquer d'allumer contre eux, dans le cœur des Ardent, la jalouſie & le reſſentiment, & de les rendre capables de tout oſer pour en tirer vengeance.

Richard étoit bel homme, hardi, beau parleur. Wilſon, qui penſoit mal des femmes, croyoit ces qualités ſuffiſantes pour gagner les bonnes graces de Dona Roſa. Si Richard réuſſiſſoit auprès d'elle, Wilſon ſe vengeoit de Robert & de Henri, &, quoi qu'il arrivât, il ne doutoit pas que cela ne diviſât les deux familles, ne les rendît ennemies, & que les déſordres que produiroient naturellement ces diſſentions, n'amenaſſent des événemens favorables à ſes projets. Il eſpéroit d'ailleurs que Dona Roſa, cauſe innocente de ces troubles, y trouveroit

des ſujets de déteſter ſon arrivée dans l'Iſle, & la peine du mépris qu'elle avoit oſé lui montrer.

L'orgueilleux Richard & ſes freres adopterent aveuglément le plan de conduite que le fourbe Wilſon leur traçoit. Comme ils croyoient que tout leur étoit dû, ils étendoient ſans meſure leurs vûes & leurs prétentions. Victor demanda toutes les places que ſon pere avoit occupées, & le Chef de la Société, qui ne lui connoiſſoit pas aſſez de mérite pour les remplir dignement, les lui refuſa. D'un autre côté, Richard, qui n'en étoit que plus réſolu à exécuter ſes projets amoureux, ne fût-ce que pour l'emporter ſur Robert & pour humilier par ſon triomphe la maiſon de Henri, ne perdoit aucune occaſion de voir & de fréquenter Dona Roſa, & mettoit en œuvre tout ce qu'il avoit d'eſprit & de ſoupleſſe à lui plaire, à gagner ſa

confiance, & à se concilier son affection.

Il n'y avoit pas d'étiquette chez le Souverain ; tous les Insulaires étant ses parens, entroient librement dans son palais, où il ne se réservoit que quelques pieces de son appartement pour se retirer, lorsqu'il vouloit s'occuper d'affaires intéressantes. Richard, profitant de ce privilége, se rendoit tous les jours au palais, aux momens où il pensoit que l'Espagnole seroit visible. Mais rarement il la trouvoit seule ; & c'étoit presque toujours Robert qui tenoit compagnie à cette jeune personne.

Dona Rosa ne s'étudioit point dans ses manieres ni dans ses discours, en recevant Robert, ou en lui parlant. Richard au contraire en étoit reçu avec une politesse cérémonieuse & une attention marquée ; &, quoiqu'elle fournît peu à la conversation, on voyoit

qu'elle peſoit toutes les paroles qu'elle lui adreſſoit.

Cette diſtinction flatta d'abord l'amour-propre de Richard, parce qu'il la prenoit pour un témoignage particulier d'eſtime & de conſidération, & qu'elle ſembloit lui annoncer de la part de l'Eſpagnole, de la ſatisfaction à le voir, & le déſir de lui plaire. Mais en remarquant qu'elle gardoit avec lui le même ton & la même réſerve, que ſon air de triſteſſe ne changeoit point en ſa préſence, & qu'elle évitoit ſur-tout de lui parler ſans témoins, il crut s'appercevoir que la politeſſe attentive dont elle uſoit à ſon égard, n'étoit qu'une précaution pour le tenir toujours à une certaine diſtance, & une façon honnête de lui faire entendre qu'elle ne vouloit pas ſe lier plus intimement avec lui. Comparant alors cette conduite avec la maniere unie & preſque familiere dont elle vivoit avec Robert, &

ſentant que la différence étoit toute à l'avantage de celui-ci, il préſuma, comme Wilſon, que l'Eſpagnole n'étoit pas inſenſible aux ſoins de ſon rival, & que Robert avoit trouvé le chemin de ſon cœur.

Il n'en falloit pas davantage pour bleſſer vivement l'orgueil de Richard, pour le rendre jaloux outre meſure, & redoubler la haine qu'il portoit à Robert. Le propre de la jalouſie eſt de chercher ſans ceſſe, & par tous les moyens, à tourner ſes ſoupçons en certitude, c'eſt-à-dire, à augmenter ſon tourment en irritant ſon mal, & en le rendant auſſi cruel qu'il peut l'être. Richard, qui, malgré ſes ſoupçons & ſa colere, ſentoit que ſon amour prenoit de nouvelles forces, redoubloit d'aſſiduité auprès de Dona Roſa, pour ſe convaincre par lui-même de ce qu'il craignoit le plus, & pour trouver jour enfin à lui déclarer ſes ſentimens. Il ne vouloit

pas s'appercevoir que ſes viſites devenoient importunes & fatiguoient à l'excès. Nulle conſidération ne pouvoit l'arrêter, juſqu'à ce qu'il eût ſoulagé ſon cœur du poids qui l'oppreſſoit, & qu'il l'eût épanché librement devant l'Eſpagnole. Le haſard lui en fournit l'occaſion.

Un jour l'ayant trouvée ſeule : » Madame, lui dit-il, je rends grace à la fortune de la faveur qu'elle me fait aujourd'hui. Je l'attendois depuis longtemps avec bien de l'impatience. J'ai fait parler mes regards & mes ſoins auprès de vous ; mais vous n'entendez pas ou vous dédaignez ce langage. Il faut m'expliquer plus clairement. Dès l'inſtant où je vous ai vue, je n'ai plus connu de repos. Vous ne reſſemblez à rien de tout ce qui s'offre à mes yeux, & tout me fait ſouvenir de vous. Vous êtes ſans ceſſe préſente à ma penſée, & je veux toujours vous revoir ; je vous

cherche ſans ceſſe, & ſuis par-tout vos pas. Pourriez-vous méconnoître la cauſe de cet attrait puiſſant qui m'attache tout entier à votre perſonne? Comme tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître, je vous aime, Madame, je vous adore; mais j'oſe croire que nul autre n'a cette ardeur vive & pure que je ſens pour vous dans mon cœur. Mon bonheur, que dis-je? mon exiſtence dépend maintenant de vous; mon ſort eſt dans vos mains. Ah! permettez que mes ſoins & mes ſervices puiſſent vous convaincre du reſpectueux attachement que vous m'avez inſpiré, & laiſſez-moi la douce eſpérance, qu'aſſurée de mes ſentimens, vous pourrez quelque jour y devenir ſenſible «.

Dona Roſa, qui redoutoit cette déclaration, & l'avoit évitée autant qu'elle l'avoit pu, lui répondit d'un air embarraſſé, qu'elle n'étoit pas moins affligée que ſurpriſe de ce qu'il venoit

de lui dire ; qu'elle ne vouloit point le tromper en lui donnant une espérance qu'elle ne feroit jamais dans l'intention de remplir ; que son cœur étoit trop plein de sa juste douleur, pour approuver un nouvel hommage & consentir à former un autre engagement. » Sans vouloir vous montrer ici trop de sévérité, continua-t-elle, je crois être en droit de vous dire que vous deviez plus d'égards à mon malheur & à ma situation «.

» Eh quoi ! Madame, lui répliqua Richard, sensiblement affecté de cette réponse, & en reprenant son caractere, n'ai-je pas assez respecté votre longue tristesse ? D'autres, avant moi, ne vous avoient-ils pas adressé leurs vœux ? Enfin, cette rigueur dont vous m'accablez, s'étend-elle également sur tous mes rivaux ? Les chagrins, dites vous, ont fermé votre ame à la tendresse, & vous ne voulez pas vous engager dans

de nouveaux liens ; mais comment accorder ces paroles avec les complaisances que vous montrez pour Robert? Vous lui permettez de vous voir, de vous entretenir, d'eſpérer enfin, tandis que l'indifférence & le mépris ſont mon partage. Quelle ingratitude! quelle injuſtice! ô Ciel! verrai-je impunément le bonheur de mon rival? & ſuis-je fait pour ſouffrir une ſi cruelle injure «?

La hardieſſe de ces reproches ne pouvoit paroître qu'une inſulte à une ame auſſi délicate & auſſi ſenſible que celle de Dona Roſa : auſſi en fût-elle vivement offenſée. Elle regarda Richard avec un air de fierté & de grandeur impoſante. » Et qui peut vous donner, lui dit-elle, ce ton d'autorité que vous prenez envers moi? De quel droit cenſurer ma conduite & ſoupçonner ma penſée? Ni Robert qui vous fait ombrage, ni le Souverain lui-même, ne ſe le permettroient point. Ils ont toujours

eu pour moi les plus grands égards; ils ont respecté mes malheurs & ma triste situation, que vous prétendez avoir assez ménagés. Je n'ai nul compte à vous rendre de mes actions, encore moins de mes volontés. Cependant je veux bien vous dire que je n'habiterois point aujourd'hui le palais du Prince, si tous les liens de l'estime & de la reconnoissance ne m'y retenoient; que je n'ai souffert vos assiduités que par égard pour lui, & que vos prétentions & vos reproches me font une loi de ne plus les souffrir. Allez donc porter vos vœux ailleurs, & supprimez surtout des visites qui m'importunent «.

Richard, tout bouillant de colere, alloit lui répliquer avec emportement; mais elle le quitta sans attendre sa réponse, & passa dans l'appartement d'Adélaïde, où il n'eut garde de la suivre. Obligé de se retirer, il rentra chez lui la rage dans le cœur; & faisant

auſſi-tôt appeler Wilſon pour lui raconter ſon aventure, il exhala devant lui ſa douleur & ſon reſſentiment en invectives & en menaces indécentes, non ſeulement contre Robert & Dona Roſa, mais contre le Souverain lui-même qui leur ſervoit de ſauve-garde.

Wilſon tint avec lui la même conduite qu'il avoit déjà tenue avec Victor. Il ne s'amuſa plus à le calmer, il s'efforça de l'irriter encore par des réflexions adroitement avancées. Enfin il entra ſi bien dans ſa maniere de penſer, il embraſſa ſes intérêts avec tant de chaleur, il ſut tellement l'affermir, ainſi que ſes freres, dans la réſolution de ſe venger, en leur en offrant les moyens, il ſe montra ſi dévoué à les ſervir, quoi qu'il pût arriver, qu'il ſe rendit le maître abſolu de leurs volontés, & put ſe flatter d'en faire les inſtrumens aveugles de ſa propre vengeance. Telles étoient les funeſtes

diſpoſitions

diſpoſitions de ces hommes paſſionnés & pervertis, lorſque pluſieurs événemens extraordinaires vinrent encore augmenter les eſpérances de Wilſon pour le ſuccès déſiré de ſes perfides manœuvres.

CHAPITRE LV.

Les Ardent multiplient leurs voyages maritimes, & les étendent jusqu'à la Chine & à Java. Victor, Chef de cette famille, y contracte une maladie dont il meurt à Saméa. Louis, qui s'y trouve alors, est frappé de la contagion, & la communique à son retour au Souverain & à Robert. Henri & Louis y succombent. Institutions faites sous le regne de Henri.

ENTRE les moyens proposés aux Chefs de la maison de l'Ardent, pour la réussite de leurs desseins, Wilson leur présentoit toujours la fréquence des voyages maritimes, comme le principal ressort des changemens qu'il méditoit. Ce n'étoit pas seulement,

disoit-il, pour grossir encore leur fortune; mais pour donner l'habitude de ces courses lointaines à un grand nombre de jeunes Insulaires & de Chefs de famille nouvellement établis, qui, employés & encouragés par les Entrepreneurs, & trouvant ainsi la facilité de se mettre dans l'aisance, embrasseroient de préférence leurs intérêts en toute occasion, & contre tous. Il vouloit éloigner cette jeunesse, & la détacher peu à peu de ce qu'il appeloit les préjugés de l'enfance & de l'éducation; c'est-à-dire, du respect qu'on lui avoit inspiré pour les mœurs, les loix & la constitution de l'Isle; car l'esprit d'union & de patriotisme qui régnoit dans la Colonie, l'amour pour la maison Souveraine, & l'attachement au gouvernement monarchique, auroient eu trop d'influence sur ces jeunes gens, s'ils étoient restés au sein de leurs familles, & sous les yeux de leurs parens.

Il falloit les accoutumer insensiblement à d'autres idées, les plier à d'autres opinions & à d'autres mœurs, pour leur faire adopter les projets concertés, ou du moins pour les porter à contribuer aveuglément à leur réussite. On voit par-là que Wilson ne se proposoit rien moins que de corrompre une partie des Insulaires, pour troubler l'ordre de la Société, & pour les employer au besoin contre la maison Souveraine.

Ainsi disposés par Wilson, les Ardent entrerent avec chaleur dans ses sentimens & sa maniere de penser, & s'empresserent de suivre tous ses conseils. Ils userent de dissimulation, adoucirent en apparence leur caractere, prirent des manieres plus souples, se montrerent prévenans & flatteurs envers les Insulaires qu'ils vouloient s'attacher, & répandant de plus en plus sur eux leurs libéralités, vinrent à bout

d'en gagner un grand nombre, qu'ils enrôlerent pour leurs voyages. D'un autre côté, comme ils étoient alors les seuls particuliers qui eussent un navire, & qui fissent pour leur compte le commerce maritime, ils tâchoient de se rendre agréables aux Chefs de famille, qui, ne sortant point de l'Isle, vouloient se défaire de leurs productions, ou se procurer des marchandises étrangeres, en leur achetant ce qu'ils avoient à vendre, ou leur vendant ce qu'ils vouloient acheter, avec l'attention de paroître dans ces marchés extrêmement désintéressés; & cette conduite hypocrite, envers des hommes droits & sans défiance, parvint à changer l'opinion générale en leur faveur, & à séduire ceux mêmes qu'ils avoient le plus scandalisés par leur conduite précédente.

Lorsqu'ils se crurent assurés de cet heureux changement, ils recommen-

cerent leurs expéditions lointaines avec une nouvelle ardeur. Ils étendirent leurs courſes, d'un côté juſqu'aux Moluques & à Java, de l'autre juſqu'à Macao & à la Chine, & retirant de leur commerce des profits immenſes, qu'ils avoient ſoin de divulguer, & dont ils faiſoient à leur retour de nouvelles largeſſes, ils propageoient dans l'Iſle l'amour du luxe, & en donnant aux jeunes gens le déſir de les ſuivre & de les imiter, les rendoient inſoucians des travaux productifs, & preſque honteux de leur premiere ſimplicité.

Le *Vigilant* & une barque nommée la *Prudente*, faiſoient en même temps des voyages à ces diverſes ſtations par ordre de Henri; mais ces courſes étoient moins fréquentes que celles des Ardent, & le but n'en étoit pas le même. Ceux-là n'avoient pour objet que l'utilité de la Colonie, & leurs Capitaines avoient l'ordre le plus

exprès de ne point se charger de marchandises de luxe & d'ostentation, ce qui laissoit les Ardent sans concurrence, & rendoit leurs entreprises plus lucratives.

Près de deux ans se passerent sans qu'aucun événement fâcheux fût la suite de ces voyages; mais tout a un terme dans ce monde. Indépendamment du relâchement des mœurs & du préjudice que causoient à l'agriculture les courses fréquentes des Ardent, l'expérience fit enfin connoître que les expéditions maritimes lointaines sont nuisibles à la santé & à la population, & que chez un Peuple qui s'y adonne sans retenue, elles diminuent tous les ans le nombre des hommes, non seulement parce que les travaux momentanés, mais violens, que nécessitent ces voyages, usent & minent les forces des matelots; mais encore parce que l'inaction forcée où les Marins se trou-

vent ſouvent, & les alimens ſalés dont ils ſe nourriſſent, leur cauſent de dangereuſes maladies. Ces inconvéniens ſont peut-être peu ſenſibles dans une grande Société, où la conſommation d'hommes eſt facilement réparée; mais il n'en eſt pas ainſi dans une Société commençante & peu nombreuſe, où la vie de tout homme eſt d'un prix bien connu, & où ſa mort eſt une grande perte.

Malgré les précautions des Ardent pour dérober leur équipage aux maladies de mer, le ſcorbut (*a*) gagna leur navire, comme ils revenoient de Java, & Victor lui-même en fut atteint. Le mal faiſant chaque jour des progrès, & la plupart des malades courant riſque d'y ſuccomber

(*a*) Les gâteaux de ſucre, l'ail & les patates crues, ſont les moyens connus les plus ſûrs pour prévenir le ſcorbut. *Note de l'Editeur.*

avant d'arriver à la Colonie, on réſolut de relâcher à Patani, Iſle qu'on avoit déjà viſitée, où l'on eſpéroit que la ſalubrité de l'air & les rafraîchiſſemens qu'on y trouveroit, rendroient des forces à l'équipage & rétabliroient les malades; & cette eſpérance ne fut pas déçue. Les malades furent mis à terre, & guérirent du ſcorbut; mais un autre danger les y attendoit. Il régnoit alors dans cette Iſle une épidémie, qui faiſoit beaucoup de ravages. Victor gagna la maladie qui déſoloit les Pataniens; & les accidens en devinrent ſi graves en peu de jours, que ſes compagnons tremblerent bientôt pour ſa vie. Alarmé lui-même de ſon état, & craignant de mourir dans cette terre étrangere, il ſe fit porter ſur le vaiſſeau, & voulut qu'on reprît la route de l'Iſle inconnue, ſe flattant d'y recouvrer la ſanté, ou du moins de terminer ſa vie au milieu des ſiens; mais

il ne devoit pas revoir son pays natal. Le mouvement du vaisseau, & l'air qu'on y respiroit, augmenterent si fort le mal-aise de Victor & ses douleurs, que plein de regret de son imprudence, & voulant, s'il étoit possible, la réparer, il pria ses freres de diriger leur route sur Saméa, pour lui procurer des secours efficaces & du repos. Le vaisseau cingla donc vers cette Isle. Il y arriva le troisieme jour depuis son départ de Patani, & l'on y descendit le malade dans un extrême accablement, & presque sans connoissance.

En abordant à Saméa, les Ardent furent fort étonnés de trouver le *Vigilant* mouillé dans le Port. Ce vaisseau, commandé par Louis, devoit se remettre en mer le lendemain pour revenir dans la Colonie. Malgré la froideur qui régnoit entre la maison de Henri & celle des Ardent, les deux équipages se firent des politesses; & Louis, apprenant l'état fâcheux de

Victor, crut qu'il étoit de son devoir de le visiter, & de lui offrir tous les secours qu'il pouvoit lui donner. Il alla donc le voir aussi-tôt, &, fort touché de son état, non seulement il lui témoigna, ainsi qu'à ses freres, la peine qu'il en avoit, mais il leur fit cordialement des offres de service. Il ne parut pas que Victor reconnût Louis, ni qu'il l'entendît; mais Richard, affectant une grande tristesse, lui répondit en peu de mots, & d'une maniere équivoque. Louis pouvoit prendre cette réponse pour quelque chose de pis qu'un refus. Cependant le malade étoit si bas, & le cœur de Louis si bon, que celui-ci ne se montra sensible qu'au danger imminent où étoit Victor, & au chagrin de ses freres, qui, tout ingrats qu'ils paroissoient, n'en étoient pas moins des hommes, ses concitoyens, ses parens. Il différa même son départ de Saméa jusqu'à ce que

Victor eût l'espérance de guérir, ou que le Ciel eût disposé de ses jours. Prince aimable & magnanime, vous ne présumiez point, hélas ! que vous seriez la victime de votre générosité, & qu'elle nous seroit doublement fatale.

Victor mourut deux jours après; &, le jour même de son décès, Louis, qui lui avoit rendu de fréquentes visites, se sentit frappé de la même maladie. Les symptômes qu'il éprouvoit ne laissoient pas de doute à cet égard. Il fut le premier qui reconnût le danger, & il ne se flatta point. Cependant il ne se laissa pas aller à une vaine frayeur; il tâcha même, par sa contenance & par ses discours, de rassurer son équipage alarmé de cet accident; mais il crut devoir prendre toutes les précautions & les mesures qu'une prudence prévoyante lui prescrivoit dans sa situation. Il étoit, après Henri, le premier homme de la Société, & à ce titre il se devoit le soin de veiller à sa propre

conſervation, tant par rapport à la Colonie, que relativement à ſes parens. Il jugea donc que dans l'état où il étoit, ſon premier devoir exigeoit qu'il revînt inceſſamment au ſein de ſa famille; & il donna les ordres en conſéquence. Le *Vigilant* ſe trouvoit prêt à faire voile; il s'embarqua, l'on partit; &, tandis que les Ardent s'occupoient des funérailles de Victor, le vaiſſeau de Louis arriva en trois jours de navigation dans la baie de l'Iſle inconnue.

Le mal, dans ce peu de temps, avoit fait des progrès conſidérables, & l'état de Louis, à ſon arrivée, ne laiſſoit plus qu'un foible eſpoir. Quelle triſte nouvelle pour les Chefs de la Colonie, qui, attendant leur fils avec impatience, comptoient tous les momens juſqu'à ſon retour! on peut imaginer combien ils furent ſurpris & affligés en l'apprenant. L'on tranſporta Louis au Palais; & la vue de ſon état, preſque déſeſpéré, jeta la frayeur & la dé-

ſolation dans l'ame de ſes parens. Tous les ſoins & tous les ſecours furent prodigués pour conſerver une tête ſi chere, & n'eurent point de ſuccès, ou, pour mieux dire, n'en eurent qu'un bien funeſte pour la Colonie.

Adélaïde ne quittoit pas le lit de ſon fils, & le Souverain lui-même ſe tenoit auprès du malade autant qu'il le pouvoit. Tous les freres & ſœurs de Louis ſe relayoient ſans ceſſe pour lui rendre les ſervices néceſſaires, ſans ſe douter, ou ſans vouloir faire attention que ſa maladie étoit contagieuſe, & qu'elle pouvoit ſe communiquer à ceux qui l'approchoient avec peu de précaution. Cette imprudente ſécurité eut en partie l'effet qu'on en devoit craindre. Non ſeulement l'Iſle perdit Louis; mais elle eut bientôt à pleurer les perſonnes les plus chéries & les plus reſpectables. Henri & Robert tomberent malades le même jour. Le Pere,

plus occupé du danger où étoit Robert que de celui qu'il couroit lui-même, ne laiſſa pas d'abord connoître les ſymptômes qu'il éprouvoit. Robuſte & plein de courage, il vouloit dérober, autant qu'il le pouvoit, ſa famille & ſon Peuple à d'inutiles alarmes. Il diſſimuloit ſon mal; mais, vaincu par ſes efforts, il fut obligé de céder, & de s'abandonner aux ſoins de ſa famille & aux ſecours de la Médecine. Hélas! ces ſoins tendres & empreſſés, & les vœux ardens de ſon Peuple, & les ſecours de Martine furent également inutiles.

Nous ne rapporterons pas ici les détails de ces accidens, ſi déſaſtreux pour la Société, & particuliérement cruels pour Adélaïde, qui perdant à la fois un fils, un frere, un époux incomparables, en proie à la douleur la plus poignante qu'un cœur aimant ſentît jamais, & forcée de ſe montrer ſupé-

rieure à ſon malheur, trembloit encore pour les jours d'un ſecond fils, eſpoir de ſa maiſon, & Chef de la Colonie; car Louis étoit mort ſans poſtérité maſculine. Nous ne ferions que retracer en quelque ſorte le tableau de la triſte fin des Fondateurs. La ſuite des événemens nous impoſe d'ailleurs la néceſſité de nous reſſerrer. Nous nous contenterons de dire que les pertes ſucceſſives de la maiſon Souveraine, trop dignes de tous nos regrets, porterent la plus grande affliction dans le cœur des bons patriotes, & qu'il n'y en eut aucun qui n'en gardât profondément le ſentiment cher & pénible. La mort de Henri ſur-tout, dans des circonſtances malheureuſes, étoit un de ces déſaſtres dont la fatale influence cauſe les plus grands déſordres dans le ſein d'une Nation, & la pouſſe quelquefois juſqu'au penchant de ſa ruine.

A toutes les vertus civiles & domeſ-

tiques, Henri joignoit les qualités les plus eſſentielles à un Souverain. Parmi les ames privilégiées, il en eſt peu qui aient autant de droiture, de bonté, d'élévation, & qui poſſedent auſſi éminemment la connoiſſance & le courage du bien. Pour faire ſon éloge en deux mots, il ſuffira de dire que c'étoit le vrai portrait du Chevalier des Gaſtines. Sa mémoire, précieuſe à ſes ſujets & à leur poſtérité, eſt encore plus chere à ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, & d'être liés avec lui d'une amitié particuliere. Perſonne à ce titre n'a plus de motifs de le regretter, que moi Philippe. Amis depuis l'enfance, nous avons toujours vécu dans la plus parfaite intimité; nos deux ames n'en faiſoient qu'une. » La mort, en vous enlevant, ô mon cher frere! m'a privé de la moitié de moi-même; mais elle ne me fera rien perdre de cette vive tendreſſe que j'eus toujours pour vous.

Vous vivrez toujours dans mon cœur comme dans ma penſée «.

La maladie de Henri n'avoit duré que huit jours. Celle de Robert, qui n'eut pas une ſi funeſte iſſue, fut très-longue & très-douloureuſe. Le ſentiment de la perte commune réſiſtoit chez lui aux ſoins & aux remedes, & cependant il falloit pourvoir aux ſoins du Gouvernement & aux funérailles du Souverain. Robert, hors d'état de s'en occuper, choiſit trois de ſes oncles, Guillaume, Philippe & Vincent, pour adminiſtrer à ſa place les affaires publiques. L'on rendit les derniers devoirs au Prince défunt. Etienne prononça ſon oraiſon funebre avec beaucoup d'éloquence; mais les larmes & les gémiſſemens des Inſulaires furent ſon plus bel éloge. Vincent lui fit conſtruire un beau monument, à côté, & ſur le modele de celui du Pere, où, comme dans celui-ci, le marbre & les

inſcriptions retracent à la poſtérité les vertus & les actes mémorables qui lui méritent le ſecond rang parmi les bienfaiteurs de l'Iſle.

Henri étoit bien digne d'y avoir place ; car non ſeulement il a gouverné ſes ſujets avec une affection tendre & vigilante, avec une douceur & une bonté toujours égales, avec la juſtice la plus ſcrupuleuſe ; mais il a fait de belles inſtitutions & de ſages loix, qui complettent celles du Pere, & doivent contribuer au bonheur des Inſulaires préſens & futurs. L'on a exécuté, par ſon ordre, des travaux publics très-utiles, & l'on a fait des expéditions heureuſes & déſirées pour le perfectionnement de la Société. Si des troubles funeſtes à la Colonie ont pris naiſſance à cette époque, c'eſt à une influence étrangere, & à des circonſtances malheureuſes, plutôt qu'à la négligence ou l'inexpérience de Henri,

qu'il faut les attribuer. Ces troubles ſont diſſipés, les malheurs qui les ont ſuivis ſont effacés ; & les biens que l'Iſle doit à Henri, ſubſiſtent & s'étendront juſqu'aux races futures.

On a publié, par ſon ordre, le Catéchiſme du Citoyen, auquel il avoit travaillé lui-même : livre claſſique, indiſpenſable à tout membre de l'Etat en âge de raiſon, & qui contient le précis & l'eſſence de l'inſtruction ſociale. On en trouvera le ſommaire à la fin de ces Mémoires.

Il a fait une loi en faveur des veuves, qui rend leur état plus aſſuré, en leur attribuant une portion des revenus des biens de leur époux défunt. Les loix primitives de l'Iſle ne faiſoient pas mention des veuves. Pour prévenir le tort qu'auroit pu leur cauſer ce ſilence des loix, Henri ordonna que les veuves qui voudroient paſſer à de ſecondes noces, auroient droit de répéter ſur

la succeſſion du mari la dot qu'elles avoient portée en mariage ; que dans le cas où elles ſeroient ſans enfans & ne ſe remarieroient pas, elles jouiroient, pendant leur vie, de la moitié des biens de ſa ſucceſſion ; & ſi elles avoient des enfans & qu'elles ne demeuraſſent pas avec eux, qu'elles auroient ſeulement la jouiſſance du quart, qui reviendroit à l'héritier reconnu, lorſqu'elles contracteroient un ſecond mariage.

Cette loi pourvoit ainſi à la pénurie, & prévient le délaiſſement où pourroit ſe trouver une veuve infirme ou dans la caducité, hors d'état de fournir par elle-même à ſes beſoins. Elle a pour but en même temps d'aſſurer aux veuves plus d'égards & d'attentions de la part des héritiers de leur mari défunt. La diſſonance des caracteres d'Amélie, veuve de Baptiſte, & de ſes fils, & la crainte que ceux-ci

venant à oublier ce qu'ils devoient à leur mere, elle ne manquât des moyens de soutenir son rang & son état, & ne fût peut-être obligée de recourir à d'autres, déterminerent le Souverain à publier cette loi.

Les loix criminelles de l'Isle, en déclarant que tout homme, coupable d'un délit grave, payeroit de sa personne le tort qu'il auroit fait à la propriété publique ou privée, & que cependant aucun crime, pas même l'homicide volontaire, ne seroit puni de mort, n'avoient pas spécifié les cas particuliers qui méritoient punition, ni le genre des peines que devoient subir les coupables. Henri, voulant suppléer à l'insuffisance de ces loix, considérant que les peines extrêmes sont souvent injustes; que si la peine est foible en comparaison du crime, le Législateur n'est que bon; mais que s'il excede la proportion, il devient

cruel & tyran, & va contre ſon but; & cherchant néanmoins à contenir les méchans par la perſpective effrayante d'une peine longue, plus inſupportable que la mort, ordonna :

1°. Que toute violation de la propriété perſonnelle, commiſe ſciemment & à deſſein, & qui priveroit un individu de la vie ou de la liberté, ſoit que le coupable eût employé l'artifice ou la force, ſeroit punie par une peine qui ne finiroit qu'avec lui.

2°. Que le délit conſtaté & le criminel convaincu d'en être l'auteur, par une preuve évidente, fondée ſur la dépoſition de trois témoins, d'une probité & d'une capacité connues (*a*),

(*a*) Chez la plupart des Nations policées, la dépoſition de deux témoins ſuffit pour décider de l'honneur & de la vie d'un Citoyen. Et par combien d'expériences ne ſait-on pas cependant que deux ſcélérats

ſeroit condamné à uſer ſes jours au travail des mines les plus profondes, & préalablement marqué au viſage de la lettre C, de maniere qu'on pût faci-

---

peuvent s'entendre pour charger & perdre un honnête homme; que deux coquins peuvent vendre leur ame & la vérité à qui veut la mettre à prix, ſans être arrêtés par la vue des ſupplices qu'ils préparent à l'innocence!

La loi de Henri, qui veut trois témoins au lieu de deux, & qui exige qu'ils ſoient d'une probité & d'une capacité reconnues, nous paroît une loi très-ſage; car non ſeulement elle oppoſe un obſtacle à la connivence des témoins, elle ne laiſſe point de ſoupçons à leur égard, mais elle prévient les abus qui réſultent ailleurs du témoignage d'hommes ignorans, qui ne ſachant pas même rapporter ce qu'ils ont vu ou entendu, jettent du louche dans une affaire, l'embrouillent quelquefois, de maniere que les Juges, perdant le fil de la vérité, condamnent l'innocent & ſauvent le coupable. *Note de l'Éditeur.*

lement

lement le reconnoître & le reprendre, s'il venoit à s'évader & à se dérober à ses gardes.

3°. Que les insultes & les outrages faits à un Citoyen, & les coups dont on l'auroit frappé (par exemple, un soufflet, des blessures ou des contusions faites par une arme tranchante ou autre) attireroient d'abord à leur auteur la peine d'une réparation publique, où celui-ci seroit non seulement obligé de demander pardon à l'offensé, mais encore de recevoir le même nombre de coups qu'il auroit donné; & enfin de travailler cinq ans pour son adversaire, ou pour le public.

4°. Que les calomniateurs publics, les libellistes, les ingrats notoires, les menteurs avérés, en matieres graves, & qui blesseroient l'honneur & la réputation d'un Citoyen, seroient attachés publiquement à un poteau trois jours de marché, & au milieu de la

place, avec un écriteau sur la poitrine, portant en gros caractere le nom odieux qu'ils méritent, puis condamnés à dix ans de travaux publics.

5°. Que les vols domestiques ou avec effraction, soumettroient les coupables à vingt-cinq ans de travaux, au profit de la personne lésée, ou, sur son refus, au profit de la propriété publique.

6°. Que la durée de la peine due à tout autre vol, seroit proportionnée au dommage que la perte de la chose volée pourroit occasionner à son maître, de maniere que si c'étoit la totalité ou l'équivalent de sa propriété, la peine du voleur seroit de vingt ans de travaux; de dix ans, si le propriétaire en perdoit la moitié; & enfin de cinq ans, si on n'estimoit sa perte qu'à un quart. Que si cependant, après la moitié du temps prescrit pour la peine du coupable, la partie lésée se trouvoit dédommagée par ses services, & satis-

faite de ſes regrets & de ſon amendement, elle pourroit lui faire grace du reſte de la peine qu'il devroit ſouffrir, en faiſant connoître alors au Gouvernement les motifs de cette indulgence.

7°. Enfin, que les accuſés détenus dans les priſons, n'y demeureroient pas dans une oiſiveté auſſi pernicieuſe pour eux que pour le public; mais qu'ils y ſeroient pourvus d'outils & de matieres propres à les occuper, pour leur fournir les moyens de pourvoir à leurs beſoins & à leurs dépenſes, qui ne devroient pas être à la charge du Gouvernement.

La Colonie n'ayant plus à craindre les deſſeins hoſtiles, ni les irruptions des peuples voiſins, actuellement amis & civiliſés, l'on pouvoit ſans danger tirer parti de tous les cantons de l'Iſle, & s'y établir déſormais. Henri, qui cherchoit à les rendre plus acceſſibles aux entrepriſes de l'agriculture, de

l'induſtrie & du commerce, & qui vouloit ouvrir une communication aiſée entre le nord & le midi de ſon Etat, fit faire un grand chemin de vingt-quatre pieds de largeur, pour aller de la partie baſſe de l'Iſle à la partie ſupérieure, & de là juſqu'à l'embouchure de la riviere ſeptentrionale. Ce chemin, qu'on vouloit rendre commode, & qui devoit être ſolide pour réſiſter aux longues pluies de la mauvaiſe ſaiſon, fut fait avec beaucoup d'art & d'économie. Il commence au côté gauche de la riviere baſſe, à l'endroit où ſe termine celui que le Pere a fait conſtruire, & forme une chauſſée à travers le vallon, juſqu'aux pieds des collines qui ſont la baſe des crêtes du midi. Là il monte en pente douce & en ſerpentant juſqu'à la breche du pont-levis, à la place duquel on a conſtruit un pont de pierre; enſuite, gagnant les gorges des montagnes les

plus élevées, qu'il tourne en plusieurs endroits, il descend vers le nord par des rampes habilement ménagées. Au lieu d'un pavé, qui l'eût rendu plus couteux & moins doux, il est garni, dans toute sa longueur, d'un ferré de petites pierres, encaissé dans une tranchée de deux pieds de profondeur, & de douze de largeur. Il est revêtu, du côté des montagnes, d'un fossé nécessaire à l'écoulement des eaux; & deux rangs d'arbres fruitiers, plantés le long du fossé du côté du chemin, dont ils retiennent les terres, en font une allée magnifique, où le voyageur trouve à la fois de l'ombre, du repos, & de quoi se désaltérer ou se nourrir au besoin.

Cette belle route, à l'entretien de laquelle on veille soigneusement, dispense désormais les Insulaires de faire par mer le tour de l'Isle pour aller dans les cantons d'au delà des montagnes,

ou d'affronter les périls qu'ils couroient à les traverſer. Pluſieurs Citoyens en ont profité pour reconnoître & viſiter ſouvent cette partie du territoire, juſqu'alors ſi peu fréquentée; & quelques-uns, invités par l'avantage de ſa ſituation, plus commode que celle du midi pour les expéditions du commerce extérieur (*a*), par la nature du ſol, les qualités des végétaux & le voiſinage des mines, y ont tranſporté leur domicile, &, après avoir

(*a*) Les pays avec leſquels la Colonie eſt en relation de commerce étant ſitués au nord de l'Iſle, c'eſt un grand avantage pour ceux des Inſulaires qui font des expéditions maritimes, de partir de la riviere du nord, ou d'y arriver; car ils gagnent au moins deux jours ſur ceux qui partent en même temps de la baie du midi & doivent y revenir. Ils ne riſquent pas d'ailleurs, comme ceux-ci, d'être pouſſés ſur les rochers & les écueils ſans nombre dont l'Iſle eſt environnée.

obtenu des conceſſions du Souverain, s'y ſont fait de très-beaux domaines, où ils ſont, tour à tour & à volonté, cultivateurs, négocians ou artiſans.

Ils portent aux habitans du pays bas, des légumes & des fruits d'Europe, qui réuſſiſſent beaucoup mieux dans les pays montagneux & tempérés, & qui, mûriſſant plus tard que dans le vallon, y arrivent après que les autres y ont paſſé; des métaux tout prêts à être façonnés, & qui nous reviennent moins cher que ſi nous les tirions nous-mêmes de la mine; & ils prennent en retour les objets de conſommation ou d'induſtrie dont ils ont beſoin. Les relations intérieures & la circulation en ont acquis plus d'étendue & d'activité, à l'avantage réciproque des deux parties de l'Iſle, & au profit général de la Société.

A l'occaſion des nouveaux défrichemens & de l'extenſion de l'Agriculture, Henri, en adminiſtrateur habile

& ſoigneux, a publié une loi de précaution, qui défend de couper les bois dont les crêtes & les penchans roides & élevés des collines ſont couverts, pour empêcher non ſeulement l'éboulement des terres & la dénudation des rochers, mais pour prévenir la diminution de l'humidité dans le pays (*a*); car le pied

(*a*) L'expérience de tous les pays de la terre habités depuis long-temps, prouve la ſageſſe de cette loi. On y a par-tout coupé les bois ſans prévoyance & ſans économie, & la diſette de cette importante production eſt le moindre inconvénient qui en ſoit réſulté. Une grande partie de l'Aſie n'offre plus que des déſerts arides dans les contrées autrefois les plus fertiles & les plus agréables, parce qu'elles n'ont plus de bois, que les terres des montagnes ſe ſont éboulées dans les plaines, & que les fontaines & les ruiſſeaux y ont tari.

L'Europe, habitée plus tard, n'eſt pas encore parvenue à ce point de dégradation; mais ſi on continue à y couper les

des arbres, le gazon & la pelouſe dont ils ſont entourés, affermiſſent & retiennent les terres ſur les penchans des

---

bois avec auſſi peu de ménagement qu'on l'a fait depuis quelques ſiecles, ſi on n'y a pas l'attention d'en ſemer & d'en planter de nouveaux, on y ſentira bientôt les pernicieux effets de cette imprudence. Déjà l'Italie, l'Eſpagne, l'Angleterre, ſont preſque entiérement dégarnies de grands bois & de forêts; & les deux premieres, ſous un ſoleil plus ardent, préſentent de vaſtes landes inhabitées & inhabitables, parce que la terre brûlée & privée d'ombrage, n'y a plus l'humidité néceſſaire pour déſaltérer les hommes & nourrir les végétaux; l'on s'apperçoit qu'en France les bois de charpente & de chauffage commencent à devenir rares. Les grandes forêts de l'Allemagne & du Nord s'éclairciſſent conſidérablement; & cependant la conſommation de bois pour le chauffage, pour les beſoins de la Marine & des Arts, augmente chaque jour d'une maniere incroyable. On abat par-tout les futaies, & l'on fait peu de ſemis & de plantations.

lieux élevés ; & les vapeurs humides qui nagent disperſées dans l'atmoſphere, portées par les vents contre la cime de ces arbres, ſont forcées de s'y arrêter. Là, retenues par l'épaiſſeur du feuillage, & condenſées par la fraîcheur de l'ombre, elles tombent comme un brouillard ſur les plantes & le gazon qui tapiſſent le ſol, s'attirent, ſe réuniſſent en petites gouttes, qui s'inſinuent dans la terre juſqu'à la glaiſe & aux rochers, dont les creux & les cavités ſont pour elles autant de réſervoirs. Ces eaux, venant enſuite à remplir la capacité des lieux qui les contiennent, débordent, & s'échappent par la premiere iſſue qu'elles trouvent. Enfin, l'épanchement de ces eaux, toujours entretenu par les vapeurs & par

---

Il n'eſt pas difficile de prévoir ce qui doit en réſulter un jour, ſi les Gouvernemens ne ſongent enfin à y mettre ordre.

la fraîcheur des bois, produit les fontaines & les ruiſſeaux, qui arroſent les lieux voiſins de leurs cours, & entretiennent la ſeve & l'abondance des végétaux, néceſſaires à la vie des animaux & aux beſoins de l'homme.

S'il eſt important pour des régions tempérées de prévenir la deſtruction des bois, la dégradation des montagnes & la perte des ſources, c'eſt une attention plus néceſſaire encore dans un pays tel que notre Iſle, ſituée ſous un climat très-chaud, & dont la fertilité eſt en raiſon des eaux qui l'arroſent.

La Colonie ayant pris naiſſance dans un pays iſolé, & ne pouvant, dans ſa foibleſſe, établir de communication avec les Peuples Chrétiens, trop éloignés d'elle, n'avoit pu ſe procurer juſques alors les ſecours ſpirituels dont ceux-ci jouiſſent, & manquoit particuliérement de Miniſtres de la Religion. Le Souverain, il eſt vrai, en fai-

ſoit les fonctions. Il étoit devenu Pontife par néceſſité ; mais les Inſulaires, élevés dans les principes du Chriſtianiſme, déſiroient tous ardemment d'en voir établir le culte parmi eux, tel que doivent le ſuivre des Sociétés Chrétiennes. Henri voulant les ſatisfaire, conſidérant que la Société venant à s'étendre & à ſe diſperſer de plus en plus ſur le territoire de l'Iſle, le Souverain, en ſa qualité de Pontife, ne pourroit pas ſuffire ſeul aux beſoins ſpirituels de tous ſes ſujets ; qu'il ne s'en occuperoit pas même ſans perdre le temps néceſſaire, & ſans nuire aux fonctions du gouvernement temporel ; & faiſant d'ailleurs réflexion que l'autorité religieuſe réunie à l'autorité civile, & concentrée dans la main du Chef de la Société, pouvoit dégénérer en un deſpotiſme indeſtructible, ſi le Souverain vouloit abuſer un jour de ce double pouvoir, réſolut de remettre l'encen-

ſoir & l'adminiſtration du culte religieux à des hommes approuvés & conſacrés pour ces fonctions.

En conſéquence, il fit partir ſon fils Louis pour la Chine, & le chargea, pour le Chef des Miſſions envoyées d'Europe dans ce pays-là, d'une lettre de ſa part, où il lui demandoit un Miniſtre Apoſtolique, revêtu non ſeulement du pouvoir d'en conſacrer d'autres, mais du caractere ſuffiſant pour leur tranſmettre ce pouvoir. Louis réuſſit parfaitement dans ſa négociation. Il amena dans l'Iſle un Miſſionnaire François, muni de tous les pouvoirs qu'on lui déſiroit, & qui, ſe dévouant tout entier au ſervice des Inſulaires, étoit réſolu d'y finir ſes jours. Cet homme plein de zele, mais ſage & modéré, n'a fait en quelque ſorte que s'y montrer. Il n'a eu que le temps de conſacrer trois Miniſtres des autels, choiſis parmi les jeunes gens les plus vertueux

& les plus eſtimables ; & il eſt mort peu de mois après ſon arrivée, avec le regret de n'avoir pu porter ſes travaux auſſi loin qu'il le projetoit, mais avec la ſatisfaction d'avoir trouvé dans l'Iſle la Société la plus unie & la mieux inſtruite des vérités eſſentielles qu'il eût jamais connue.

Avant de mourir, il tranſmit ſes pouvoirs à ces trois jeunes Miniſtres, qui s'en ſont ſervis & s'en ſervent à leur tour pour en conſacrer d'autres. Ceux-ci, d'après le déſir de la Colonie, & de l'aveu du Souverain, ont formé pluſieurs Paroiſſes, pour le ſervice deſquelles on a bâti autant de temples. Les Deſſervans ſont payés par le Gouvernement, & ils ne peuvent rien exiger de leurs Paroiſſiens pour leurs fonctions. Ils ſont conſervateurs du Culte, Profeſſeurs de morale, & Miniſtres de charité, & comme tels, ils ſont eſtimés & révérés de tout le

monde ; mais on a l'attention d'empêcher qu'ils ne ſe mêlent des affaires temporelles, publiques ou privées, & qu'ils ne faſſent point uſage de leur crédit, ſoit pour acquérir des richeſſes, ſoit pour ſe donner une autorité dont ils pourroient abuſer.

CHAPITRE LVI.

Wilson & Richard, profitant des circonstances, emploient tous les moyens pour diviser la Société.

ROBERT, accablé par sa maladie & par la douleur des pertes qu'il venoit d'essuyer, avoit fait craindre longtemps pour ses jours. Quand le danger fut dissipé, son abattement & sa foiblesse prolongerent beaucoup sa convalescence, & l'empêcherent, tant qu'elle dura, de s'occuper des soins du Gouvernement. Cependant, ceux qui tenoient le timon des affaires s'efforçoient de les conduire avec la vigilance la plus soigneuse & la justice la plus integre; mais les Ministres les plus sages & les plus équitables ne peuvent pas se flatter de plaire à tout le monde.

Richard & Wilson, en revenant dans l'Isle, avoient senti redoubler leur haine contre Robert, en le voyant revêtu du pouvoir suprême. Richard, actuellement l'aîné de sa famille, & l'héritier de Victor, qui ne laissoit point d'enfans mâles, ne pouvoit supporter l'idée d'un Supérieur, & détestoit surtout de trouver un maître dans son rival. Rien ne le consoloit, non plus que Wilson, que l'espérance de profiter des circonstances: Ils pensoient que la débilité du Prince le livreroit à leurs entreprises; mais il falloit tâcher de le rendre mépriſable pour l'attaquer & pour le perdre, il falloit calomnier ses Ministres & les faire haïr; & c'est à quoi ils s'appliquerent avec la plus grande ardeur. Ils affectoient de se montrer mécontens, blâmoient ouvertement l'administration, & ne se contentoient pas de censurer les Ministres, de leur prêter de mauvaises inten-

tions ; ils parloient mal du Souverain lui-même, & le repréſentoient comme un homme qui, par ſon caractere, le manque de connoiſſances & la foibleſſe de ſa ſanté, étoit incapable de gouverner la Colonie.

» Dans une Société qui n'a qu'un Chef, diſoient-ils, tout ſe reſſent de l'état d'un Prince foible. Sa langueur & ſon inexpérience ne lui permettent point de voir ce qui ſe paſſe, ni de connoître ce qu'il faut faire. Ses Miniſtres, qui le plus ſouvent ne ſongent qu'à leur intérêt, lui déguiſent la vérité pour augmenter leur pouvoir & leurs richeſſes aux dépens du Peuple. Le Citoyen n'y eſt plus libre, & ne peut y jouir d'un bonheur aſſuré. Il n'en eſt pas ainſi dans une Société qui ſe gouverne par elle-même, ou dont la forme de Gouvernement admet différens pouvoirs, qui ſe ſurveillent, ſe balancent, & ſe contiennent mutuelle-

ment. Là, l'inexpérience d'un Chef eſt compenſée par les lumieres d'un autre, la lenteur par la vivacité, la négligence par l'application; & la pluralité, guidée par l'amour de la juſtice & de la patrie, retient dans les bornes du devoir ceux qui voudroient s'en écarter. Dans une pareille conſtitution, le Souverain, toujours prudent, toujours ferme, n'eſt point ſujet aux infirmités de la Nature, & ne meurt point. Les Miniſtres, toujours ſurveillés, ſont néceſſairement juſtes & appliqués, & le Peuple jouit de toute ſa liberté «.

Ces diſcours hardis ne furent d'abord regardés par les eſprits ſages, que comme des propos indiſcrets, inſpirés par une humeur chagrine. Ils excitoient plutôt le mépris ou la pitié, que la colere. Toutefois quelques Chefs de famille avertirent Richard & Wilſon de ſe montrer plus prudens & plus retenus à l'avenir; &, penſant que ces

représentations suffiroient pour les faire rentrer en eux-mêmes, ils crurent devoir garder charitablement le silence sur ce qu'ils avoient entendu, & ne s'en plaignirent point. Mais ces propos faisoient impression sur les esprits foibles, & sur les jeunes gens attachés à Richard & prévenus pour lui. L'image de la liberté, sans cesse offerte sous de fausses couleurs à cette jeunesse indocile, ne lui inspiroit pas seulement de l'aversion contre le Souverain, contre la forme actuelle du Gouvernement, mais lui donnoit encore le désir secret d'une révolution. Les troubles & le désordre de la Société, préparés de loin, & fomentés soigneusement, approchoient ainsi du point de fermentation où Wilson & les Ardent désiroient les porter.

Bientôt les mécontens ne garderent plus de mesures; ils parlerent plus ouvertement; &, profitant de la disposi-

tion de ceux qu'ils avoient séduits, ils formerent entre eux une espece de ligue contre la constitution actuelle du Gouvernement.

Lorsqu'ils se crurent assez nombreux pour pouvoir tenir tête au reste des Insulaires, ils convinrent de s'assembler un soir derriere les monumens, pour se concerter sur les points essentiels d'après lesquels ils devoient agir, & sur les démarches qu'ils avoient à faire; & le jour fixé, dès que la nuit fut obscure, ils s'y rendirent de toutes parts.

Chacun d'eux avoit juré de garder le silence sur cette assemblée, & ils furent tous si fideles à leur serment, qu'aucun des Insulaires qui n'étoient pas du complot ne s'en seroit douté, & qu'on ne l'eût connu que par ses suites, si le hasard, ou plutôt la Providence n'avoit pris soin de le révéler.

Guillaume & Philippe s'étoient allés promener ce soir-là même sur l'espla-

nade, pour s'entretenir ſolitairement des affaires les plus preſſantes de la Colonie. Freres, amis, aſſociés au Miniſtere, également zélés pour le bien public, ils aimoient à ſe communiquer leurs penſées, à épancher leur cœur dans le ſein l'un de l'autre, à ſe concerter dans l'intimité ſur le plan & l'exécution des projets les plus néceſſaires. La douleur des pertes récentes, la maladie de Robert, & la fâcheuſe diſpoſition de Wilſon & des Ardent, qui commençoit à percer & devenoit inquiétante, firent tour à tour le ſujet de leur converſation, qui fut prolongée juſqu'à la nuit.

Ils ſongeoient à ſe retirer, lorſque Philippe, qui, dans ce moment, éprouvoit une ſorte de mal-aiſe, & dont les réflexions, conformes à l'état de ſon ame, étoient devenues fort triſtes, entra, comme par inſpiration, dans le monument du Pere, devant lequel il

paſſoit, en diſant à Guillaume qu'il ne vouloit pas s'en retourner ſans avoir fait une priere ſur le tombeau des Fondateurs, pour invoquer leur aſſiſtance dans l'état pénible où il étoit. Guillaume lui répondit qu'il avoit la même intention, & ne le quitta point.

En conſéquence, ils entrerent tous deux dans le mauſolée; & pour n'être pas interrompus, dans le cas où le haſard ameneroit quelqu'un, ils ſe mirent à genoux ſur les gradins intérieurs. Là, recueillis, ils prioient en ſilence & dans l'obſcurité, lorſqu'ils entendirent venir, à différens intervalles, des perſonnes qui, paſſant près du périſtile, ſe rendoient dans la grande allée derriere le monument. Quelques-unes y venoient ſeules, d'autres y arrivoient deux à deux, & ſe parloient à voix baſſe; mais de maniere que, ſans diſtinguer ce qu'elles diſoient, les deux freres pouvoient comprendre, par la

chaleur des paroles, qu'il s'agiſſoit entre elles d'affaires importantes. Tous ces gens alloient au même endroit, & s'y arrêtoient; c'étoit donc un rendez-vous. Mais l'endroit ſe trouvoit écarté, ſolitaire, & il étoit nuit; on vouloit donc en faire un ſecret. Quel motif pouvoit y réunir tant de monde, à cette heure, & à l'inſçu de la Colonie? Ce ne pouvoit être rien d'avantageux pour elle. Auſſi les deux freres en conçurent-ils des ſoupçons & des alarmes, & réſolurent de faire tout leur poſſible pour en découvrir la cauſe. Ils ſe communiquerent ſur le champ leurs idées, &, s'étant approchés de l'allée à petit pas & ſans bruit, ils ſe placerent convenablement pour ne rien perdre de ce qui devoit s'y paſſer.

Les conjurés étoient ſans lumiere, crainte d'être découverts. La nuit étoit noire. Les deux freres ne purent voir ceux qui compoſoient l'aſſemblée; mais

mais ils pouvoient reconnoître à la voix ceux qui parloient. Ils entendirent d'abord Richard, qui, faisant l'appel des conjurés, leur révéla par ce moyen le nom de tous ses complices. Wilson prit ensuite la parole pour les haranguer.

» Voici, leur dit-il, l'occasion favorable de recouvrer votre liberté, ou du moins vos droits les plus précieux. L'autorité, comme la force des Sociétés, réside dans la main du Peuple, & ses Chefs (quelque nom qu'ils aient) n'en jouissent que par délégation. Qui peut douter que le Peuple n'ait le droit de reprendre ce qu'il leur a confié, s'ils en abusent, ou même s'il juge pouvoir en faire un meilleur emploi? Qu'est-ce en général qu'un Peuple qui n'a qu'un Chef? Une Société dévouée à l'esclavage, jouet du caprice d'un Souverain despote, s'il gouverne par sa seule volonté, ou livré aux passions de ceux qui l'environnent, s'il est foible.

» Votre premier Chef, il eſt vrai, avoit le droit de vous gouverner, comme Pere de la Colonie ; mais ſon fils aîné ne l'avoit pas. Le Pere ne pouvoit lui tranſmettre une autorité qui devoit finir avec lui. Un pere eſt par nature le Souverain de ſes enfans ; mais la Nature ne connoît pas le droit d'aîneſſe. Après la mort du pere, chaque membre de la famille eſt libre. Le pouvoir, comme le patrimoine, eſt diviſible entre tous. C'eſt la réunion de leurs volontés qui conſtitue le Chef ſuprême. Lorſque Henri eſt devenu le Souverain de ſes freres, c'eſt que ſes freres l'ont bien voulu. Ils étoient libres de ne pas le vouloir ; & rien ne pouvoit les contraindre à l'obéiſſance. Pluſieurs motifs de confiance les portoient à la ſoumiſſion. Henri étoit l'ancien de tous après le Pere ; il étoit actif, expérimenté (faiſons taire ici les juſtes reproches que Richard pouvoit lui faire,

& convenons, si on veut, que la chose publique a prospéré sous son gouvernement); mais le génie & l'expérience d'un Chef sont-ils un héritage pour son successeur? Le droit de gouverner attaché à la naissance, n'impose-t-il pas la nécessité d'admettre pour Souverain l'homme souvent le moins propre à régner? Pour quelques bons Princes qui se montrent de loin en loin dans l'Histoire, combien de mauvais Rois n'y peut-on pas compter?

» Un Peuple qui donne à une seule famille le droit de succession au trône, devient par cela même passif, & se dévoue sans retour aux malheurs de l'oppression & de la tyrannie. Pourriez-vous encore vous soumettre à cet ordre de succession, lorsque tout vous donne lieu d'en craindre les funestes suites? Robert est un jeune homme sans expérience, d'un esprit foible & borné, livré aux suggestions de ceux qui le

conduiſent, & abandonné ſans réſerve à toute l'ardeur d'une paſſion violente, qui ne lui laiſſe plus écouter la modération ni la juſtice. Qu'attendre d'un Prince faſciné par les charmes d'une femme étrangere, orgueilleuſe, hautaine, qui voudra voir ramper toute la Société devant elle, & qui ne ſe ſervira du pouvoir qu'elle a ſur le Souverain, que pour ſatisfaire ſon amour-propre & ſa fierté?

» Les circonſtances ne ſçauroient être plus favorables pour nos deſſeins; Robert eſt malade, hors d'état de s'y oppoſer, ſa famille eſt conſternée, & les Régens n'ont pas aſſez de pouvoir par eux-mêmes pour nous forcer à nous ſoumettre à leurs caprices. Nous formons la partie de la Société qui a le plus d'énergie & d'activité; demandons une aſſemblée générale de la Colonie. On ne ſçauroit nous la refuſer. On ignore nos projets & nos moyens,

Nous y viendrons unis & fermes dans nos réfolutions, tandis que ceux qui voudroient s'y oppoſer, n'étant point préparés à nous répondre, & néceſſairement peu d'accord entre eux, balanceront foiblement nos raiſons & la force de nos diſcours. Demandons que la conſtitution ſoit changée, & qu'au lieu d'une Monarchie, la Société ſoit déſormais une République, gouvernée par un certain nombre de Magiſtrats inamovibles, choiſis parmi les Chefs des principales familles. C'eſt alors que vous ſerez libres, & que vous pourrez mettre à votre tête les hommes les plus dignes d'y figurer par leur mérite, & les plus propres à maintenir le bonheur de la Société. Si nous trouvons des obſtacles, notre courage doit les vaincre. On ne nous attaquera pas impunément; & ſi, contre toute eſpérance, nous nous trouvions les plus foibles, nous nous retrancherons dans

la partie ſupérieure de l'Iſle, où j'oſe vous promettre des ſecours qui nous feront prévaloir.

» J'ai mis par écrit, continua-t-il, le plan de la conduite que nous devons tenir ; je l'ai communiqué à Richard & à pluſieurs d'entre vous, qui l'ont approuvé. J'en communiquerai les détails à ceux qui ne les connoiſſent pas, dans un moment plus convenable «.

Les applaudiſſemens des conjurés firent connoître aux deux freres que les propoſitions de Wilſon étoient généralement adoptées. Quelques-uns vouloient cependant un Gouvernement Démocratique ; mais ils ſe rangerent enfin à l'avis de la pluralité. Ils s'exhorterent tous réciproquement à la perſévérance, & firent ſerment de demeurer fermement unis pour l'exécution de leurs projets. Après quoi Wilſon demanda qu'on fixât le jour où l'on devoit requérir l'aſſemblée de la

Colonie, & l'on convint de ne pas en remettre l'époque plus loin qu'au lendemain. Richard se chargea d'en faire la demande pour le même jour. » Si on nous l'accorde, ajouta Wilson, je vous avertirai du moment où elle se tiendra, pour que nous nous y trouvions en force. Si on la refuse, nous crierons tous à l'injustice, & la voix des Citoyens, la crainte d'un soulévement contraindra sans doute le Ministere à y consentir. Enfin, quoi qu'il puisse arriver, trouvons-nous ici demain à pareille heure, afin de prendre les mesures ultérieures qu'exigeront nos intérêts «.

Tel fut le résultat de cette délibération clandestine, à la fin de laquelle la troupe se sépara. Chacun revint dans le même ordre, & avec les mêmes précautions qu'il avoit prises en y allant, sans appercevoir les deux freres, qui, pour n'être pas découverts, s'étoient

doucement couchés par terre au pied d'un arbre.

Qu'on se peigne l'étonnement & l'émotion qu'éprouvoient alors Guillaume & Philippe, & le cruel embarras où les mettoit la néceſſité de pourvoir ſur le champ au ſalut de la Colonie. Il falloit aviſer à ce qu'il y avoit à faire, ſe concerter & agir, pour ainſi dire, à la fois. Il étoit indiſpenſable d'apprendre ce qui venoit de ſe paſſer à tous les Citoyens attachés au bien de la Patrie, de leur remettre les loix & leurs devoirs ſous les yeux, de les encourager, de les réunir pour les oppoſer aux conjurés. Ils devoient ſe conduire en même temps avec beaucoup de prudence & de fermeté, tant par conſidération pour l'état fâcheux où Robert étoit encore, que pour renverſer & détruire les projets des ſéditieux.

En quittant l'eſplanade, les deux freres coururent chez Vincent, où ils

tinrent à trois un petit conseil, dans lequel il fut décidé que tous les Chefs de famille non suspects seroient appelés chez Philippe pour neuf heures du soir, & qu'en les avertissant, on se contenteroit de leur dire qu'il vouloit les consulter sur une affaire très-pressante & très-essentielle pour la Colonie. Guillaume & Vincent se chargerent de leur porter cette invitation, & sortirent à cet effet, tandis que Philippe retourna chez lui pour les recevoir, & pour méditer plus tranquillement sur les moyens les plus efficaces à employer dans cette occurrence.

Tous les anciens de la Colonie & la plupart des autres Chefs de famille, se rendirent chez Philippe à l'heure indiquée : Philippe leur exposa les motifs de leur convocation ; & cette nouvelle porta la surprise & l'indignation dans leur ame. Il leur demanda des conseils ; & l'on délibéra sur le

parti que l'on prendroit. Falloit-il accorder aux séditieux l'appel général de la Colonie, ou le refuser? Devoit-on, dans le premier cas, agiter la question délicate de la constitution sociale la plus avantageuse? Si l'on se déterminoit à rejeter leur requête, étoit-il nécessaire ou même prudent d'employer la force pour réprimer les mutins? Enfin, en se décidant à prendre le parti de la vigueur, penfoit-on qu'il fût à propos de prévenir les séditieux, & de les arrêter chacun chez soi pendant la nuit, tandis que se croyant assurés du secret de leur complot, ils se livroient au sommeil sans aucune défiance?

Ces points très-importans furent long-temps discutés & débattus. Les plus jeunes délibérans, emportés par la colere, opinoient pour la rigueur. Ils vouloient que, sans perdre un moment, on allât surprendre les séditieux dans leur lit, & qu'ils fussent ensuite

jugés & punis sévérement, conformément aux Loix. » Quoi ? disoient-ils, vous pouvez couper d'un seul coup la racine du mal, & vous balancez ? Ne vaut-il pas mieux perdre quelques mauvais Citoyens, que d'exposer la Colonie à une perte assurée «? Mais les plus âgés, dont la plupart avoient des fils parmi les séditieux, retenus par cette considération, & d'ailleurs plus modérés, voyoient de grands inconvéniens dans la violence, & préféroient une autre voie. Il faudroit enfoncer la porte des conjurés, qui, découverts & pleins de désespoir, se défendant de toutes leurs forces, périroient dans cet assaut, ou tueroient même les assaillans. Ne seroit-il pas horrible de sacrifier une partie de la Société à la sûreté de l'autre, sans vouloir tenter l'usage de moyens moins violens ? Ils conclurent en conséquence à ce qu'on mît dans cette affaire une prudente

modération. Guillaume & Philippe se déclarerent pour cet avis.

» La partie saine de la Société, dit celui-ci, est encore la plus nombreuse. Elle a pour elle non seulement l'autorité paternelle, mais l'autorité manifeste & reconnue des Loix & du Gouvernement, qui en imposeront toujours aux plus hardis; elle est en possession du commandement & du pouvoir, dont les Chefs n'ont jamais abusé. Que pourront contre nous les séditieux, si nous savons prendre nos précautions; & qui peut nous empêcher de les prendre, quand nous en avons les moyens? Séduits, égarés par les discours perfides d'un étranger, portés à la révolte par ses calomnies, ces malheureux ne savent plus connoître la vérité ni leurs devoirs. Mais devons-nous les faire périr, quand nous pouvons les éclairer? J'ose l'attester ici, le seul Wilson est coupable; c'est

lui qui a corrompu le cœur de nos jeunes gens, & qui eſt l'auteur du complot affreux qu'ils méditent. C'eſt lui qui doit éprouver la ſévérité des Loix. Que ſon crime ſoit conſtaté ; qu'on le juge ; qu'il ſoit puni. Mais, au nom du Ciel, mes amis, ſauvons les autres, s'il eſt poſſible. N'employons la force contre nos freres qu'à l'extrémité.

» Que prétendent les conjurés ? que nous changions la forme de notre Gouvernement ? Mais ſur quoi fondent-ils cette étrange prétention ? de quoi peuvent-ils ſe plaindre, quand tout proſpere dans l'Etat ? A quoi penſent-ils en requérant l'aſſemblée de la Colonie ? Comment oſent-ils ſe flatter de ſubjuguer l'opinion, & d'entraîner les ſuffrages ? Songez que nous avons la juſtice & l'expérience pour nous. L'on ne riſque donc rien à leur accorder cette aſſemblée. Je me propoſe d'y réfuter leurs ſophiſmes, de confondre l'or-

gueil de leurs Chefs, de dévoiler leurs manœuvres, de faire tomber enfin la vengeance des Loix sur les vrais criminels : j'opine donc pour l'assemblée. Du reste, comme elle doit être nationale, & comme il faut se garder de la perfidie, je vous recommande d'y venir armés ; & je conseille aux Chefs de famille, qui ont le malheur d'avoir des fils dans la sédition, de les tenir auprès d'eux, & de se servir de leur autorité pour leur imposer le respect, s'ils pouvoient avoir l'audace de s'élever contre les Loix reçues.

» Je me charge d'annoncer au Prince, avec les ménagemens nécessaires, les prétentions des Insurgens & nos résolutions ; & comme je le connois mieux qu'ils ne le connoissent, je crois pouvoir vous répondre de son courage & de sa bonté. Si son état peut le permettre, nous le verrons au milieu de son Peuple, où son assurance modeste,

ſes diſcours puiſés dans ſon cœur, & la noble hardieſſe que donnent l'innocence & la vérité, pour la plus belle & la plus juſte cauſe qu'on puiſſe expoſer devant des Citoyens, feront pâlir ceux qui cherchent à troubler notre Société, juſqu'à ce jour ſi paiſible & ſi heureuſe «.

Philippe eut la ſatisfaction de voir toutes les opinions ſe réunir à la ſienne. L'on ſe concerta ſur les meſures à prendre pour le lendemain. Tout fut prévu, tout fut ordonné; & l'on arrêta de garder le plus grand ſecret ſur la découverte du complot, & ſur les réſolutions qui l'avoient ſuivie. Chacun s'en retourna chez ſoi, intérieurement agité par l'attente des événemens qui ſe préparoient; & Philippe reſté ſeul, paſſa la nuit à méditer encore dans le ſilence, ſur la conduite particuliere & ſur les diſcours qu'il devoit tenir dans une occaſion ſi critique & ſi importante.

L'aurore paroiſſoit à peine, que Guillaume & Vincent ſe rendirent auprès de Philippe, tant pour aviſer entre eux aux détails de certaines démarches qu'il falloit bien peſer, que pour donner conjointement audience aux conjurés lorſqu'ils ſe préſenteroient. Il étoit d'ailleurs néceſſaire que Philippe fût ſuppléé dans ſes fonctions publiques par les autres Régens, lorſqu'il iroit parler au Souverain. Les trois freres s'expliquerent enſemble ſur les objets eſſentiels qui les raſſembloient; après quoi Philippe ſe rendit au Palais, dès qu'il apprit qu'il étoit jour chez le Prince.

Philippe le trouva dans un état de ſanté & dans une ſituation d'eſprit, qui permettoient qu'on lui révélât la découverte de la conjuration. En conſéquence, il lui apprit, d'une maniere adroite & ſage, les vûes & les projets des ſéditieux, le conſeil auquel cette

découverte avoit donné lieu, & les points qu'on y avoit arrêtés. Il lui fit sentir l'importance de l'assemblée nationale que les conjurés demandoient, & combien ils s'abusoient dans leurs espérances, en croyant qu'elle dût leur être favorable. Il lui communiqua la réponse qu'il se proposoit de faire à leurs discours; ensuite il lui exposa les ressources du parti des Patriotes, & les moyens dont il useroit pour démasquer & punir les coupables, & pour rétablir l'ordre. Enfin, en lui montrant de justes motifs de confiance dans l'esprit & l'affection de la Colonie, & dans les mesures qu'on avoit prises, il exhorta Robert à venir présider l'assemblée, & à dire à ses sujets ce que son cœur & la circonstance pourroient lui dicter.

Quoique fort étonné de cette nouvelle, Robert ne s'abandonna point à la crainte. Au contraire, indigné contre

les auteurs du complot, il sentit son courage & ses forces se ranimer. Le ressentiment de leur perfidie le poussoit même à la plus prompte vengeance, & ne vouloit d'abord ni ménagement ni mesures. Mais la réflexion arrêta ce premier mouvement, & il revint aux partis plus modérés qu'on lui proposoit. Il loua la vigilance & la sage conduite de ses oncles, approuva leurs délibérations, adopta leurs conseils; &, désirant contribuer par lui-même à l'exécution de leurs projets, il promit à Philippe d'aller à l'assemblée, & d'y haranguer le Peuple.

Richard & Wilson, comme ils en étoient convenus, firent demander audience aux trois Régens, qu'ils prièrent en même temps de vouloir se rassembler à cet effet. Ceux-ci répondirent qu'ils les trouveroient chez Philippe, que Wilson & Richard pouvoient y paroître quand ils voudroient,

& qu'on étoit prêt à les recevoir & à les entendre. Ils vinrent peu de momens après, ſuivis de quelques-uns des leurs; &, ſe préſentant d'un air fier, ils dirent qu'ils étoient là pour requérir en leur nom, & de la part d'un grand nombre de Citoyens, la convocation d'une aſſemblée générale de la Colonie; que la choſe preſſoit, & qu'ils les prioient, s'il étoit poſſible, d'en faire l'appel pour le même jour.

Les Régens les accueillirent d'un air tranquille, & avec une confiance apparente. Ils leur demanderent enſuite ingénument le ſujet pour lequel ils ſollicitoient cette aſſemblée, & les motifs qu'ils avoient d'en preſſer ſi fort le moment. Mais, pour éluder ces queſtions, les autres leur dirent que ce qu'ils avoient à propoſer regardant toutes les claſſes & tous les membres de la Société, & demandant la plus prompte délibération, il ne falloit s'oc-

cuper en ce moment que du ſoin de les raſſembler ; qu'on ne pouvoit parler de cette affaire qu'en préſence de toute la Colonie, dont le bonheur & l'exiſtence en quelque ſorte dépendoient du parti que l'on prendroit alors. Feignant toujours d'ignorer le complot, les trois freres parurent contens de cette réponſe, & n'inſiſterent pas davantage ſur leurs demandes. Ils dirent donc aux conjurés, que puiſque la choſe étoit d'un intérêt ſi grand & ſi preſſant à la fois, & qu'elle ne pouvoit en ce moment être portée devant le Souverain, l'on alloit donner l'ordre en ſon nom de convoquer tous les Citoyens ; que l'aſſemblée ſeroit indiquée pour quatre heures après midi, & qu'elle ſe tiendroit ſur le préau de la citadelle.

Wilſon & ſa ſuite ſe retirerent le cœur plein de joie de ces paroles, croyant toucher au terme de leur en-

trepriſe, & ne ſe doutant nullement de ce qui les attendoit. Tous les Citoyens de l'Iſle, ſans exception, furent invités ſur le champ, & par billets, à ſe trouver à quatre heures préciſes à l'endroit indiqué. Les conjurés y vinrent en troupe & en armes, penſant en impoſer par leur nombre & par leur contenance; mais ils furent ſurpris, & ne purent s'empêcher de montrer de l'étonnement en trouvant tous les Patriotes également armés, & en voyant l'ordre & la diſpoſition où ils étoient. Une troupe étoit rangée devant le Palais, une autre gardoit la porte de la citadelle; & le reſte formoit une double haie qui ceignoit tout le préau.

Dès que les conjurés furent entrés, on leva le pont-levis. Ils avancerent juſqu'au milieu du préau; & les Patriotes qui le bordoient s'approcherent d'eux en ſe ſerrant. En même temps on vit ſortir du Palais le Souverain,

que, dans ſon état de foibleſſe, on ne ſuppoſoit pas devoir paroître à l'aſſemblée. Il s'appuyoit en marchant ſur Guillaume & ſur Philippe, & Vincent le ſuivoit de près. La troupe qui étoit devant le Palais s'ouvrit à leur approche, & Robert vint s'aſſeoir ſur un fauteuil (eſpece de trône, élevé de quelques marches au deſſus du ſol, au pied duquel s'aſſirent les Régens), tandis que cette troupe, ainſi diviſée, ſe plaçant des deux côtés, forma deux ailes, au milieu deſquelles il falloit paſſer pour aller juſqu'au Prince. Il étoit ſans armes, ainſi que ſes trois oncles; mais tout le reſte des Inſulaires étoit armé, & devoit demeurer debout.

Cet appareil guerrier, ces précautions de prudence & de ſûreté, & la préſence du Prince que les conjurés n'attendoient pas, commencerent à leur inſpirer des ſoupçons, qui aug-

menterent encore, lorſqu'ils entendirent chaque Chef de famille appeler à ſoi ceux de ſes fils qui faiſoient partie de la troupe des Inſurgens, & leur ordonner de le venir joindre. Ces jeunes gens, accoutumés juſqu'alors au plus grand reſpect pour leurs parens, frémirent à cet ordre; mais nul n'oſa déſobéir, & chacun, d'un air confus & la tête baiſſée, alla ſe placer à côté de ſon pere: défection imprévue, qui diminuant tout d'un coup la troupe des conjurés, fut un coup très-ſenſible pour leurs Chefs.

Inquiets & embarraſſés, Richard & Wilſon ſe regarderent l'un l'autre en ſilence, & ſe dirent enſuite quelques mots tout bas; mais affectant bientôt de paroître indifférens à ces fâcheux préſages, & reprenant toute l'audace de leur caractere, ils s'efforcerent de montrer autant de hardieſſe & de réſolution que s'ils n'avoient

eu rien à craindre ou à se reprocher.

Lorsque chacun eut pris sa place & qu'on eut fait silence, Philippe se leva de son siége, s'inclina devant le Souverain, & lui adressant la parole, lui fit briévement le rapport de la demande des Insurgens, & le pria d'écouter ce qu'ils avoient à dire. Robert lui répondit qu'il ne refuseroit jamais d'entendre aucun de ses sujets; que, quoique l'assemblée générale des Citoyens, pour un sujet inconnu, fût une chose contre l'usage, il l'approuvoit cependant, pour donner à tous les Insulaires une nouvelle preuve de son affection, & que ceux qui l'avoient demandée pouvoient s'expliquer librement. Philippe rendit cette réponse à Richard, qui, après avoir salué tout le monde sans distinguer le Prince, parla d'un ton emphatique en ces termes:

» Vous qui présidez cette auguste assemblée, vous tous mes freres & mes

mes parens, car nous ne formons qu'une seule famille, je viens vous exposer ici de la part d'un grand nombre de Citoyens, je viens soumettre à votre examen & à votre décision, des objets aussi importans au maintien & au bonheur de notre Société, qu'aux droits de chacun de ceux qui la composent. Je vais m'exprimer avec la liberté généreuse d'un Citoyen qui connoît toute l'étendue de ces droits, qui voit qu'on les oublie, & qui regarde comme un devoir sacré d'en répéter le plein exercice. Ceux qui consentent lâchement à les perdre, taxeront peut-être mon entreprise de coupable hardiesse; mais cette considération ne sçauroit m'arrêter. Mon but est le bien commun, mon guide la vérité, & mes moyens sont les titres primitifs de tout homme, fondés sur les loix naturelles. Qu'aurai-je à craindre en vous rappelant ces loix, à vous, qui en êtes instruits, qui portez au fond

du cœur la conviction de leur importance, & qui savez qu'elles sont aussi durables que la Nature même. N'est-ce pas d'ailleurs devant mes amis, mes proches, mes égaux, que je parle? n'est-ce pas pour les rétablir dans leur premier état, que j'éleve ici la voix?

» Le Fondateur de la Colonie, notre Pere commun, Chef à jamais respectable, n'a eu sans doute que des intentions pures, en formant de sa nombreuse famille une Société policée sur le plan qu'il lui a tracé. Mais il étoit homme, &, j'ose le dire, il s'est trompé dans ses vûes; il étoit pere, & il a trop cédé à sa prédilection pour son aîné & pour la postérité qui en devoit naître. Il a vu la base du pouvoir souverain dans l'autorité paternelle; & il a cru que ce pouvoir devoit se transmettre successivement aux fils aînés de la race privilégiée, comme un bien héréditaire dépendant naturellement du

droit d'aîneſſe. Il l'a cru; & c'eſt viſiblement une erreur. Il l'a fait paſſer en loi; & cette loi, contraire aux premiers droits de tout Citoyen, ne peut ſubſiſter qu'au détriment de la Société. Dans l'intention de la Nature, les hommes ſont tous égaux. Le but de l'union ſociale eſt de maintenir cette égalité. Que des enfans ſoient ſoumis à leur pere, cela eſt dans l'ordre naturel. Ils lui doivent la vie, la ſubſiſtance, la protection; leur dépendance eſt une ſuite de leur foibleſſe & de leur reconnoiſſance : mais où eſt la raiſon, pour qu'après le décès du pere, les freres dépendent de leur frere aîné; que des oncles ſoient ſoumis à leur neveu, quelquefois au berceau? L'autorité du Pere défunt eſt néceſſairement diviſible entre tous ſes enfans. Elle n'exiſte plus entiere alors, que dans l'union de leurs volontés; & c'eſt cette union formelle qui conſtitue la Souveraineté. L'auto-

rité ne pouvoit donc pas être transmise à Henri par le Pere, ni la succession au trône fixée dans une seule famille, au préjudice de toutes les autres. Tous les principes du droit naturel prohibent cette institution. Ajoutons ici, que ceux de la politique & de la prudence ne lui sont pas moins contraires.

» Voyez ce qui s'est passé & ce qui se passe encore dans les Etats, où la succession au trône a été ainsi réglée. La Société n'y est-elle pas dévouée à tous les malheurs que l'ignorance & le despotisme peuvent causer, à toutes les fautes de la foiblesse, à tous les caprices de l'arbitraire? Les Peuples n'y sont-ils pas forcés d'obéir, sans résister, à celui que le hasard de la naissance leur donne pour Maître, quoique souvent il n'ait pas les connoissances & les talens nécessaires pour bien gouverner; que son esprit soit offusqué par des préjugés funestes, son

cœur livré aux plus dangereuſes paſſions, & que l'erreur de la Nature, ou les vices de l'éducation le rendent abſolument incapable de tenir le ſceptre ? Si quelquefois le Ciel favorable leur fait préſent d'un bon Roi, ſes jours ſont limités. La perte que ſa mort cauſe à ſes Peuples, n'eſt preſque jamais réparée. Les Succeſſeurs d'un grand homme ne juſtifient que trop, hélas ! tous les regrets qu'il emporte. Ils héritent de ſon pouvoir, ſans hériter de ſes vertus. Tels ſont les malheurs inſéparables de la Monarchie.

» Mais ces vices & ces malheurs ſont inconnus dans la République & dans le Gouvernement mixte, où la puiſſance eſt partagée, où les Chefs ſont des hommes graves & prudens, choiſis d'après leur mérite connu ; car, de même que l'harmonie de l'univers naît de l'oppoſition des élémens, les pouvoirs & les volontés, dans ces der-

nieres conſtitutions, ſe balancent & ſe contiennent l'un par l'autre. La pluralité, guidée par l'amour de l'ordre & de la juſtice, y prévient ou arrête ſans ceſſe les entrepriſes nuiſibles ou dangereuſes de l'ambition & de la cupidité. Un tel Gouvernement ne ſçauroit être foible, ni deſpote, ni arbitraire : il eſt eſſentiellement patriote; & , ſous ſa direction, le Peuple Roi, jouiſſant pleinement de ſes droits & de ſa liberté, vit heureux, ſans craindre que la mort vienne détruire l'édifice de ſon bonheur ; car tous ſes délégués ne peuvent mourir à la fois ; & ceux qui payent le tribut à la Nature, ſont toujours ſuppléés par ceux qui reſtent, ou remplacés au gré des Citoyens. Là, ni l'intrigue ni la corruption n'élevent jamais au miniſtere des hommes incapables ou dangereux; là, toujours ſurveillés, les Miniſtres ſont forcés d'être juſtes & appliqués.

» C'eſt ſous une telle conſtitution que vous devez vivre, & que vous recouvrerez les droits que vous avez perdus. Etabliſſez parmi vous la Démocratie pure, ou l'Ariſtocratie, ou ce Gouvernement qui exige que la ſanction du Peuple ratifie & valide les loix du Souverain; mais renoncez pour toujours au gouvernement d'un ſeul, ſous lequel vous n'êtes plus que des hommes paſſifs. Abrogez l'abuſive loi de la ſucceſſion au trône, qui vous menace de mille dangers, & qui prépare à nos deſcendans des maux inévitables.

» Et qu'on ne nous diſe pas que nos Chefs ne méritent que des louanges, que par leurs ſoins tout a proſpéré dans la Colonie, que les Citoyens y ſont heureux. Nous touchons encore aux premiers temps de notre Société; & l'on ſait que le zele & la ferveur brillent dans les commencemens de toute inſtitution. Mais l'expérience

nous apprend que ce zele se ralentit, que les abus le remplacent bientôt, & que les vices, inséparables d'une constitution fondée sur de faux principes, se montrant peu à peu dans l'administration, passent en habitude, font naître le désordre & la division, & renversent l'Etat. Ce n'est pas sur la situation momentanée de la Colonie qu'il faut arrêter vos yeux, puisque le bonheur dont elle jouit peut passer comme une ombre. C'est l'avenir que nous devons considérer; c'est l'état & le bonheur de l'Isle que nous devons établir pour les siecles.

» Je veux croire que le Chef désigné pour nous gouverner a les meilleures intentions pour la Colonie; mais cela peut-il la rendre constamment heureuse, quand il doit maintenir des loix qui portent avec elles le germe de la destruction? Je veux qu'il ait encore les talens & les connoissances néces-

faires au Chef de la Société, qu'il ſoit ſans vices & ſans paſſions, qu'il regne au gré de ſes ſujets; votre proſpérité n'en eſt pas plus aſſurée. Que faut-il en effet pour arrêter & faire évanouir le bonheur d'une Société, gouvernée par le plus grand & le plus juſte Monarque? Un accident ſimple & naturel, pareil à ceux que nous venons d'éprouver; une mort imprévue, qui mettra le ſceptre aux mains d'un Prince peu digne de lui ſuccéder. N'avons-nous pas vu le moment, où tous les Chefs de la maiſon de l'Aîné alloient nous être enlevés, où Robert lui-même, touchant au bord du tombeau, augmentoit les regrets de la Colonie, qu'il jetoit dans une criſe effrayante?

» Je lui rends la juſtice de croire qu'il aime ſur-tout à ſe montrer bon Citoyen, qu'il préfere à ſon intérêt propre celui de la Société, & qu'il déſire ardemment d'en aſſurer le bon-

heur ; & c'eſt cette perſuaſion qui me fait parler devant vous avec tant de franchiſe, & me donne l'eſpoir que l'évidence des vérités importantes que je viens de vous expoſer, ſuffira pour diſſiper les préjugés de la naiſſance & de l'éducation, & pour lui faire adopter les changemens que je propoſe. La gloire de régner ſur ce Peuple peut-elle égaler celle dont le couvrira pour toujours la généroſité de lui rendre ſa premiere liberté, & de renoncer aux ſuprêmes honneurs, pour faire jouir ſes freres de tous leurs droits, en devenant leur égal « ?

Après ce diſcours de Richard, Wilſon, ſans ſaluer perſonne, & d'un air peu convenable à ſa ſituation & à la diſpoſition des eſprits, ſe permit de parler, comme s'il en avoit le droit, & l'on eut l'indulgence de ne pas l'interrompre. Il dit que ſi la Société ne vouloit pas adopter la forme du Gou-

vernement Républicain, elle ne pouvoit rien faire de mieux que de se régler sur la Constitution Angloise, qu'il s'efforça de représenter comme la plus belle, la plus solide & la plus parfaite qu'il y eût jamais. Il loua les intentions de Richard, son entreprise, ses propositions; &, d'un ton de hauteur, qui sembloit prescrire plutôt qu'inviter, il exhorta l'Assemblée à les approuver, & à se régler d'après elles.

Philippe se levant alors, s'inclina profondément devant le Souverain, & salua tous les Citoyens d'un air modeste. Ensuite fixant Richard & Wilson, & prenant la parole, après avoir gardé quelques momens le silence, il leur fit cette réponse.

CHAPITRE LVII.

Discours de Philippe & de Robert ; délibération de l'Assemblée. Les Loix sont maintenues ; Robert est reconnu Souverain ; les conspirateurs sont jugés & punis.

» PAR quelle étrange fatalité, la Constitution de cette Société naissante est-elle donc attaquée avec tant d'éclat, lorsque la Nature semble donner à nos Loix la sanction la plus solennelle, par les prodigieux succès dont elle couronne nos premiers efforts ? Quel autre signe, quel autre garant, quel autre gage de sa bonté demanderions-nous au Ciel, que la prospérité la plus rapide & la plus générale ? Il se peut sans doute que sous les Loix les plus saintes, & sous le

Gouvernement le plus salutaire, il se trouve, au milieu du bonheur public, quelques malheureux qui aient essuyé des revers, je dirai même des injustices, ou par un vice caché dans la législation, ou par une erreur de l'autorité tutélaire, ou du moins par la malignité inévitable de la fortune. S'il en est parmi nous, qu'ils se levent, qu'ils se plaignent hautement, librement; je joins ma voix à la leur, je leur promets les acclamations unanimes de la Nation; sur le champ, les injustices de l'homme seront réparées, les torts même de la fortune seront effacés..... Mais ce silence universel me confirme que je suis au milieu d'un peuple fortuné, au milieu d'une famille heureuse. Graces soient rendues au Ciel! je ne vois tout autour de moi que le bonheur.

» Quels sont donc les Citoyens qui s'élevent aujourd'hui contre notre Cons-

titution, & qui oſent la citer devant la Nation aſſemblée, comme s'ils avoient des crimes à lui reprocher ? Je n'oſerois le dire, ſi vous n'en étiez les témoins, s'il étoit poſſible de le diſſimuler : ce ſont ceux qui paroiſſent le plus comblés des faveurs de la fortune ; ceux qui, par la plus libre jouiſſance de leurs droits, ont le plus efficacement recueilli les bienfaits de la puiſſance tutélaire ; ceux qui, diſtingués par une conſidération particuliere, n'ont pas de plus véritable intérêt que de ſe la conſerver, ſi ce n'eſt de la mériter ; ceux enfin qui ſont forcés, par l'évidence des faits, à publier les louanges du Gouvernement, lors même qu'ils ceſſent de reſpecter la Conſtitution.... Je m'arrête ; ils rougiſſent, & leurs yeux ſe baiſſent.

» Comment l'eſprit de ſchiſme s'eſt-il donc emparé de mes freres ? Croirai-je que leur richeſſe & leur crédit

ont troublé, ont enflé leurs cœurs par des ſentimens d'une ambition jalouſe, turbulente, ennemie naturelle des Loix, de la Société, de la paix? A Dieu ne plaiſe! moi, je les croirois corrompus, juſqu'à les ſoupçonner d'être les ennemis du bien public! Non, non; ils ne ſont qu'abuſés par des ſuggeſtions étrangeres: on les a ſéduits par l'apparence même du bien public. Non, le vice n'eſt pas dans leur cœur; mais leur eſprit eſt faſciné par l'illuſion; qu'ils rentrent en eux-mêmes, & je réponds d'eux.

» C'eſt à nous à diſſiper l'illuſion, & à faire triompher la vérité. O manes de notre Pere commun! vénérable auteur de notre race & de notre Société! du haut des Cieux, récompenſe des hommes juſtes & bienfaiſans, vous veillez ſur nous, vous êtes préſent à nos débats & à nos délibérations: inſpirez-moi, défendez par ma voix votre

doctrine, vos institutions, votre ouvrage, votre mémoire, & les intérêts de votre famille, sans vous offenser de la témérité de quelques-uns de vos enfans, déjà tout prêts à se repentir & à rétracter leur erreur. Leur hardiesse même est tout à la fois un hommage qu'ils rendent à vos institutions, & la preuve la plus solennelle de votre respect inviolable pour les droits de l'homme & du Citoyen. Vous avez créé un Peuple libre, libre jusqu'à soumettre la Constitution & les Loix à la discussion ouverte. Vous avez vu qu'il n'obéiroit qu'à la raison & aux loix toutes puissantes de l'ordre. La science nous vient de vous, comme la liberté, l'existence, & tous les biens. Inspirez-moi; éclairez ceux qui s'égarent, pardonnez-leur, & rendez-nous nos freres & la paix, aux acclamations de toute votre famille, pénétrée d'amour & de reconnoissance, & prosternée devant votre image.

» On ose nous dire, ô Citoyens ! que l'institution du Gouvernement monarchique viole l'égalité naturelle des hommes. Où donc nos adversaires ont-ils trouvé cette égalité prétendue ? La Nature distribue-t-elle à chaque individu la même force, le même talent, la même industrie, les mêmes faveurs, & au même degré ? Les a-t-elle tous également appelés à la même fortune ? La Nature a partagé ses dons comme elle l'a voulu. Elle a voulu ce partage inégal & différent, pour unir étroitement les individus les uns aux autres, par la grande différence des moyens qu'elle leur a donnés de se servir les uns les autres, de se communiquer les uns aux autres les fruits des avantages individuels dont elle a doué chacun d'eux, & de répandre ainsi sur toute la Société toute l'influence de ses dons, inégalement & diversement départis. L'inégalité naturelle est donc la base

immuable de l'inégalité ſociale ? l'inégalité ſociale eſt donc le lien naturel de la Société ? La Société eſt le moyen néceſſaire, pour que les dons diſtribués à chacun ſe déployent, exercent leur énergie, acquierent leur perfection, & deviennent, par la réciprocité des ſervices, la jouiſſance, & en quelque ſorte le patrimoine de tous. Voilà le plan de la Nature, il eſt digne d'elle. C'eſt ainſi qu'elle fonde, qu'elle commande, qu'elle néceſſite l'ordre contre lequel on oſe ſi légérement l'invoquer.

» Si la Nature avoit fait les hommes égaux, ſi elle vouloit qu'ils fuſſent égaux dans la Société, elle formeroit donc, je ne dis pas un Peuple Roi, mais un Peuple de Rois, également pourvus des mêmes droits de Souveraineté ; l'anarchie deſtructive de toute Société, ſeroit donc le gouvernement naturel de la Société ? O Novateurs ! ſi vous changiez aujourd'hui la conſti-

tution de l'État, vous commenceriez d'abord par démentir & violer vous-mêmes votre principe d'égalité, hâsardé si témérairement. Ne dissimulez donc pas vos intentions sous une fausse justice; n'appuyez pas vos prétentions par des absurdités manifestes. Ce n'est pas l'égalité que vous réclamez pour tous; c'est l'autorité que vous convoitez pour vous-mêmes. J'en appelle à votre conscience, & je l'entends qui vous condamne.

» Le gouvernement d'un seul vous blesse. Mais je vous demande d'abord, si la Nature, ou plutôt le Ciel lui-même, n'a pas nommé votre premier Roi, Fondateur de votre famille & de votre Société? je vous demande, si vous lui disputeriez le trône à lui-même? je vous demande, s'il n'a pas acquis des droits inconteſtables à la Souveraineté par toutes les avances de Souveraineté qu'il a faites pour la fondation, la con-

ſervation, la proſpérité, la perpétuité de l'Empire? Tout eſt ici ſon ouvrage, il en a diſpoſé; & quel titre avez-vous de plus pour diſpoſer de votre propre bien?

» Il n'eſt plus temps d'appeler à votre ſecours la Nature, que vous venez de méconnoître & de trahir par de fauſſes imputations; mais la Nature elle-même vous condamne & vous rejette encore. Eſt-il dans la Nature de former un Corps, ſans lui donner un Chef, & un Chef unique? Un corps à pluſieurs têtes eſt une eſpece de monſtre. Eſt-il dans la Nature de multiplier les moyens, & de compliquer les reſſorts, lorſqu'elle peut tout réduire à la ſimplicité & à l'unité? La perfection eſt dans la ſimplicité, & la perfection ſuprême dans l'unité. Eſt-il dans la Nature que chacun ait le droit de régner, ou du moins le pouvoir de participer à l'autorité ſuprême, ſur-

tout quand elle établit un ordre de subordination & d'obéissance ? L'homme naît dominé, assujetti, asservi de toutes parts, & avec le seul droit d'exercer librement ses facultés pour la satisfaction de ses besoins, sans lésion du droit d'autrui ; c'est-là tout son empire. Est-il dans la Nature de livrer l'autorité & le gouvernement aux passions des Citoyens, à leurs intrigues, à leurs cabales, à leurs manœuvres, à leurs intérêts exclusifs, plutôt que de fixer la puissance dans les mains d'un dépositaire, nommé par l'ordre d'une succession invariable ? Tous les moyens d'union, de concorde & de paix perpétuelle entrent dans ses plans. O vous, détracteurs inconsidérés de la Monarchie ! panégyristes imprudens de la République ! je croirai que vous êtes de bonne foi dans le fond de votre cœur, je croirai que la persuasion la plus intime n'y a pas laissé le plus léger doute,

quand je vous verrai abjurer dans votre famille la qualité de Chef unique, & donner à votre gouvernement domestique une forme Républicaine.

» Dois-je répondre ici à l'imputation que vous faites, aussi injustement que gratuitement, à notre Pere commun, d'avoir pris dans le gouvernement domestique les regles qu'il établit dans l'ordre social ? Et sur quel fondement parlez-vous de la sorte de l'homme le plus respectable pour vous, qui existât jamais ? Non, sans doute, l'autorité paternelle & l'autorité sociale ne se ressemblent pas, ni dans leurs titres, ni dans leurs droits, ni dans leurs devoirs. Un pere donne à ses enfans l'existence, l'éducation, des biens, toute sorte de moyens de vivre, & de bien vivre ; & la Nature n'a pas communiqué ses titres au Chef social. L'autorité domestique varie dans son étendue, dans sa durée, dans son ressort ;

& il n'en eſt pas ainſi de l'autorité ſociale. L'autorité domeſtique ordonne là où l'autorité ſociale ne peut qu'empêcher. La premiere s'exerce par la volonté ; & la ſeconde ne s'exerce que par la ſanction des Loix. Non, ces deux autorités ne ſe reſſemblent point ; auſſi le vénérable Fondateur de notre race & de l'Empire, ne les a-t-il ni confondues, ni aſſimilées. Comme Pere, il ſoigna, préſerva, éleva notre enfance ; il inſtruiſit notre adoleſcence dans le culte, les arts & les vertus de l'ordre domeſtique ; il fonda nos ménages, il dirigea notre premier eſſor. Comme Inſtituteur ſocial, il régla nos poſſeſſions & nos héritages, il nous enſeigna les loix de la réunion commune ; il établit l'autorité protectrice des droits de chacun, avec toute la force du conſentement univerſel, & de tous les moyens conſtitutifs de la puiſſance, pour la ſauve-garde de tous les Ci-

toyens, de toutes les propriétés, de tous leurs travaux, de toutes leurs jouiſſances, réglées ſelon l'ordre de la juſtice, & aſſurées par l'influence journaliere & conſtante de l'autorité légitime.

» L'autorité ſuprême eſt une grande charge; & parce qu'elle impoſe de grands devoirs, il faut la doter des facultés néceſſaires pour les remplir, & tels doivent être ſes droits. Quels ſont ſes devoirs? De préſerver d'invaſion, tant au dedans qu'au dehors, les droits & les propriétés de tous & de chacun, de garantir le libre exercice des Loix, & d'appuyer leur pouvoir par la force publique. Quels ſont ſes droits? De lever ſur chaque propriété productive, ſelon les regles d'une juſte répartition, une portion des revenus annuels, pour continuer & perpétuer les avances ſouveraines, ou tous les travaux publics, néceſſaires à la proſ-

périté

périté publique ; & c'eſt à la puiſſance publique à ordonner, à faire l'emploi de ce revenu & de tous ſes moyens, pour faire agir & régner les Loix, à l'avantage de toute la Société.

N'eſt-ce pas là l'autorité, telle que l'ordre ſocial l'exige, telle que notre Pere l'a inſtituée, telle que vous l'enviſagez vous-mêmes? Je vous le demande.... Avouez-le de bonne foi, vous n'en voulez qu'au Gouvernement héréditaire d'un ſeul. Mais d'abord préféreriez-vous à l'hérédité, l'élection? vous allumeriez donc au milieu de la Société un foyer éternel de rivalité, de jalouſie, de diſſention entre les familles, à la mort de chaque dépoſitaire de l'autorité ; vous jetteriez aux ambitieux la pomme de diſcorde, qui écarteroit du concours les hommes ſages & modérés ; vous ſacrifieriez l'intérêt public aux intérêts & aux deſſeins particuliers des Electeurs ; vous porteriez ſur le trône l'a-

droit concurrent, qui auroit séduit & corrompu votre Peuple; vous exposeriez sans cesse l'Etat aux troubles, aux factions, à la guerre civile, aux démembremens, à sa ruine. Toujours ces sortes de Monarchies furent réduites à renoncer à l'élection, ou à périr par l'élection même. La Couronne ne seroit-elle élective que dans la Famille Royale? mêmes dangers; & vous rendriez les freres & les parens rivaux, ennemis les uns des autres, & vous les armeriez sans cesse les uns contre les autres, pour leur destruction & celle de l'Empire. Respectez donc aussi ce droit de primogéniture, qu'il vous plaît d'imputer à une vaine prédilection envers la famille de l'Aîné; il est fondé sur le droit de l'âge, de la maturité, de l'expérience. Tant qu'il y a eu des mœurs, les cadets ont honoré leur aîné comme le Chef de la famille; & quelle seroit la raison de les préférer

à lui, quand il eſt néceſſaire, pour le bien public, de fixer ſur une tête les droits & les prérogatives de Chef ſocial ?

» La Monarchie héréditaire a des inconvéniens. Oui ſans doute, car c'eſt toujours le gouvernement de l'homme ; mais c'eſt à la Conſtitution, aux Loix, & à l'inſtruction à y pourvoir, comme notre Fondateur l'a fait. Il ſe peut que, par les viciſſitudes de la Nature, un enfant devienne Roi ; mais la Régence y ſupplée ; & nous, ô mes freres ! nous qui avons été appelés à ce ſoin, nous ſommes prêts à rendre le compte le plus rigoureux de notre adminiſtration. Il ſe peut que le Prince Héréditaire ſoit malheureuſement condamné à une éternelle enfance ; mais alors il eſt exclu du trône. Il ſe peut que le génie du Roi ſoit reſſerré dans des bornes étroites : mais les Loix ont réglé ſa marche, des Miniſtres la ſoutiennent,

des Conseils l'éclairent ; la Magistrature n'en exerce pas moins ses fonctions ; la Nation ne veille pas moins sur ses propres intérêts. Sous quelque regne que ce soit, tout Citoyen a également le droit de pouvoir s'élever aux emplois publics, aux pouvoirs délégués, aux distinctions légitimes, aux honneurs, à la gloire, par sa capacité, par ses talens, par ses services, par ses vertus patriotiques, par ses hauts faits. Soyez le bienfaiteur de vos freres & de votre Patrie, on ne vous demandera pas si vous êtes Roi. La gloire est pour les grands hommes, Princes ou Sujets sans distinction. Libres de faire le bien, assez heureux pour pouvoir faire le bien public, faites-le, votre nom sera honoré, exalté dans nos fastes comme dans nos cœurs. Que de Sujets ont fait oublier leurs Princes, & remporté toute la gloire de leur siecle !

» Le Gouvernement monarchique, bien conſtitué, ne s'oppoſe point au bien que le Citoyen peut faire, & aux ſuccès qu'il peut mériter : tout au contraire, il les favoriſe, il les encourage, il les ſeconde. En effet, il eſt démontré dans nos enſeignemens, il eſt évident, pour chacun de nous, que le Monarque n'a qu'un ſeul & unique intérêt, celui de ſes Peuples ; & que ſa vraie puiſſance n'eſt & ne peut être qu'en raiſon de la proſpérité de la Nation. Mais des Chefs différens ont manifeſtement des intérêts particuliers à empêcher les progrès des uns, à étouffer le mérite des autres, à détruire des concurrens, à rabaiſſer des familles, pour prédominer. L'autorité n'eſt auſſi évidemment puiſſante, bienfaiſante, paiſible, qu'autant qu'elle eſt une ; car ſi elle eſt partagée, vos Chefs diviſés ſe jalouſent, vos pouvoirs oppoſés ſe combattent, vos forces déchaînées les

unes contre les autres, s'entre-détruiſent : il n'y a point d'accord, point de paix, point de ſûreté. Enfin, les beſoins publics exigent ſouvent une action prompte & ſubite ; le Monarque agit, tandis que votre Sénat ne peut que délibérer, & laiſſer le mal s'accroître au milieu de ſes débats, ou l'occaſion de faire le bien s'évanouir : l'ordre demande ſans ceſſe l'activité, qu'il ne trouve que dans le Gouvernement monarchique. Il n'y a qu'un premier principe dans la Nature, il n'y a d'accord que dans l'unité.

» L'harmonie de l'Univers, nous dit-on, naît de l'oppoſition des élémens ; oui ſans doute, & il en eſt de même de l'harmonie ſociale. Tous les Citoyens concourent au même but par des voies différentes, & même oppoſées. Celui-ci laboure, & celui-là navigue. Le ſage eſt pour la délibération, & le brave pour les entrepriſes coura-

geuſes. Ici la ſcience répand l'inſtruction, & là l'induſtrie exerce les Arts. Mais il faut que le même principe dirige tout, & que tout aboutiſſe à la même fin : il faut que le même génie préſide à tout, & veille ſur tout. Dites-moi ſi Dieu a livré le gouvernement du monde au Sénat des élémens ?

» Mais enfin on craint l'abus ſi facile, & l'extenſion ſi naturelle de la puiſſance ſuprême dans les mains d'un Monarque : on craint les paſſions inévitables ou d'un Prince, ou d'un autre. Eh quoi ! l'on craint les paſſions d'un ſeul, & l'on ne craint pas les paſſions de pluſieurs, les paſſions de la multitude ! Dans le Monarque l'on voit le deſpote ; & l'on ne voit pas dans les Ariſtocrates des oppreſſeurs du Peuple réunis ſeulement pour l'oppreſſion ; & l'on ne voit pas ce Peuple Démocratique le jouet & la victime des mauvais Citoyens, qui le réduiſent enfin à

ne combattre que pour le choix des Tyrans ; & l'on ne voit pas dans les Gouvernemens mixtes une tendance violente & perpétuelle à l'uſurpation, aux révolutions, à la déſolation, & à la deſtruction de l'Etat ! La Monarchie dégénere en deſpotiſme, lorſqu'on y méconnoît les principes de la ſtabilité des Empires ; ſoit : mais vos Républiques (je parle de celles qui ont vraiment formé un Etat) n'ont-elles pas toutes fini par l'anarchie, par la tyrannie, par le déchirement univerſel ? Pourquoi le diſſimuler ici ? Se perſuade-t-on que tout ce Peuple l'ignore ? Ignore-t-il auſſi que l'hiſtoire de ces Etats Républicains n'eſt qu'un récit continuel de conflits, de déſordres, de troubles, de calamités ? Croit-on abuſer de la ſorte un Peuple inſtruit ? Suppoſons, s'il le faut, de mauvais Rois, leurs attentats & leurs fureurs ſeront paſſagers & fugitifs comme les

fléaux du Ciel, ſi vous avez aſſuré l'Empire aux Loix elles-mêmes, lorſque vos Chefs auront été bien convaincus, comme leurs ſujets, qu'ils ne ſont que les exécuteurs ſuprêmes de ces Loix & les premiers Citoyens de l'Empire, & tant que la Nation connoîtra parfaitement toute l'étendue de ſes droits & de ſes devoirs. Là le danger n'eſt que de la part de l'homme, & l'homme paſſe comme l'éclair, le Tyran ſur-tout : ici le danger eſt dans le vice même de la Conſtitution Républicaine, & la Conſtitution le perpétue juſqu'à ce qu'elle périſſe. Comparez enfin la durée des Républiques les plus célebres avec celles des Monarchies, quoique mal ordonnées. Je ne parle point de ces petites aſſociations, qui, ſans territoire, n'ont qu'une exiſtence précaire, & qui ne ſubſiſtent que par les ſervices qu'elles rendent à leurs voiſins, ou par la jalouſie que ces voi-

ſins ont les uns contre les autres. Il s'agit d'un Etat agricole. Enfin (car il faut le dire), le trouble, ô mes Concitoyens ! le trouble eſt aujourd'hui parmi nous : eſt-il donc élevé par les paſſions du Prince ? Reconnoiſſez l'eſprit Républicain ; mais repoſez-vous ſur la ſageſſe de vos Loix & de votre Gouvernement.

» Eſt-ce à nous à redouter les erreurs, les abus, les excès, les uſurpations de la puiſſance monarchique ? N'avons-nous pas des garans de nos droits & de nos libertés ? Quels ſont-ils ces garans ? Nos Loix, parfaitement conformes aux principes de l'ordre naturel & proſpere des Sociétés politiques ; nos Loix, qui réuniſſent tous les intérêts en un ſeul, également commun au Prince & aux Sujets ; nos Loix, qui, en fondant la puiſſance ſur la juſtice, l'ont dotée d'une portion invariable du revenu territorial, déter-

minée par le vœu de la Nature, selon les besoins réels de la Société, & irrévocablement affectée aux avances de la Souveraineté, ou à l'utilité publique: nos Loix, qui ne donnent à l'autorité que le pouvoir de faire le bien, & celui d'empêcher le mal: nos Loix, que le Monarque ne peut ni abroger, ni changer à son gré, qui ne laissent rien à l'arbitraire, qui sont au dessus de lui comme au dessus du simple Citoyen, & qui protégent également les Sujets contre le Prince, & le Prince contre les Sujets..... Quels sont ces garans? Nos institutions sociales, qui, des héritiers même du trône, forment des Citoyens, qui rendent ce trône toujours accessible à tous & à chacun, qui fixent immuablement, par l'enseignement public & national, les bornes des droits & des devoirs & du Prince & des Peuples, qui, selon l'esprit & avec la sanction de la Religion elle-

même, n'admettent d'autre politique qu'une Morale pure & salutaire, la même pour la conduite privée & pour le gouvernement public, qui consacrent dans des fastes authentiques, ainsi que dans des monumens solennels, l'histoire fidele de chaque regne, & les divers succès de la Nation.... Quels sont enfin ces garans? Cette assemblée, ô Citoyens! qui seule suffit pour confondre nos adversaires, cette assemblée nationale, devant laquelle de simples particuliers osent citer notre Constitution même, & sommer en quelque sorte notre Roi d'abdiquer la couronne, cette assemblée, qui, toujours prête à se former sur la réclamation des Peuples, vous répond à jamais de l'exécution des Loix, ainsi que de la sûreté & de la liberté publique.

» O mes freres! mes amis! mes concitoyens! si j'ai eu le bonheur de dissiper les sophismes de l'illusion, de

rendre à la vérité tout ſon éclat, de juſtifier l'ouvrage & la mémoire de notre auguſte Fondateur, jurez tous avec moi de nouveau, jurez ſolennellement une fidélité inviolable à nos Loix & à notre Conſtitution : je la jure pour vous & pour moi, ſi vous m'applaudiſſez par des acclamations libres & cordiales. Dieu reçoit nos ſermens. Proſternons-nous devant ce jeune Prince, dont les vertus douces & bienfaiſantes nous promettent un regne paternel & proſpere. Embraſſons-nous les uns les autres ; & reſſerrons avec joie les liens du ſang qui nous uniſſent tous ſi étroitement, avec ceux de la concorde & de la paix ſociale, qui, juſqu'à ce jour, ont fait notre bonheur ſous le plus favorable des Gouvernemens, & doivent faire à jamais la proſpérité de cette Iſle. O vous ! notre Pere commun, qui m'avez éclairé de vos lumieres & ſoutenu de vos inſpira-

tions, recevez dans le Ciel les hommages du reſpect, de la reconnoiſſance & de l'amour, les hommages que tous vos enfans raſſemblés & réunis vous offrent avec les larmes de l'attendriſſement & du repentir. Que ce jour où vous avez défendu & affermi votre ouvrage, devienne auſſi mémorable que celui où vous érigeâtes votre famille en Société politique, en nous ſoumettant aux loix de la Nature, de la Raiſon & de la Religion. Veillez ſans ceſſe ſur vos enfans, & régnez toujours ſur votre Peuple. O vous! grand Dieu! ſeul Dieu du ciel & de la terre, auteur de tout bien, vous, qui ne permettez le mal que pour le bien, daignez récompenſer le Pere dans les enfans, & pardonnez-nous nos fautes à tous tant que nous ſommes. Vous avez choiſi ce Peuple, cette terre, pour donner à l'Univers l'exemple d'une Société formée d'après

les Loix que vous enſeignez aux hommes par le miniſtere de la Nature. Détournez donc de nous l'eſprit d'erreur & de ſchiſme ; il y va de votre gloire, & peut-être du bonheur de l'humanité éclairée par notre expérience. Ecoutez, exaucez la priere que nous vous faiſons, & que nous vous ferons chaque jour, unis d'eſprit & de cœur, de nous rendre dignes de vos bienfaits ; & pour apprendre, en publiant votre gloire, à toutes les Sociétés humaines, les moyens de les obtenir «.

Philippe eut à peine fini ce diſcours, que toute l'aſſemblée, ſi l'on excepte les conjurés, fit retentir tout le préau de la citadelle de vives acclamations & de longs applaudiſſemens, qui commencerent à faire connoître quel étoit le parti que la Nation devoit embraſſer dans ce grand débat. Cependant Robert, qui, malgré ſon état, n'avoit ceſſé de montrer un viſage ferme &

modeſte, ſe leva pour être mieux entendu, car ſa voix étoit encore foible; & faiſant ſigne de la main, d'un air de dignité, pour demander l'attention générale, il dit : » Mes enfans & mes amis, vous venez d'entendre les propoſitions qu'on ſe croit en droit de vous faire, je ne dirai pas contre moi, car je veux m'oublier ici ; mais contre la Conſtitution de notre Société, contre les ſages Loix qui nous régiſſent, & ſous leſquelles vos peres & vous avez vécu juſqu'à ce jour dans la paix & dans le bonheur. On vous invite à changer la forme du Gouvernement, auquel ce pays, naguere déſert, doit tant de biens & de proſpérité, ſous prétexte qu'il eſt ſuſceptible d'abus, qui peuvent dans le temps en opérer la ruine. On veut que vous abrogiez nos Loix fondamentales, pour en ſubſtituer d'autres abſolument contraires. Jamais peut-être on n'oſa tenter un changement auſſi

hardi, & d'une ſi grande conſéquence.

» Je ne m'éleverai point cependant contre ces propoſitions, & ne chercherai pas à gagner les ſuffrages. Philippe vient de diſcuter, d'une maniere claire & préciſe, & les avantages de notre Conſtitution, & la ſageſſe de nos Loix, & l'erreur de ceux qui veulent les détruire, & les malheurs ſans nombre qu'éprouveroit notre Société, ſi les innovations qu'on propoſe étoient accueillies & exécutées. Je peux m'en tenir à ce qu'il vient de vous dire; mais, pour convaincre la Colonie de mon affection pour elle, je crois devoir ajouter, que, quoique partie très-intéreſſée à ſoutenir ſon opinion, je ne veux point me prévaloir de la force de ſes raiſons, ni de l'autorité que j'ai en main, pour vous porter à l'adopter. Je vous laiſſe la liberté de vous déterminer pour le parti que vous jugerez être le plus ſage. C'eſt le ſentiment intime

de votre conſcience que vous devez ſeul conſulter ; c'eſt à lui ſeul que je m'en rapporte ; & ſi, contre mon eſpérance, vous rejetez la Monarchie, ſi vous méconnoiſſez mon cœur, ſi vous me trouvez peu digne de régner après ceux qui ont tenu le ſceptre ſi glorieuſement, je vous déclare ici que je ſuis tout prêt à deſcendre de la place éminente que j'occupe, pour devenir ſimple Citoyen. Je n'aurai de regret en la quittant, que celui de ne pouvoir vous prouver, par de grands ſervices, les ſentimens que j'ai pour vous, & le vif déſir dont je ſuis animé pour la proſpérité de l'Iſle.

» Que chacun opine donc librement dans cette grande affaire, d'après les lumieres de ſa raiſon & les conſeils de ſon équité, ſans en être aucunement détourné par la conſidération de mon intérêt particulier. Mais pour ſe déterminer ſagement, & ne pas ſe

préparer de longs & triſtes regrets, qu'il ne perde point de vue le bien ou le mal qui peut réſulter du parti qu'il va prendre.

» Comme, avant de délibérer ſur quelle eſpece de République doit tomber votre choix, il s'agit de ſe décider pour ou contre la Monarchie, & qu'à cet égard toutes les opinions peuvent ſe réduire à deux, il ſuffira de ſe ranger à l'une ou à l'autre. L'on ne votera point de vive voix, à moins qu'on n'ait de nouvelles raiſons à déduire en faveur de ſon opinion. Un ſimple ſigne ſuffira pour faire connoître le parti qu'on embraſſe. Que tous les Citoyens poſent les armes; que ceux qui croient devoir maintenir la forme actuelle de Gouvernement, levent les mains au deſſus de leur tête, & que les oppoſans les tiennent baiſſées; l'on verra facilement, par ce moyen, à quel parti chacun ſe range; l'on

pourra compter les ſuffrages, & s'aſſurer en un moment de quel côté ſe trouve la pluralité «.

Cela fut exécuté ſur le champ, ainſi que Robert l'avoit propoſé. Tous les opinans mirent bas les armes; les Patriotes leverent les mains, & l'eſpérance des conjurés s'évanouit comme un ſonge; car outre que les Patriotes avoient toujours été les plus nombreux, les jeunes gens que Wilſon avoit ſéduits, & qui ſe trouvoient en ce moment à côté de leurs peres, ébranlés d'abord par les diſcours qu'ils venoient d'entendre, entraînés enſuite par l'exemple des perſonnes qui leur impoſoient le reſpect, & voulant réparer à tous les yeux l'imprudence de leur conduite, dont ils commençoient à connoître le danger & à ſe repentir, voterent pour le maintien de l'ancienne Conſtitution. Il y en eut même pluſieurs autres au milieu des conjurés, qui,

mûs par ces raiſons, & ſe raviſant ſagement, oſerent lever les mains, & ſe déclarer Patriotes ; ce qui réduiſit leur troupe à un très-petit nombre, & fit tomber l'audace des Chefs, qui ne purent cacher leur trouble & leur confuſion.

Mais ce n'étoit que le commencement des peines & des humiliations qui les attendoient. Les Loix fondamentales ayant été de nouveau jurées, le Gouvernement Monarchique fut de nouveau reconnu pour le ſeul convenable à la Société de l'Iſle, le ſeul qu'elle adoptoit. En conſéquence Robert, proclamé Souverain au milieu des applaudiſſemens répétés, reçut le ſerment d'obéiſſance que lui prêterent les Citoyens, aux yeux de Wilſon & des Ardent, qui, pleins de rage & de déſeſpoir, refuſerent ſeuls de s'approcher de lui, & de faire cet acte de ſoumiſſion. Voyant alors que tout ce

qui venoit de se passer dans l'assemblée étoit la suite d'un plan formé pour s'opposer à leurs desseins ; que leur complot avoit été découvert, & que le Souverain & la Société, devant savoir qu'ils en étoient les auteurs, ne pouvoient manquer d'en vouloir tirer vengeance ; & jugeant sans doute qu'on ne leur feroit point de grace, lors même qu'ils souscriroient à la loi de la succession au trône & se soumettroient à Robert, ils préférerent de s'y refuser par un acte public de désobéissance, & de s'exposer hardiment à ce qui pourroit en arriver, plutôt que de s'abaisser à reconnoître l'autorité suprême du Prince ; démarche qu'ils regardoient comme une insigne lâcheté.

Cependant ils ne s'abandonnoient pas tellement à leur mauvaise fortune, qu'ils ne vouluſſent se soustraire, s'il étoit possible, au sort qui les menaçoit. Ils se concerterent entre eux, re-

prirent leurs armes, formerent un peloton, & tandis que les Citoyens empreſſés de rendre leurs hommages à Robert, laiſſoient des vides dans le cordon qui veilloit ſur les conjurés, ils eſſayerent de ſortir de la citadelle, & marcherent vers la porte pour en abaiſſer le pont-levis. Mais ceux qui devoient la garder leur couperent chemin. Ils tenterent de gagner le rempart pour ſauter dans le foſſé; & ils ne furent pas plus heureux dans cette entrepriſe. Un cri que firent les premiers qui s'en apperçurent, tourna ſur les fuyards l'attention de l'aſſemblée, dont une partie les prévint. Le reſte des Citoyens les entoura, les mit hors d'état d'échapper, & leur préſentant un cercle formidable de baïonnettes, les ramena dans le milieu du préau.

Alors Vincent prenant la parole, & s'adreſſant au Souverain, le pria d'ordonner que Wilſon & ſa troupe fuſſent

désarmés & amenés devant le trône ; pour répondre aux accusations graves qu'il alloit former contre eux. Il dit qu'ils s'étoient rendus coupables d'un crime énorme contre le Prince & la Société, & qu'il importoit, pour la vindicte publique & l'exemple de la Colonie, qu'ils fussent jugés & punis sur le champ, si le délit qu'il leur imputoit étoit constaté par des preuves authentiques. » Tous les Citoyens, ajouta-t-il, étant ici, le Collége de Justice s'y trouve en entier, ainsi que les témoins que j'ai à produire contre les accusés. Le délit vient de se consommer en votre présence. Je requiers donc l'autorité de la Loi, pour que leur procès leur soit fait à l'instant & publiquement ; qu'ils soient condamnés comme ils le méritent, & qu'ils ne sortent de la citadelle que pour subir la juste peine de leur forfait «.

Tous les Membres du Tribunal de Justice

Juſtice s'étant réunis auſſi-tôt, par ordre du Souverain, ce Tribunal reçut la plainte de Vincent, & ordonna que les accuſés paruſſent devant lui, pour répondre aux accuſations, & pour déduire leurs moyens de défenſe. Ceux qui les entouroient leur enjoignirent de mettre bas les armes, & d'obéir à la citation; mais ils s'y refuſerent obſtinément. Wilſon, furieux, tira même ſur celui qui vouloit le déſarmer, & l'auroit tué ou bleſſé dangereuſement, ſi Joſeph, qui ſe trouvoit près de l'Anglois, n'eût fait un mouvement très-prompt pour relever le bout du fuſil au moment où le coup partoit. Saiſis à l'inſtant, Wilſon & ſes complices furent entraînés devant les Juges.

Vincent récapitula tout ce que nous avons vu ci-devant des trames & des entrepriſes des conjurés. Il les peignit comme des hommes qui, pour perdre Robert, vouloient mettre le déſordre

dans la Société, & la détruire même, s'ils ne pouvoient réuſſir dans leurs projets. Mais il accuſa Wilſon d'être le premier & le principal auteur de cet affreux complot. » C'eſt lui, dit-il, qui a mis en uſage tous les artifices de la ſéduction la plus coupable, pour égarer & ſéduire les malheureux Ardent, qui, ayant étudié leur caractere, & connoiſſant leurs paſſions, s'eſt ſervi de tous les poiſons de la flatterie pour les faire tomber dans ſes piéges, & qui, les mouvant à ſon gré, diſpoſant de leurs richeſſes & de leur crédit, a trouvé le moyen d'attirer dans la ſédition une partie des Citoyens. Le nouveau crime dont il s'eſt couvert à vos yeux, ſuffiroit ſeul pour le faire juger capable de ceux dont je l'accuſe. Une ame auſſi atroce que la ſienne, peut ſe porter à tous les excès. Mais je ne veux pas m'en tenir à ces preuves, quoiqu'évidentes; qu'il nie les faits que j'avance,

& des témoins irréprochables vont l'en convaincre. Philippe & Guillaume déposeront de la vérité de ces faits; & comme l'ordonnance criminelle de Henri exige trois témoins, & qu'il faut compléter la preuve au gré de la Loi, je demande que les papiers de Wilson servent ici de supplément de témoignage. Qu'ils soient saisis, ainsi que ceux des Ardent, portés & lus devant vous, & que légalement reconnus, ils achevent de dévoiler les crimes de leurs auteurs «.

A cette derniere réquisition, Wilson pâlit & rougit tour à tour, & rompant le silence farouche qu'il avoit gardé jusqu'alors, il s'écria, comme un forcené, que la capture de sa personne étoit une vraie tyrannie, la visite de ses papiers une odieuse inquisition; qu'il n'étoit point Citoyen de l'Isle, & ne pouvoit être jugé comme tel; qu'il récusoit les témoins & le Tribunal comme évidem-

ment ſuſpects, & proteſtoit contre tout ce qu'on pourroit faire à ſon préjudice. Mais voyant qu'on n'avoit point d'égard à ces réclamations; qu'on ſe contentoit de lui répondre, qu'ayant conſpiré contre la Société, il devoit être jugé par ſes Loix; qu'on alloit s'emparer de ſes papiers, & que, malgré ce qu'il pourroit dire, ils ſerviroient de preuve dans ſon procès, il s'abandonna à toute ſa fureur, & vomit mille imprécations contre ceux qui le retenoient, & contre lui-même, tandis que Richard & ſes freres, qui s'étoient d'abord montrés auſſi fougueux, demeuroient en ſilence, la tête baiſſée, avec un air conſterné. Ils furent interrogés les uns après les autres, & ſe contenterent de nier les faits qu'on leur imputoit.

Les Juges firent enſuite appeler les témoins, ils entendirent leur dépoſition; & quand les papiers attendus

furent arrivés, on en fit la lecture devant les accusés, qui répondirent qu'ils ne pouvoient être témoins contre eux-mêmes : vaine allégation, qui n'affoiblit aucunement les preuves qu'offroient ces papiers. Ceux des Ardent ne présenterent rien de relatif à cette affaire ; mais les écrits de l'Anglois jeterent le plus grand jour sur toute la conspiration, & montrerent à découvert l'ame atroce de ce perfide. Ils contenoient l'histoire de sa vie, ou le détail de ses aventures, des réflexions sur la Religion, sur la Morale & la Société ; enfin, le plan de ses sourdes menées, pour bouleverser la Colonie & pour perdre Robert ainsi que Dona Rosa. Il n'y avoit pas une page qui ne fît frémir les Juges & les assistans. C'étoit un tissu d'horreurs & de scélératesses, dont nos paisibles Insulaires n'avoient pas même d'idée.

L'on vit clairement alors de quoi ce

monſtre étoit capable. Non ſeulement il viſoit à pervertir la Jeuneſſe, à diviſer la Société, à ſoulever les Citoyens les uns contre les autres; mais, ſous prétexte de ſoutenir le parti qu'il s'étoit fait, il avoit projeté d'appeler les Hollandois, en leur cédant le privilége excluſif du commerce des productions de l'Iſle, & d'en obtenir des ſecours ſuffiſans pour la ſoumettre. Alors le bandeau qui couvroit les yeux des Ardent tomba. Ils reconnurent qu'ils n'avoient été que les inſtrumens & les jouets de ce méchant homme, &, pleins d'indignation de tant de perfidie, dont ils étoient les malheureuſes victimes, ils ſe répandirent en invectives contre lui, & lui firent tous les reproches que le reſſentiment & le déſeſpoir purent leur ſuggérer. Cependant, revenus à eux-mêmes, ils condamnerent hautement leur aveugle conduite, & en demanderent humble-

ment pardon au Souverain & à la Société ; ce qui toucha toute l'assemblée. En les voyant s'humilier ainsi, chacun fut ému de pitié de leur triste sort.

Mais la Loi qui s'élevoit contre Wilson, séviſſoit contre ses complices. Le Tribunal ne pouvoit juger que d'après la Loi. Tous les crimes des accusés étoient prouvés ; ils devoient subir la peine qu'ils méritoient. Leur sentence leur fut prononcée. Le Président dit à Wilson : » Vous êtes convaincu d'être l'auteur de la conspiration tramée contre la Colonie & son Chef ; d'avoir séduit Richard & ses freres, & perverti beaucoup de jeunes gens pour les faire entrer dans votre complot ; d'avoir voulu livrer l'Isle à des étrangers ; enfin, en désobéiſſant publiquement au Souverain, de vous être porté au criminel excès d'entreprendre sur la vie du Citoyen qui vous intimoit ses ordres. Le moindre de ces attentats mérite la

derniere peine. La Loi vous condamne aux travaux des mines jusqu'à la fin de vos jours «.

Puis s'adressant à l'aîné des Ardent: » Richard, lui dit-il, votre orgueil démesuré & votre jalousie vous ont perdu. Vous vous êtes ligué avec l'ennemi de la Colonie, pour détruire les Loix & renverser le trône. Chef d'une famille nombreuse & puissante, à qui vous deviez l'exemple de la justice & de la soumission, vous n'avez employé votre crédit & vos richesses que pour entraîner vos freres & vos concitoyens dans le précipice où vous vous êtes jeté. Leur crime est votre ouvrage; c'est à vous sur-tout à l'expier. Vous vous êtes vous-même reconnu coupable. Vos regrets tardifs & votre repentir ne peuvent maintenant vous sauver de la peine qui vous est due. La Loi vous condamne à perdre vos propriétés, à travailler aux mines pendant vingt-cinq

ans, & vous déclare à jamais incapable d'aucune fonction publique «. Enfin, se tournant vers les freres de Richard (*a*), & les appelant tour à tour par leur nom, il leur déclara qu'ils étoient condamnés à dix ans de travaux publics, & à perdre leurs propriétés. » Quant aux autres Citoyens, ajouta-t-il, qui ont trempé dans la conjuration, mais dont le repentir & l'abandon public de leur parti ont précédé le jugement du Peuple, & qui ont fait serment d'obéissance aux Loix & au Souverain, le Tribunal, considérant ce désaveu de leur faute, est persuadé qu'elle est plutôt la suite de la foiblesse & de la légéreté, que de la volonté réfléchie; & croyant néanmoins qu'ils sont répré-

(*a*) Ils étoient huit, & avoient un autre frere, qui, trop jeune encore, n'avoit pu suivre l'exemple de ses aînés. Celui-ci recueillit tous les biens de sa maison.

henſibles, & doivent à la Société une ſatisfaction authentique, en réparation du ſcandale qu'ils ont cauſé, il les déclare inhabiles à exercer aucune charge publique pendant cinq ans, & les exhorte à effacer, par une conduite exemplaire, par leur attachement aux Loix & au Souverain, l'imprudence malheureuſe qu'ils ont commiſe «.

On porta ſur le champ à Robert les pieces du Procès, & l'Arrêt prononcé par le Collége de Juſtice; car, dans notre Iſle, aucune Sentence au criminel, qui ſoumet à une peine afflictive ou infamante un Citoyen, ne peut être exécutée ſans avoir été préalablement viſée & ſignée par le Prince. Il examina tout; &, après avoir vu les accuſations & les preuves inconteſtables des crimes, plein de douleur, il s'écria: » O vénérable Fondateur de la Colonie! qui, dans votre ſollicitude pour vos deſcendans, leur avez tracé des

Loix ſi ſages ! ô mon pere ! qui les avez fait régner avec tant de ſuccès ! auriez-vous prévu qu'un étranger, ſauvé d'une mort cruelle par vos enfans, accueilli dans votre ſein & traité avec tant de bonté, tenteroit de perdre ſes bienfaiteurs, de renverſer nos Loix fondamentales, & d'aſſervir cette Iſle ? Auriez-vous préſumé que des hommes de votre ſang, vivant heureux ſous ces Loix, ſeroient aſſez mauvais Citoyens, aſſez dépourvus de raiſon & de juſtice, pour ſe liguer avec ce perfide, dans le deſſein de troubler la Colonie & de détruire le Gouvernement ? Juſte Ciel ! & de tels forfaits, inconnus encore parmi nous, étoient réſervés à marquer les premiers jours de mon regne ! & j'étois deſtiné à leur ſervir de prétexte ? Ah ! du moins, quand je ne puis en effacer le ſouvenir & dérober ce funeſte exemple aux races futures, quand je me vois forcé, par les de-

voirs de ma place, de donner la ſanction & l'authenticité au jugement qui les condamne, en ſouſcrivant l'Arrêt de leur châtiment, faiſons connoître la vive douleur que nous en reſſentons. Oui, je le dis ici, je le dis & le proteſte, j'aimerois mieux ceſſer de régner, que d'être encore obligé d'en punir de ſemblables.

» La majeſté des Loix & la ſûreté des Citoyens ne me permettent pas de changer ni d'abréger la peine de Wilſon. Mais Richard, ſéduit & entraîné par cet étranger; mais les freres de Richard & les autres Inſulaires, gagnés par ſon exemple, me paroiſſent dignes de pitié. De faux rapports & de mauvais conſeils leur ont inſpiré contre moi la haine la plus injuſte. C'eſt un motif de plus pour moi de leur montrer de l'indulgence. Richard eſt condamné à vingt-cinq ans de travaux; je réduis à dix ans le temps de ſa peine,

celui de ſes freres à cinq ; & ils peuvent tous eſpérer d'être admis à poſſéder de nouvelles propriétés, s'ils montrent juſque là, par leur conduite, un vrai repentir de leur faute, s'ils regagnent par leurs ſentimens l'eſtime des Citoyens. Et quant à ceux qui, engagés dans la ſédition, en ont abandonné volontairement les Chefs, avant le ſerment d'obéiſſance qu'on m'a prêté, je les rétablis dans leurs anciens droits. En me rappelant que je ſuis le Chef de la Colonie, je ne dois pas oublier que j'en ſuis le Pere, & qu'il faut ſavoir tempérer la juſtice par la bonté, ſi l'on veut ſe montrer véritablement équitable «.

La ſanction donnée par le Souverain à la Sentence des coupables, & l'acte de clémence dont il l'accompagnoit, leur furent auſſi-tôt notifiés. Wilſon, déclaré ſeul indigne de grace, endurci dans ſon crime, & qui n'avoit rien à ménager,

ſe livra tout entier à la rage & au déſeſpoir ; mais les Ardent, ſubitement changés par la découverte de ſes trahiſons, par le ſentiment de leur faute, & ſur-tout par la généroſité de Robert, ſe montrerent humblement réſignés à leur ſort, & témoignerent même de la reconnoiſſance de la grace qu'on leur faiſoit en abrégeant leur peine, tandis que ceux de leurs compagnons que le Prince débonnaire déclaroit abſous, leurs parens & tout le peuple, touchés & enchantés de la magnanimité de leur jeune Chef, le combloient de bénédictions, & faiſoient retentir tout le vallon de leurs applaudiſſemens.

La grandeur d'ame du Prince ne ſe borna pas à ces actes d'une bonté peu commune. Voulant empêcher que l'opprobre des coupables ne rejaillît ſur leurs parens, & montrer que ceux-ci, loin d'être regardés comme tachés & avilis par ce malheur (qui ne dépen-

doit pas de leur volonté, & qu'ils déteſtoient eux-mêmes), loin d'être en butte au mépris de la Société, ne devoient en recevoir que de la conſolation, il députa deux de ſes oncles à la mere & aux ſœurs des Ardent, pour leur dire qu'il s'affligeoit ſincérement avec elles de la faute des coupables & de leur punition, & pour féliciter ces femmes en même temps de ce que les dangereux exemples de leurs fils & de leurs freres n'avoient pas influé ſur le reſte de la famille. Cette attention paternelle & bienfaiſante a prévenu dans la Colonie, l'inſenſé préjugé qui verſe ailleurs l'infamie, due aux ſeuls criminels, ſur la tête de ceux qui leur appartiennent.

Cependant l'on conduiſit Wilſon & les Ardent en priſon, où ils paſſerent la nuit ſous bonne garde; & le lendemain ils furent tranſportés aux lieux où ils devoient ſubir leur châtiment.

Je n'en ferai pas la peinture, crainte de trop affecter l'ame ſenſible de mes Lecteurs. Je me contenterai de dire, en anticipant ſur le temps, que Wilſon ne démentit point ſon inflexible caractere. Réſolu de finir ſon tourment par le moyen le plus lâche, il parvint, quelque temps après, à tromper la vigilance de ſes gardiens, & ſe caſſa la tête avec l'inſtrument qui lui ſervoit à fendre les rochers au fond de la mine. Telle fut la mort honteuſe de ce malheureux, qui, pour ſatisfaire l'ardeur d'une affreuſe vengeance, s'efforça de troubler notre Société, & fit jouer tous les reſſorts pour perdre les hommes généreux qui lui avoient ſauvé la vie, chez leſquels il avoit un aſile, & qui pourvoyoient libéralement à tous ſes beſoins. Les châtimens au contraire paroiſſent avoir changé le cœur & les ſentimens des Ardent. Ils ſouffrent avec courage la peine qu'ils ont méri-

tée, & n'aſpirent qu'au moment d'en être délivrés, pour ſe montrer d'autres hommes. S'ils perſéverent dans leur conduite, ils ſe feront pardonner le crime qu'ils ont commis ; mais comment ſe pardonneront-ils à eux-mêmes leur confiance aveugle pour un traître, & le complot déteſtable dont ils furent les fauteurs ?

Que ces triſtes & mémorables exemples ſervent du moins à porter un effroi ſalutaire dans l'ame de ceux de nos Concitoyens & de nos deſcendans, que l'ivreſſe des paſſions pourroit écarter du reſpect qu'on doit aux Loix ; qu'ils ſervent à les convaincre que l'attentat le plus condamnable eſt celui d'un mauvais Citoyen qui, aveuglément ſoumis à un fol intérêt, oſe tenter de rompre le pacte ſacré qui lie les Sujets au Souverain ! Puiſſent enfin tous les Inſulaires, plus attachés aux vrais principes, ne s'écarter jamais des

devoirs que ce pacte leur impose, & concourir de tout leur pouvoir à maintenir l'ordre & l'harmonie dans la Société ! Tels sont les vœux que forment les cœurs patriotes, vivement affectés par le souvenir de nos dissentions, & pleins d'estime & de gratitude pour ceux de nos Citoyens qui ont ramené dans la Patrie la concorde & la paix. L'on verra, dans le Chapitre suivant, que le Ciel, propice aux vœux sinceres qui lui sont adressés pour le bonheur des hommes, les écoute dans sa bonté, & se plaît à les exaucer.

CHAPITRE LVIII, & dernier.

Rétabliſſement de l'ordre dans la Colonie ; proſpérité ſurprenante ; mariage de Robert & de Dona Roſa ; monumens élevés aux Bienfaiteurs de l'Iſle.

EN ſortant des troubles qui avoient agité la Colonie, & dont elle avoit manqué d'être la victime, la Société pouvoit être comparée à ces pays des Tropiques, qui, quelquefois déſolés par la fureur des ouragans & ſur le point d'en être bouleverſés, reçoivent néanmoins, par l'influence de ces tempêtes, de nouveaux principes de fécondité, & deviennent bientôt après plus fertiles & plus agréables qu'ils n'étoient auparavant.

Tous les eſprits, tous les cœurs,

réveillés & ranimés par la secousse violente qu'on venoit d'éprouver, encore émus des dangers que nous avions courus, & sentant plus vivement que jamais l'importance & la nécessité de demeurer étroitement unis dans l'obéissance des Loix, pour rétablir & faire prospérer la chose publique, résolurent unanimement de concourir, par leur exemple, à étouffer les germes de ressentiment & de discorde qui pouvoient subsister encore, à dissiper les préjugés nuisibles, à remettre en honneur les vrais travaux, & à tenir les affaires & les familles dans l'ordre. L'amour du bien, le patriotisme, la charité, que plusieurs Citoyens sembloient avoir oubliés ou méconnus, échaufferent d'une nouvelle ardeur les plus indifférens.

Le Souverain, qui jusqu'alors n'avoit pu montrer à son gré les sentimens qui l'animoient pour son peuple,

ni faire connoître d'une maniere efficace les talens & les connoiſſances qu'il portoit ſur le trône, brûlant du noble déſir de ſuivre les traces de ſes peres, & de tout entreprendre pour le bonheur public, employa tous les moyens imaginables pour exécuter ſes généreux deſſeins. Il ne voulut pas ſe borner à réparer momentanément les maux de la Société; il s'appliqua ſans délai, & avec la vigilance la plus ſoigneuſe, à donner la plus grande ſtabilité à toutes les parties de l'adminiſtration. La foibleſſe de ſa ſanté le retenoit encore dans ſon Palais; il y fit appeler fréquemment les différens Tribunaux & les Inſulaires les plus expérimentés, pour les conſulter ſur toutes ſes vûes de réforme & d'amélioration. Chacun, non ſeulement invité, mais encouragé par le Souverain à dire librement ce qu'il en penſoit, uſa, ſans nul obſtacle, de cette liberté. Comme le

même esprit animoit tout le monde ; tous les avis se concilierent bientôt, & ces assemblées produisirent les plus sages réglemens.

Dès la formation de la Société, les assemblées nationales avoient eu lieu dans la Colonie. La premiere s'étoit tenue pour reconnoître & approuver les Loix fondamentales & positives du Pere. Henri avoit été proclamé Souverain dans une autre. Il y avoit reçu le serment de fidélité de ses sujets, & y avoit juré lui-même de faire régner ces Loix. L'addition qu'il avoit faite au Code du Fondateur, avoit eu la sanction nécessaire dans une pareille assemblée. Enfin, il étoit d'usage de convoquer la Nation dans les cas extraordinaires ; mais aucune Loi précise n'avoit encore rendu ces assemblées constitutionnelles, & n'en avoit réglé la forme ni le temps. Robert, de l'avis des Anciens, fit une Loi, par la-

quelle il déclara que les assemblées nationales seroient convoquées tous les trois ans, & composées des Députés élus dans chaque district, pour rendre compte des affaires de la Colonie, & proposer les moyens convenables d'en accélérer la prospérité, outre les assemblées extraordinaires que les cas majeurs & pressans pourroient exiger.

Baptiste, qui, jusqu'à sa mort, avoit présidé le Tribunal du Fisc & celui des travaux publics, s'étoit insensiblement emparé de l'autorité confiée à ces deux Colléges; il l'avoit concentrée dans ses mains. On connoissoit l'effervescence de son caractere; on craignoit de s'opposer à ses volontés. Quand le Souverain n'y paroissoit pas, Baptiste y étoit tout; les autres n'y étoient rien. Son crédit avoit fait donner à son fils aîné le maniement des finances. Je n'autoriserai pas ici les propos qu'on s'est permis à leur égard; car c'est peut-être

légérement, & d'ailleurs ils ne ſont plus. Je veux croire qu'ils n'ont point abuſé de leur miniſtere ; mais ils le pouvoient, ou du moins leurs ſucceſſeurs, & c'en étoit aſſez pour engager le Gouvernement à prendre des précautions contre les abus qui en pouvoient naître.

Pour obvier à ces inconvéniens, Robert déclara que déſormais perſonne ne pourroit réunir ſur ſa tête la Préſidence de deux Tribunaux, ni gérer ſeul les finances. Il créa des ſurveillans à la caiſſe des revenus publics, avec pouvoir de l'inſpecter en tout temps, d'en apurer les comptes, & d'en retirer l'argent tous les mois pour le dépoſer au Tréſor Royal.

Le relâchement commençoit à s'introduire dans le Militaire, les exercices ne ſe faiſoient plus réguliérement. Il ordonna que, tous les jours de fête, tous les Citoyens, qui auroient l'âge requis,

requis, seroient exercés aux armes dans chaque Paroisse, au sortir de l'Office, & qu'ils ne pourroient s'en absenter que par congé, ou pour cause de maladie, sans encourir une peine humiliante.

Les voyages maritimes & lointains de nos Insulaires n'avoient pas été tous heureux. Plusieurs fois les vaisseaux avoient manqué de périr, & l'équipage s'étoit vu contraint, pour les alléger, d'en jeter le chargement à la mer. Ces pertes réelles, qui pouvoient être plus malheureuses, prouvoient que le commerce extérieur est sujet à des accidens & à des revers fâcheux. Cependant la cupidité ne voyoit que les succès du Commerce, qu'elle élevoit fort au dessus des autres professions. Les expéditions des Ardent, & les profits considérables qu'ils en avoient tirés, avoient sur-tout répandu le préjugé (ailleurs trop commun) de la supériorité du Commerce

ſur l'Agriculture ; & les travaux champêtres, pour leſquels on n'avoit plus autant d'émulation qu'autrefois, commençoient à languir. Robert voulant arrêter le cours de ces erreurs funeſtes, ſans porter néanmoins atteinte à la liberté du Commerce & des Citoyens, publia un Edit, où, après avoir fait un éloge magnifique du premier des Arts, il ordonna que dans la concurrence des places à remplir, les Cultivateurs, à mérite égal, ſeroient préférés à tous autres.

Ces courſes lointaines avoient produit un autre mal, en tenant, une partie de l'année, un grand nombre de jeunes gens hors de l'Iſle. La vie diſſipée que menent les Marins, les mœurs étrangeres qu'ils ont fréquemment ſous les yeux, & qui influent néceſſairement ſur leur maniere de penſer & ſur leurs habitudes, avoit rendu cette Jeuneſſe indifférente aux grands principes

de Religion, d'économie & de politique, qu'on lui avoit enseignés dans les Écoles. La plupart les avoient perdus de vue, ou les mépriſoient, ainſi que la ſimplicité de nos mœurs. Ces commencemens de déſordre étoient d'une trop grande conſéquence, pour qu'on dût les tolérer; auſſi le Souverain, qui avoit particuliérement à cœur le maintien de l'inſtruction publique, & qui déſiroit que la ſcience des droits & des devoirs de l'homme fût profondément gravée dans l'ame & dans l'eſprit de tous les Citoyens, parce qu'il ſavoit que l'inſtruction conſtante pouvoit ſeule établir en préjugés d'opinion les vérités eſſentielles au bonheur de la Société, & que l'ignorance des vrais principes étoit la ſource de tous les maux publics, le Souverain fit un réglement, qui ſoumit à un ſévere examen ſur cette doctrine, tous les jeunes gens qui voudroient partir

pour des voyages de long cours, & leur défendit de s'éloigner de l'Isle, s'ils ne répondoient point d'une maniere satisfaisante à leurs examinateurs.

Ce ne fut pas tout. Persuadé que pour rallumer le zele dans tous les esprits, les leçons de l'exemple seroient encore plus puissantes que les ordonnances, & qu'en le voyant exact à remplir ses devoirs, ses sujets s'empresseroient de s'acquitter des leurs, Robert voulut se montrer en tout digne de sa place, dont une des plus nobles fonctions est celle de premier Instituteur. Dès que sa santé fut entiérement rétablie, il assembla les Citoyens, &, leur remettant sous les yeux les points les plus intéressans des obligations sociales, leur fit une exhortation pathétique pour les porter à y être fideles. Les discours publics & pleins d'affection qu'il a depuis continués régulièrement chaque mois, ont produit le plus grand effet sur tous

les Insulaires. Il s'est d'ailleurs montré doux, affable, accessible à tous ses Sujets sans distinction, attentif à leur rendre une justice prompte & toujours impartiale, à favoriser les talens, à récompenser le mérite, à humilier le vice, en lui refusant toute faveur & tout emploi ; enfin à mettre la plus grande économie dans la dépense des revenus publics.

Par cette conduite sage & constante, Robert est devenu l'idole de ses Sujets. Chacun d'eux est persuadé que le Prince les regarde tous & les chérit comme ses enfans; ils voudroient tous, aux dépens de leurs jours, pouvoir ajouter aux siens, & il n'y en a pas un, qui, jaloux d'obtenir sa confiance, de mériter ses bontés, ne saisît avidement l'occasion de lui prouver son amour & son dévouement. C'est une jouissance pour eux, que de voir leur Prince ; ils n'en parlent pas sans s'attendrir. Telle est

la récompense qu'un bon Roi trouve toujours dans le cœur de son Peuple. De cette union intime entre les Insulaires & le Souverain, de cette réciprocité d'affection & de confiance, il est résulté tous les effets que l'on pouvoit attendre. L'émulation la plus vive, l'activité la plus ferme ont reparu, & se montrent de toutes parts. Les Citoyens, qui étoient demeurés fideles aux Loix & à la Constitution, ont redoublé de zele pour le bien public, & ceux qui avoient eu le malheur de s'égarer, ont tenté les plus grands efforts pour faire oublier l'erreur d'un moment. Toutes les classes de la Société, toutes les familles, tous les individus, s'occupent maintenant en paix & avec ardeur du soin de leurs affaires.

L'Agriculture, plus respectée & plus honorée que jamais, prend chaque jour de nouveaux accroissemens,

multiplie les produits au delà de tout eſpoir, affermit la paix & la concorde, &, faiſant couler dans tous les rameaux de l'arbre ſocial une ſéve plus abondante, répand ſur tous ſa bénigne influence, & les couvre de fleurs & de fruits. Le Commerce, qui lui doit ſon exiſtence, jouiſſant pleinement de l'immunité & de la liberté dont il a beſoin, a ſinguliérement profité des ſuccès du Laboureur pour s'ouvrir de nouvelles routes, pour étendre ſes relations ; & ſans ceſſe il ſert à ſon tour à augmenter encore les progrès de la culture, en multipliant les échanges, en rendant la circulation plus active, en facilitant les conſommations & les jouiſſances, qui, par ſes mains, rendent à la terre les avances qu'elle leur a faites.

Cet accroiſſement de richeſſes & de facilités a porté l'aiſance des Propriétaires & des Commerçans à un point où ils ne l'avoient jamais vue, leur a

fait naturellement désirer des jouissances plus variées, des commodités plus agréables, des ouvrages mieux entendus, des façons plus soignées & plus délicates; en sorte que non seulement les arts utiles, mais les arts d'agrément, recherchés & encouragés par la concurrence de ceux qui demandent leurs services, trouvant le prix de leur temps & de leur industrie dans une portion des revenus de la terre, que leur distribuent ceux qui les emploient, se multiplient & se perfectionnent tous les jours. Enfin, le revenu public, qui doit toujours suivre la progression de ceux du territoire, ayant considérablement augmenté par cette marche, a donné les moyens au Gouvernement de mieux traiter les Citoyens qui sont à ses gages, de faire de plus fortes avances pour l'amélioration du patrimoine commun, & de rétablir solidement

le regne de l'ordre & de la juſtice. Ainſi les ſuccès de l'Agriculture, cauſe premiere de tout bien dans un Etat, & la perſuaſion intime & générale de ſes puiſſans effets ſur toutes les claſſes & ſur toutes les profeſſions de la Société, donnent à la nôtre la vie & le bonheur.

Tout s'embellit, tout proſpere dans cette Iſle heureuſe. On auroit peine à croire, ſi on ne le ſavoit pas, que la Société qui l'habite ne date pas d'un ſiecle; qu'elle a commencé par deux perſonnes, & que tous les membres en ſont les enfans. On ne pourroit ſe figurer, ſi on ne le voyoit de ſes yeux, tout ce qu'a fait cette Société, depuis ſa naiſſance juſqu'à nos jours, & le point de grandeur & de proſpérité où elle eſt parvenue. De Martine & Dona Roſa nous en ont montré cent fois leur étonnement, & nous ont dit avec enthouſiaſme, qu'ils ne croyoient

pas qu'il y eût sur la terre un peuple & un pays comme le nôtre ; qu'ils n'en connoissoient aucun par eux-mêmes, ni d'après les récits des voyageurs, où les droits & les propriétés des Citoyens fussent plus assurés, les Loix plus conformes à celles de la Nature, où l'autorité du Souverain fût mieux réglée, la puissance du Gouvernement moins abusive, où enfin le nœud qui lie le Chef aux Citoyens, fût plus ferme & plus étroit ; que d'ailleurs nulle contrée n'offroit une scène plus riche, plus variée & plus ravissante que celle de notre Isle.

En effet, il seroit difficile d'imaginer rien de plus beau & de plus animé que cet heureux coin de terre, si favorisé de la Nature, & si fertilisé par l'industrie & les travaux de ses habitans. Ce ne sera bientôt qu'un jardin magnifique, entremêlé de jolies habitations, qui, dans sa noble simplicité,

réunira tous les agrémens relégués ailleurs dans le pays des Fables ; & tel qu'il eſt en ce moment, il cauſe la plus douce émotion à l'obſervateur enchanté de le contempler.

Auſſi loin que la vue peut s'étendre, tout flatte, tout intéreſſe les yeux ſurpris. Les bois ſuperbes & toujours verts, qui couronnent le ſommet des collines dont le vallon eſt entouré, & la cime bleuâtre de montagnes qui le terminent & ſe montrent comme un nuage dans le lointain, forment la bordure de cet immenſe tableau. Ils frappent d'abord les regards par leur majeſté ; mais ils ne les fixent pas. On ſe laiſſe bientôt aller naturellement au plaiſir de les porter ſur le ſein de la vaſte campagne qu'ils renferment. Là, les champs, les prés, les boſquets, les vignes, les vergers, cultivés, arroſés d'une main ſoigneuſe & vigilante, préſentent une parfaite image de l'em-

pire que le génie & le travail conſtant de l'homme ont acquis ſur la Nature paſſive & brute, & les changemens favorables qu'il peut opérer dans l'œuvre de la création, pour forcer la terre à payer ſes ſoins empreſſés de tous les tréſors de ſa fécondité, & à ſe parer des ornemens qui peuvent la rendre plus belle.

Nulle part on ne trouve raſſemblées toutes les productions de choix des divers pays du Monde, qui croiſſent aujourd'hui dans notre Iſle, & nulle part le climat, le ſol & la main de l'homme ne donnent à celles qu'ils font naître, & qu'ils favoriſent, la vigueur & la beauté qu'ont celles de cet heureux pays. Enfin on chercheroit vainement un autre payſage, où la variété des ſites, la diverſité des objets, & le piquant des contraſtes, forment un enſemble auſſi délicieux. Ici, les blés d'Europe couvrent les champs;

là, c'eſt le riz, dont ſe nourrit l'Aſie; plus loin, le maïs, qui tient lieu de pain au Nouveau Monde. La monotonie de couleur qu'offrent les terres labourées ou chargées de moiſſons, eſt relevée par la verdure perpétuelle, & différemment nuancée, des boſquets frais & des riants vergers qui les ſéparent fréquemment, par les jardins & les maiſons de campagne, iſolées & gaies, qui en ſont voiſines, & par le large canal de la riviere qui, coupant le vallon dans toute ſa longueur, ſépare en deux bandes les vaſtes prairies qui la bordent. L'air, par-tout embaumé des doux parfums que les arbres fleuris exhalent ici toute l'année, flatte l'odorat, & porte juſqu'au cœur une ſenſation voluptueuſe, tandis qu'on s'étonne de voir croître & mûrir de toutes parts les fruits de l'Afrique, des Philippines, des Moluques, & les grappes colorées de la vigne pendre en

feſtons ſous le feuillage protecteur des grands arbres qui leur ſervent de ſoutien. Ajoutons encore à ce tableau tout ce qui peut lui donner de la vie; & les nombreux troupeaux qui paiſſent ou bondiſſent dans les prés; & les Bergers qui les conduiſent au ſon du hautbois & du chalumeau; & les Laboureurs qui cultivent les terres, & charment leur travail en chantant; & les troupes joyeuſes & bruyantes des Faneurs, des Moiſſonneurs, des Vendangeurs; & les Inſulaires, qui, pour leurs affaires domeſtiques, ou celles de leur commerce, parcourent les chemins publics, ou vont en bateau ſur la riviere; tout concourt à vous donner l'idée d'une Société paiſible, occupée, laborieuſe, vivant dans l'aiſance & dans le bonheur qui la ſuit, ſous le meilleur Gouvernement, & dans le plus beau pays de la terre.

Dans cette heureuſe ſituation, la

Colonie n'avoit à désirer que de voir le bonheur personnel du Prince, aussi parfait & aussi solide que celui dont elle jouit. On savoit, qu'épris des charmes de Dona-Rosa, touché de ses vertus & de ses rares qualités, il aspiroit depuis long-temps à lui plaire, & à lui faire agréer son cœur & sa main; mais que cette belle étrangere, trop sensible encore à la perte de son époux, & au chagrin d'avoir été, quoiqu'innocemment, la cause des troubles & des divisions de la Société, différoit toujours de s'engager dans de nouveaux liens. Elle connoissoit pourtant le vrai mérite de Robert, elle lui rendoit justice, & n'étoit rien moins qu'indifférente à l'attachement respectueux & tendre qu'il ne cessoit de lui montrer, à la préférence qu'il lui donnoit sur toutes les femmes de l'Isle, en la pressant de partager son trône & sa destinée. Mais cela même étoit un

obſtacle aux vœux du Prince ; car, auſſi pleine de délicateſſe que de généroſité, Dona Roſa faiſoit difficulté de céder à ſes inſtances, de peur qu'on ne penſât qu'elle n'étoit mue, en y cédant, que par des vûes d'intérêt ou d'ambition. Etrangere dans la Colonie, ſans parens & ſans fortune, cette conſidération lui paroiſſoit toute naturelle. Elle craignoit ſur-tout que l'amour du Prince venant à s'affoiblir, les reproches qu'il pourroit ſe faire un jour ſur le choix d'une épouſe, ne l'éloignaſſent d'elle entiérement.

Ainſi Robert avoit à combattre dans l'ame de l'Eſpagnole, & la tendreſſe qu'elle conſervoit à Don Pedro, & ſa trop grande modeſtie, & ſes ſentimens même pour le Prince. Elle avoit tenu long-temps ſecrete cette façon de penſer. Cependant Robert, qui ne pouvoit plus vivre ſans la poſſéder, la preſſant un jour plus inſtamment de

céder à sa tendresse, elle lui fit connoître les scrupules qui l'arrêtoient.

Robert n'oublia rien pour les dissiper. Il convint avec elle que Don Pedro méritoit de justes regrets, qu'elle devoit en garder un tendre souvenir; mais il lui dit que le tribut de pleurs & de soupirs qu'elle lui payoit depuis si long-temps, avoit pleinement satisfait à ce qu'exigeoit sa mémoire. Il s'efforça de lui faire sentir adroitement qu'elle deviendroit injuste envers elle-même, envers la Société, envers celui qui l'adoroit, & qui brûloit depuis tant d'années du désir de la rendre au bonheur, en assurant le sien propre & celui de la Colonie, si elle se refusoit encore au doux plaisir de faire tant d'heureux; qu'elle ne connoissoit pas son propre mérite, ses sentimens à lui, ni l'affection respectueuse qu'avoient pour elle tous les Insulaires, si elle pouvoit penser qu'on changeât jamais d'opinion & de sen-

timens à son égard. Enfin, après avoir fait l'apologie de sa conduite auprès d'elle, il lui jura, d'une maniere si tendre, une éternelle constance, qu'il ébranla sa résolution. Mais ce qui acheva de la déterminer, fut une confidence du Prince, qui lui apprit que les principaux de l'Isle devoient venir la supplier de couronner les vœux de leur Souverain, & l'assurer d'avance de toute leur gratitude, si elle daignoit les écouter.

Dona Rosa ne voulut pas qu'il pût imaginer que d'autres avoient plus de pouvoir que lui sur son esprit, & qu'il leur devoit le consentement qu'il avoit en vain sollicité jusqu'à ce jour. Elle fit donc au Prince, en rougissant & avec un air charmant de timidité, au travers duquel on pouvoit lire l'estime parfaite, & la tendre reconnoissance qu'il lui avoit inspirée, un aveu de ses sentimens, qui le combla de joie. Elle

lui promit en même temps de se rendre à ses volontés, & de lui consacrer son cœur & sa vie au pied des autels. » Je ne vous demanderai qu'une grace, ajouta-t-elle, c'est de vouloir me permettre d'aller encore pendant neuf jours pleurer sur la tombe de mon époux, pour satisfaire, autant que je le puis, à mes premiers engagemens, & pour adoucir les reproches que je pourrois me faire sur ceux que je vais prendre «.

Robert, enchanté de ces promesses, & de toucher au terme de ses désirs, lui dit tout ce que l'excès de la joie & de la reconnoissance pouvoient inspirer au cœur le plus sensible & le plus aimant. Il se soumit, sans murmurer, à ce qu'elle exigeoit de lui; mais il obtint d'elle à son tour, qu'elle ne prolongeroit pas le délai de neuf jours, & que le dixieme seroit celui de leur mariage. Toute la Colonie applaudit avec transport à cette heureuse nouvelle, &

s'empreſſa d'en féliciter le Prince & Dona Roſa.

De Martine fut un des premiers qui leur en témoigna ſa vive ſatisfaction. Ses ſentimens pouvoient le mettre au rang des meilleurs Citoyens, & il avoit réſolu de ſe fixer dans notre Iſle; d'ailleurs il étoit depuis long-temps ami de Dona Roſa, & ſinguliérement eſtimé de Robert. Il en fut accueilli comme il le méritoit. Le Prince, qui, dans ſon bonheur, auroit voulu rendre tous ceux qu'il aimoit auſſi heureux que lui-même, embraſſa de Martine, & lui dit: »Mon cher ami, je vais être bientôt au comble de mes vœux, en recevant la main d'une femme adorable. Ne pourrai-je vous pas faire un pareil ſort? Vous êtes ici depuis pluſieurs années; vous ne voulez pas nous quitter, & vous avez raiſon. Vous ne trouverez nulle part des hommes qui vous aiment & vous chériſſent autant que nous; mais vous

demeurez isolé dans la Société que vous avez choisie ; vous ne tenez à aucune famille. Votre cœur ne vous fait-il pas sentir le besoin de vous unir à une douce compagne, pour vivre heureux ? Ah ! si j'en crois mon cœur, si j'en crois même quelques indices, qui ne me paroissent pas équivoques, vous n'êtes pas indifférent aux charmes d'une de nos belles Insulaires, & elle ne reçoit pas avec colere les vœux que vous lui adressez. Parlez, mon cher de Martine, & si mes conjectures se trouvent justes, soyez sûr d'avance de mon approbation & même de mon appui, pour contribuer au bonheur de deux personnes qui me sont infiniment cheres «.

De Martine rougit d'abord de se voir deviné par le Prince ; mais la maniere dont Robert l'avoit reçu, le ton de bonté dont il lui parloit, & l'assurance positive qu'il lui donnoit d'ap-

prouver & de protéger son amour, l'engagerent à lui faire l'aveu du secret de sa vie. Il n'avoit pu voir de près & tous les jours Elise, sœur du Prince, sans être vivement touché de son mérite & de sa beauté. Il n'avoit osé lui déclarer de vive voix ses sentimens; mais ses yeux, ses attentions, ses assiduités le lui avoient dit d'une maniere si persuasive, qu'elle n'avoit pu s'y méprendre, ni s'y montrer insensible; & sa complaisance à l'écouter, le plaisir qu'elle éprouvoit en le voyant, & qu'elle ne lui cachoit pas, pouvoient flatter de Martine de la plus douce espérance. Il pria le Prince de lui pardonner la témérité de ses vœux, & de considérer que ce n'étoit que par obéissance qu'il les lui faisoit connoître; qu'il ne s'étoit jamais permis d'en parler même à la Princesse. » Et que vouliez-vous attendre, lui demanda Robert «? » Que le temps, répliqua de

Martine, & de plus grands ſervices, me rendiſſent plus digne d'elle & de vous, & puſſent vous faire oublier la diſtance qui nous ſépare «. » Allez, mon cher de Martine, lui répondit le Prince en ſouriant, votre modeſtie eſt en vous un mérite de plus; mais ſans ma pénétration elle vous eût peu ſervi. Je ne connois perſonne dans la Colonie, qui ſoit plus fait que vous pour aſpirer à la main de ma ſœur. Nous vous devons tous ici de la reconnoiſſance; j'eſpere qu'elle voudra bien nous acquitter envers vous. J'oſe vous répondre de ſa déférence, & en m'exprimant ainſi, je ne crois pas vous faire une promeſſe indiſcrette. Je vous réponds en même temps du conſentement de ma mere; elle vous eſtime trop, elle aime trop ſes enfans, pour nous le refuſer. Je vais les prier l'une & l'autre d'approuver vos ſentimens, de couronner votre conſtance; & je me flatte bien d'en

obtenir ce que votre cœur désire. En attendant, je suis bien aise de vous assurer qu'aucune alliance ne sçauroit m'être plus agréable que la vôtre, & qu'en m'applaudissant de ma découverte, je me félicite sincérement de pouvoir vous donner ma sœur, & de faire ainsi bientôt votre commune félicité «.

Le Prince passa sur le champ chez Adélaïde & chez Elise; & comme il l'avoit bien prévu, il les trouva favorablement disposées pour de Martine. Il leur exposa les vœux de cet honnête homme, & les pria de les agréer. La mere consulta sa fille, qui répondit, en rougissant, qu'elle avoit pour de Martine la plus parfaite estime; qu'elle dépendoit entiérement du Prince & de sa mere, & qu'ils pouvoient disposer de sa main. Adélaïde reçut alors la demande du Prince, & lui donna son consentement de la

manier

maniere la plus flatteuſe. Robert vint lui-même apporter à de Martine cette bonne nouvelle, qui le jeta dans l'extaſe. Il le préſenta aux Princeſſes; & dans le trouble où il étoit, de Martine put à peine leur faire entendre ce qu'il éprouvoit, par quelques mots entrecoupés; mais ſon embarras même étoit plus éloquent que le plus beau diſcours. Elles lui confirmerent toutes deux ce que Robert venoit de lui dire; & celui-ci le mit au comble de la joie, en l'aſſurant que le même jour, où Dona Roſa devoit unir ſon ſort à celui du Prince, ſeroit celui où ſa ſœur Eliſe donneroit ſa main à de Martine.

Les préparatifs de ces deux mariages ſe firent auſſi-tôt, & tous les Citoyens ſe diſpoſerent à les célébrer par de brillantes fêtes. Nous n'en ferons pas ici la deſcription. Nous dirons ſeulement que le même jour les deux illuſtres couples furent unis ſuivant leurs dé-

sirs, & à la satisfaction générale des Insulaires, & que tout ce qu'on put imaginer pour donner plus de pompe & de magnificence à cette double cérémonie, plus d'éclat & de gaîté aux repas & aux divertissemens qui la suivirent, fut mis en œuvre, & réussit à souhait. Depuis ce moment, le Prince & Dona Rosa, Elise & de Martine sont aussi heureux qu'ils peuvent l'être. Chaque jour accroît & justifie leur mutuelle tendresse; leur union, bénie du Ciel & déjà féconde, promet de nombreux rejetons, & la certitude du bonheur de ces augustes époux augmente celui de la Société.

N'oublions pas de dire ici, que ces fêtes & ces plaisirs n'ont que légérement suspendu les travaux ordinaires de la Colonie, & qu'ils n'ont pas ralenti les soins ni l'activité du Prince pour le bien de l'administration en général, & en particulier pour la conf-

truction des monumens publics, commencés ou continués par son ordre, entre lesquels nous devons noter ceux qu'on vient d'élever à la gloire des Bienfaiteurs de l'Isle.

Si l'on a fait de si pompeux éloges des monumens des Peuples anciens ou modernes, remarquables par leur grandeur & leur magnificence, tels que les pyramides d'Egypte, le colosse de Rhodes, les palais de Babylone & de Persépolis, les temples & les théatres de la Grece & de Rome, les arcs funéraires de la Chine, &c. qui, la plupart, n'ont été bâtis que par l'orgueil, la superstition, ou la vanité, quelle idée ne devroit-on pas se faire de ceux qui honorent & embellissent notre Patrie? Aucun Peuple, nous osons le dire, n'a jamais exécuté, n'a jamais conçu le plan de pareils monumens. Ce n'est pas que les nôtres l'emportent sur tous les autres par la hauteur.

ou l'étendue de l'édifice, par la majesté de l'architecture, par la richesse des ornemens. Nos prétentions seroient sans doute mal-fondées à cet égard. Nous n'avons regardé que comme secondaires ces objets, qui faisoient tout le mérite des sept merveilles du Monde. Les Princes qui les firent bâtir n'eurent d'autre but que de frapper d'étonnement le spectateur, & de jeter la postérité dans l'admiration de leur grandeur & de leur puissance; projets vains, dont l'exécution assujettit les Peuples des pays où elles furent construites, à de longs & pénibles travaux & à d'énormes dépenses, sans autre fruit pour eux & pour l'humanité, que de tromper les esprits en leur inspirant une fausse estime pour les ouvrages & les monumens d'ostentation & de vaine gloire. Des vûes plus saines & plus louables au contraire, ont fait concevoir & porté les nôtres à leur perfection. L'on s'y est

proposé, non seulement d'honorer la mémoire des morts, qui, par leurs vertus publiques, leurs travaux & leurs services, ont dignement rempli leur tâche de Citoyen, & bien mérité de la Patrie; mais d'instruire les vivans & les races futures, & de les embraser du feu de l'émulation, en y consacrant à perpétuité les noms de ces hommes célebres, ainsi que les actions & les traits glorieux qui les distinguerent de leurs contemporains; enfin, de faire de ces monumens un dépôt public des fastes & de l'histoire de l'Isle, ouvert en tout temps à tous les Insulaires, dans un édifice majestueux, embelli de tous les ornemens dont la Nature & l'Art pouvoient le parer, & situé dans le plus beau lieu du monde.

En se déterminant à élever ces monumens, qui semblent s'éloigner de la simplicité de nos mœurs, les anciens de la Colonie, ni le Prince lui-même,

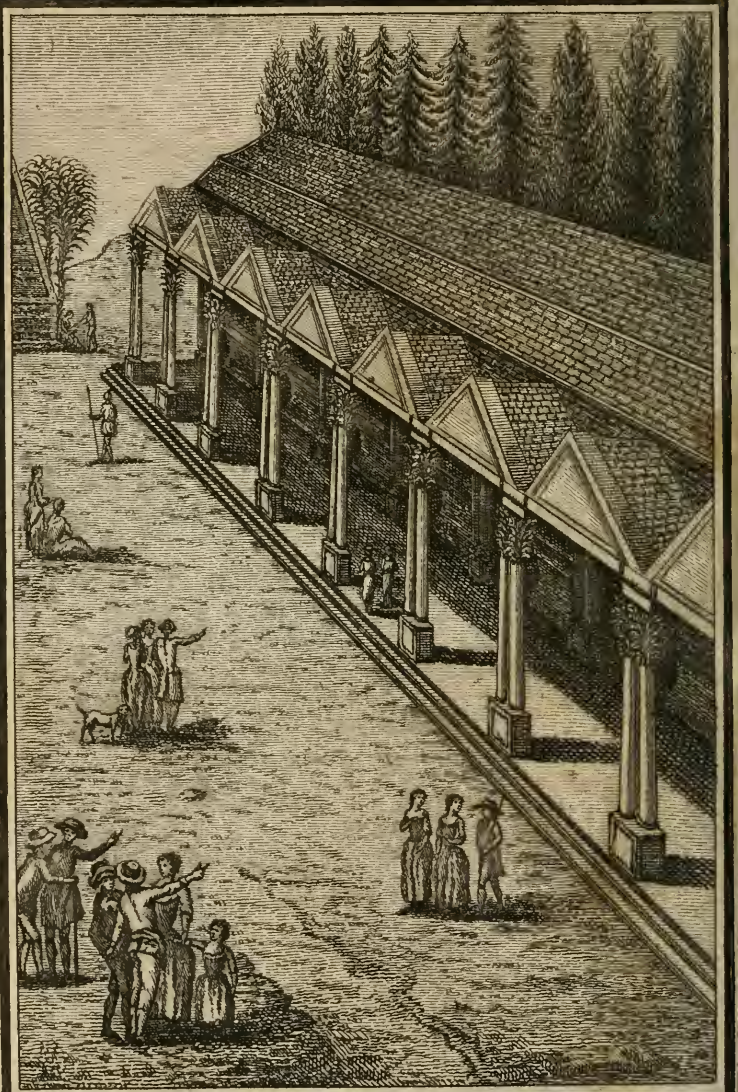
n'ignoroient pas ce que l'Hiſtoire nous apprend de l'abus que l'orgueil & la vanité avoient fait tant de fois chez d'autres Peuples, de ces marques honorifiques d'eſtime publique. Ils ſavoient que plus ces Peuples s'étoient corrompus, plus la flatterie avoit multiplié les ſtatues, les obéliſques, les arcs de triomphe, &c., à la gloire des hommes puiſſans, quelquefois les plus dignes de haine & de mépris; que ſouvent même elle les leur avoit prodigués pendant leur vie; ce qui, en aviliſſant ces monumens aux yeux des hommes ſages & modeſtes, en avoit fait de nouveaux moyens de corruption pour les autres. Mais ils ſavoient auſſi que le premier témoignage de reconnoiſſance qu'une Société doit aux ſervices & aux vertus qui lui furent utiles, eſt d'en garder, d'en perpétuer le ſouvenir; que le déſir de vivre à jamais dans la mémoire & l'eſtime

de la Postérité, est le plus puissant & le plus noble stimulant des ames, pour les porter aux actions & aux vertus les plus sublimes, & que la récompense qui coute le moins, est celle qui se paye en honneurs ; enfin, que la possibilité d'abuser d'une chose bonne en elle-même, ne doit pas engager à en défendre l'usage, mais seulement à le régler. En conséquence, Robert fit une Loi, par laquelle il déclara : 1°. que les grands services rendus à la Colonie, seroient récompensés par la mention honorable qu'on en feroit dans les monumens publics ; 2°. que cet honneur ne leur seroit accordé qu'après leur mort ; 3°. qu'il ne pourroit leur être décerné que dans une assemblée nationale, & d'après le vœu général de la Société ; 4°. qu'on n'y accorderoit un tombeau qu'aux hommes du plus grand mérite ; 5°. enfin, qu'on n'érigeroit jamais dans ces monumens

d'autres ſtatues que celles des Fondateurs. Par ces précautions d'une ſage prévoyance, nous nous ſommes ſans doute mis à l'abri des abus qui pouvoient un jour s'introduire dans cet établiſſement.

La deſcription que nous avons déjà faite du mauſolée du Pere, a pu donner une idée de nos monumens funebres; car le grand nombre de ceux qu'on a conſtruits depuis, & qui, avec le premier, font maintenant un tout régulier & parfait, ont tous la même forme, la même grandeur, le même ordre d'architecture; mais il convient d'ajouter ici quelques détails, de parler des inſcriptions qui décorent certains mauſolées, pour bien donner à connoître ce en quoi ils different des autres, & faire mieux ſentir tout l'effet de l'enſemble.

Qu'on ſe reporte donc un moment à celui des Fondateurs, & qu'on ſe



Monumens élevés à la mémoire des Bienfaiteurs de la Patrie.

figure une longue ſuite de monumens ſemblables, précédés de même d'un beau périſtile, qui, joint à celui-ci, fait, avec les ſuivans, une vaſte galerie; qu'on ſe repréſente en même temps un corps de bâtiment égal au premier, placé vis-à-vis, à deux cents pas de diſtance, on ſe fera une idée juſte de l'étendue, de la diſpoſition & de la forme extérieure de ces monumens. Ce ſont deux ailes paralleles & deux longues colonnades, ſéparées l'une de l'autre par une pelouſe de ſix cents pas de long ſur deux cents pas de large. Des deux côtés, & derriere les monumens, pluſieurs allées de grands arbres élevent leurs têtes ſuperbes au deſſus des toits, & les couronnent majeſtueuſement d'un feuillage toujours vert. Au bout de l'eſplanade, & à une égale diſtance des deux ailes, on voit le tombeau de M. d'Aliban & la pyramide érigée à ſa mémoire, entou-

rés de palmiers & d'autres arbres épais, qui font avec ce monument un groupe où les yeux s'arrêtent avec une douce mélancolie. Tels sont les premiers objets que présentent les monumens aux regards des spectateurs.

L'intérieur de chaque mausolée renferme un tombeau fait d'après l'antique, mais dont la forme & les accompagnemens ne sont pas les mêmes que ceux des autres. Les inscriptions gravées dans les entre-colonnes du pourtour, different aussi nécessairement, comme différoient les vertus & les actions de ceux qu'elles doivent rappeler. La plupart de ces mausolées, préparés d'avance pour ceux des Citoyens qu'on jugera dignes, après leur mort, d'être placés au rang des grands hommes de l'Isle, ne contiennent encore que des cénotaphes, ou tombeaux vides, sans ornemens; & les entre-colonnes qui les entourent ne présen-

tent que des tables raſes, propres à recevoir les inſcriptions qu'on y voudra graver. Le petit nombre de mauſolées, déjà conſacrés à la mémoire des Bienfaiteurs de la Société, & dont les corps y repoſent, ſont ceux des Fondateurs, de Henri & de Baptiſte, car on y a porté ſes cendres de l'Iſle de Saméa. Les grands hommes ſont rares en tout pays; d'ailleurs la Colonie eſt trop moderne, pour qu'elle ait pu faire en ce genre des pertes fort multipliées. Plaiſe au Ciel qu'elle ne ceſſe de nourrir pluſieurs de ces hommes rares, dignes d'être placés parmi ſes Bienfaiteurs, & qu'ils vivent aſſez long-temps pour lui donner de plus grands & de plus nombreux exemples de dévouement & de patriotiſme, & pour éloigner les regrets qu'ils doivent laiſſer après eux!

Les inſcriptions qu'on lit dans ces mauſolées, ne contiennent point d'é-

loges vagues, ni de lieux communs. Elles offrent seulement de courts récits des faits glorieux des défunts, qui peuvent instruire & toucher la Postérité. Le style en est noble & simple, sans prétention, sans superfluités. Celles du tombeau des Fondateurs présentent succinctement le tableau de leur vie, c'est-à-dire, de leur union tendre & constante, de leurs travaux, de leur gouvernement civil & domestique, des loix que le Pere nous a données, & de la mort funeste de nos chers parens. Le Lecteur, étonné de ce qu'ils ont fait, & convaincu qu'il n'est pas donné à la nature humaine d'aller plus loin, reste ému, attendri, pénétré de reconnoissance & d'amour pour les vénérables auteurs de la Colonie, & ne s'éloigne pas de leur tombeau, sans prendre la ferme résolution de suivre constamment les grands exemples de vertus qu'ils nous ont tracés.

Le mauſolée de Henri, qui commence l'aile gauche & fait face à celui du Pere, eſt moins orné que ce dernier; mais ſa ſimplicité même eſt noble & touchante. Les inſcriptions qu'on y voit peignent ſon caractere vertueux & plein de bonté, ſa piété filiale, ſon dévouement & ſon courage pour la défenſe de la Patrie, ſon amour pour ſon Peuple, ſes ſoins & ſes travaux aſſidus pour en aſſurer le bonheur. Elles contiennent l'hiſtoire des choſes & des exploits mémorables, préparés & conduits par ſa ſageſſe, & opérés ſous ſes ordres; l'heureuſe iſſue des guerres de l'Iſle contre les Negres, la paix & l'alliance conclue avec eux, la civiliſation & l'inſtruction de ces Peuples ſauvages, les relations de commerce & de politique établies avec les Indiens & les Chinois; enfin, les établiſſemens publics faits ſous ſon regne, & les Loix qu'il a promulguées. Si l'i-

dée qu'elles nous donnent de ce Prince juſte & débonnaire, n'eſt pas auſſi ſublime que celle que l'on a du vénérable Fondateur, elle eſt pourtant bien conſolante pour l'humanité, bien encourageante pour ſes ſucceſſeurs, bien attendriſſante pour les Inſulaires. Peu de Chefs de Nations laiſſent après eux une mémoire auſſi reſpectable & auſſi glorieuſe. Il n'a pas régné long-temps, & dans la courte durée de ſon regne, il a plus fait pour ſon Peuple, que tant de Monarques puiſſans & renommés n'ont fait pour les leurs, durant un grand nombre d'années qu'ils ont tenu le ſceptre. Si le Ciel, propice à nos vœux, lui eût accordé de plus longs jours, il ſe fût peut-être élevé à la hauteur du Chef qui l'avoit précédé, & qui lui ſervoit de modele. Telle eſt du moins l'opinion de ceux qui l'ont bien connu.

A côté du mauſolée de Henri, eſt

celui qui renferme les cendres de Baptiſte. Il eſt encore plus ſimple que celui de ſon frere, comme il doit l'être à tous égards. Le mérite de Baptiſte, comme ſon rang & ſa réputation, étoit bien loin d'atteindre à celui de nos premiers Chefs. Il laiſſoit une mémoire peu fixée ; auſſi l'aſſemblée générale, qui lui accorda l'honneur du monument, ne s'y détermina point ſans diſcuſſion, & ſans avoir bien examiné toutes les actions de ſa vie publique ; mais la ſomme des ſervices qu'il avoit rendus à la Société l'emporta dans la balance, ſur les défauts de ſon caractere, & ſur les imprudences & les fauſſes démarches que ſon exceſſive délicateſſe & ſon ardeur impétueuſe lui avoient ſuggérées. Il avoit conçu la plus violente paſſion pour Adélaïde, paſſion condamnée par ſes parens, comme capable de troubler toute la famille ; & ſon dépit l'avoit porté à

s'en séparer, & à fuir dans une partie de l'Isle jusqu'alors inconnue ; mais par un généreux effort, il avoit profité de son exil pour vaincre son amour, il avoit dompté le ressentiment que lui inspiroit la préférence donnée à son rival. Son excursion hardie étoit devenue l'occasion fortuite de la guerre longue & sanglante des Sauvages contre nous ; mais il y avoit donné les plus grandes preuves de courage & d'habileté, & ses exploits multipliés & remarquables en avoient assuré le succès. S'il avoit de ses talens une trop haute opinion, s'il en tiroit vanité, s'il prenoit quelquefois un ton peu convenable avec ses freres & ses neveux ; on ne pouvoit lui disputer la gloire d'avoir été leur maître dans l'enseignement de tous les Arts utiles à la Société, ni s'empêcher de convenir qu'il avoit non seulement conçu, mais construit lui-même la plupart des grands

ouvrages qu'on voyoit dans l'Isle, & qu'il n'y en avoit pas un seul à la confection duquel il n'eût contribué de ses lumieres ou de sa main. Enfin, si on le blâmoit de n'avoir pas écouté les avis salutaires des Fondateurs, lors de son dernier voyage, l'on convenoit généralement que c'étoit par un caprice d'humeur, plutôt que par un manque d'affection pour eux & pour la Colonie; &, convaincu de son zele pour le bien commun, chacun étoit persuadé que s'il eût vécu plus long-temps, les trames odieuses de Wilson n'auroient pas eu lieu, qu'il auroit enfin connu ce perfide, & préservé Richard & le reste de sa famille du malheur de partager sa honte & son sort. Les inscriptions du mausolée de Baptiste exposent fidélement tout ce qu'on peut lui reprocher, comme ce qu'il a fait de louable. Elles tiennent ici la place de l'Histoire, dont le premier devoir est de dire la

vérité, & qui, pour l'inſtruction des vivans, doit toujours parler des morts ſans flatterie & ſans paſſion.

Cette légere eſquiſſe ſuffit pour faire comprendre combien ce bel établiſſement doit être dans la ſuite intéreſſant & utile à la Société, en lui mettant ſans ceſſe ſous les yeux les principaux événemens de notre Hiſtoire, en retraçant à la Jeuneſſe tous les actes de courage, de patriotiſme, de magnanimité des hommes généreux, qui, dévoués à la Patrie, l'ont ſervie par leurs travaux, dirigée par leurs ſoins, illuſtrée par leurs lumieres, & les exemples de vénération & d'attachement pour les Loix, les plus frappans & les plus propres à élever l'ame, & à remplir le cœur du noble déſir de les imiter, de les ſurpaſſer même, s'il eſt poſſible. On doit concevoir que les peres qui meneront leurs enfans, les maîtres qui conduiront leurs diſciples

dans ces vaſtes galeries & les parcourront avec eux, en leur imprimant d'abord le plus grand reſpect pour la mémoire des hommes illuſtres, dont elles ornent les tombeaux, leur montreront ſoigneuſement & leur rendront familier le grand Livre, où ſont conſignées les belles actions qui les ont illuſtrés; qu'ils les paſſionneront pour la vraie gloire que donnent ſeulement les vertus utiles & les ſervices rendus à la Patrie & à l'humanité. C'eſt ainſi que dans notre Iſle, les monumens décernés aux hommes célebres qui ne ſont plus, doivent inſtruire, conſoler & encourager la génération vivante & les races futures; c'eſt ainſi que l'attention & la reconnoiſſance éclairée d'un bon Gouvernement, tire des honneurs qu'il rend aux cendres des hommes vraiment utiles, des moyens puiſſans d'en faire éclore de nouveaux, & de les multiplier, au

grand avantage & à la gloire de la Société.

Nous allons terminer ici la rédaction de ces Mémoires. Nous avons rapporté les détails des faits arrivés parmi nous jusqu'à ce jour (*a*), avec toute l'exactitude & l'impartialité d'un Ecrivain qui, ambitionnant l'estime de ses Lecteurs, chérit sur-tout la vérité, & se respecte lui-même. Le temps & les circonstances amèneront peut-être d'autres événemens, qui mériteront d'être recueillis, & de passer à la Postérité; mais plaise au Ciel que ceux

(*a*) En examinant & en rapprochant, avec beaucoup d'attention, les différentes époques des faits rapportés dans ces Mémoires, & dont il semble qu'on ait voulu nous dérober à dessein toutes les dates, nous avons cru pouvoir conjecturer que le temps où Philippe a fini cette rédaction, peut se rapporter vers les années 1768 ou 1769. *Note de l'Editeur.*

qui ſe chargeront de les lui tranſmettre, n'aient jamais à retracer des troubles & des malheurs ſemblables à ceux que nous avons éprouvés, & que le cours paiſible des choſes, ſous un Gouvernement juſte & proſpere, ne leur laiſſe d'autre ſoin que celui de peindre les progrès & le bonheur de la Colonie! Heureuſes les Nations qui n'offrent aux pinceaux de l'Hiſtoire que ces tableaux tranquilles & conſolans, au lieu des ſcènes tumultueuſes & ſanglantes, qui ne l'occupent que trop ſouvent, & ſur leſquelles l'avide curioſité d'un Lecteur oiſif s'arrête avec complaiſance! Heureuſes celles qui n'ont, comme la nôtre, qu'à rendre graces à Dieu de leur proſpérité, & qu'à le prier d'accorder de longs jours aux dignes Chefs à qui elles en ſont redevables, & qui ne s'occupent journellement qu'à les y maintenir!

La Colonie n'a plus à déſirer déſor-

mais que la continuation de son bonheur. Elle ne cessera point d'en voir l'accroissement, tant qu'elle respectera les principes de sa Constitution, tant qu'elle restera fermement unie à son Chef dans sa soumission aux Loix. La concorde, la paix, l'amour du bien commun, lient aujourd'hui tous les individus, toutes les familles. Les Peuples voisins, autrefois ennemis dangereux, sont maintenant nos amis ou nos alliés. Nos relations s'étendent au loin dans les Indes & à la Chine, & par ces pays jusqu'en Europe. Les Missionnaires de Canton, & le bon Hiu-Pen y entretiennent des correspondances (*a*),

(*a*) Ceci semble confirmer ce que nous avions déjà pensé ; c'est-à-dire, que M. Vander-Mur avoit lié une correspondance intime & suivie avec Hiu-Pen, & que c'est sans doute par le moyen de celui-ci, que les dernieres parties de ces Mémoires sont parvenues à M. Vander-Mur, ou du moins à ses héritiers. *Note de l'Editeur.*

qui, refluant jusqu'à nous, nous mettent en communication de commerce & de lumieres avec toutes les parties du Monde. Il est possible d'en abuser; mais les suites de cet abus sont trop évidentes, pour qu'on cesse de mettre dans ce commerce la plus grande circonspection. Les annales de l'humanité ne parlent pas d'un Peuple constitué comme nous, & aussi heureux que nous. Puisse l'exemple que nous leur offrons (*a*) ne pas demeurer caché dans la mer des Indes, & donner à toutes les Nations & à tous les Gouvernemens, le désir de nous imiter, pour devenir aussi heureux, & aussi

(*a*) Cette derniere phrase prouve encore ce que nous avons dit dans la note précédente. Philippe montre ici l'intention où il est de faire connoître ses Mémoires hors de la Colonie. Par qui, mieux que par Hiu-Pen & M. Vander-Mur, pouvoit-il y parvenir ? *Note de l'Editeur.*

conſtamment heureux que nous le ſommes (*a*) !

(*a*) Nous devions joindre à ces Mémoires un précis du Catéchiſme du Citoyen, dont nous avons déjà parlé, tome V, p. 244, & tome VI, p. 356, & que nous réſervions pour terminer l'Ouvrage; mais la groſſeur extraordinaire du dernier volume nous force de renoncer à ce deſſein. Cependant ceux de nos Lecteurs qui pourroient le déſirer, ſeront bientôt à même de ſe ſatisfaire à cet égard. Nous nous propoſons de faire imprimer ce Catéchiſme en entier, avec pluſieurs articles intéreſſans d'économie politique, que nous avons déjà publiés en grande partie dans un recueil très-connu, mais trop volumineux & trop cher, pour être à la portée de tout le monde. *Note de l'Editeur.*

Fin du ſixieme & dernier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
ET
DES SOMMAIRES

Contenus dans ce Tome ſixieme.

CHAPITRE XLVIII. *Retour des Navigateurs à l'Iſle inconnue. Préparatifs du mariage de Dona Roſa & de Don Pedro ; celui-ci tombe malade.* Page 1

CHAP. XLIX. *Inſtruction ſur l'état de l'Europe depuis le commencement de ce ſiecle.* 45

CHAP. L. *Don Pedro ſuccombe à ſa maladie ; déſolation de Dona Roſa ; divers voyages faits à l'Iſle de*

Saméa ; événemens qui en ſont la ſuite. 147

CHAP. LI. *Accident qui arrive au Chevalier des Gaſtines ; ſa mort, ſuivie de celle d'Eléonore.* 211

CHAP. LII. *Enterrement des deux Fondateurs de la Colonie ; leur éloge funebre ; monument qu'on leur éleve. Serment fait par Henri à ſon Peuple ; ſerment prêté par le Peuple à ſon Chef.* 243

CHAP. LIII. *Cérémonie de l'inauguration du Souverain de l'Iſle ; diſcours prononcés à cette occaſion. Grande fête agricole, & réjouiſſances publiques.* 273

CHAP. LIV. *Conduite répréhenſible des Ardent ; leur caractere, leurs paſſions. Wilſon, qui cherche à les rendre les inſtrumens de la vengeance qu'il médite contre Dona Roſa & le jeune Robert, & qui,*

pour en venir à bout, veut mettre la diviſion dans la Société, flatte & gagne les Ardent, leur donne des conſeils perfides, & leur inſpire de funeſtes réſolutions. 296

CHAP. LV. *Les Ardent multiplient leurs voyages maritimes, & les étendent juſqu'à la Chine & à Java. Victor, Chef de cette famille, y contracte une maladie dont il meurt à Saméa. Louis, qui s'y trouve alors, eſt frappé de la contagion, & la communique, à ſon retour, au Souverain & à Robert. Henri & Louis y ſuccombent. Inſtitutions faites ſous le regne de Henri.* 338

CHAP. LVI. *Wilſon & Richard, profitant des circonſtances, emploient tous les moyens pour diviſer la Société.* 376

CHAP. LVII. *Diſcours de Philippe &*

de Robert ; délibération de l'Assemblée. Les Loix sont maintenues ; Robert est reconnu Souverain ; les conspirateurs sont jugés & punis. 420

CHAP. LVIII. *Rétablissement de l'ordre dans la Colonie ; prospérité surprenante ; mariage de Robert & de Dona Rosa ; monumens élevés aux Bienfaiteurs de l'Isle.* 475

Fin de la Table du Tome sixieme.

FAUTES essentielles à corriger.

TOME PREMIER.

PAGE xix de la Préface, à ces mots ; lorsqu'il a paru dans le Mercure de France, *ajoutez* le 2 Avril 1785.

P. xxi, ligne 5, de celui-ci que, *lisez* de celui que.

P. 4, lig. 4 & 16, grelin, *lis.* filin.

P. 246, lig. derniere, Par-tout ailleurs cet événement eût porté le trouble dans mon ame ; &. A la place de cet &, *mettez* qu'étoit-ce ; & à la fin de phrase un point d'interrogation.

P. 280, premiere lig. coert, *lis.* couvert.

TOME II.

Page 268, qu'il en peut lier, *lisez* qu'il ne peut lier, &c.

TOME VI.

Pag. 115, lig. 16 de la Note, les Troïennes, *ajoutez* de Châteaubrun.

P. 272, lig. 9, Fondateur, *lis.* Fondateurs ; lig. 10, Légiſlateur, *lis.* Légiſlateurs.

848.59 G872I t.6 521739